Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre, ouvrage imité de l'anglais [de Thomas Hughes]... par J. Levoisin [...]

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE

EN ANGLETERRE

OUVRAGE

IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

J. LEVOISIN

et illustré de 69 gravures sur bois

PAR GODEFROY DURAND



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

TOM BROWN

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE
EN ANGLETERRE

OUVRAGE

IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

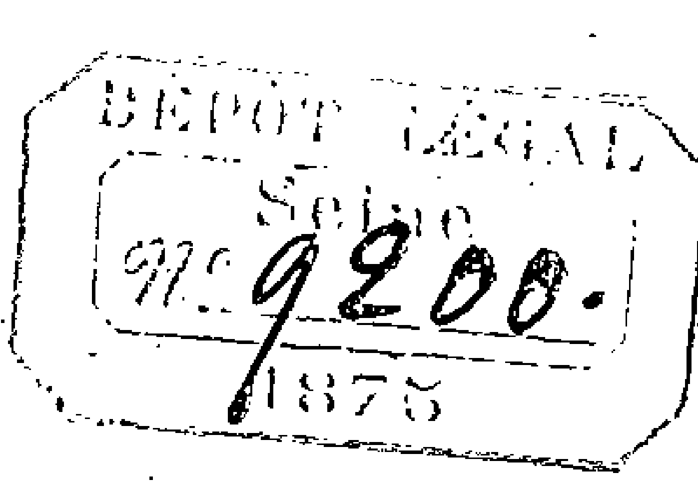
PAR

J. LEVOISIN

et illustré de 69 gravures sur bois

Par Godefroy DURAND

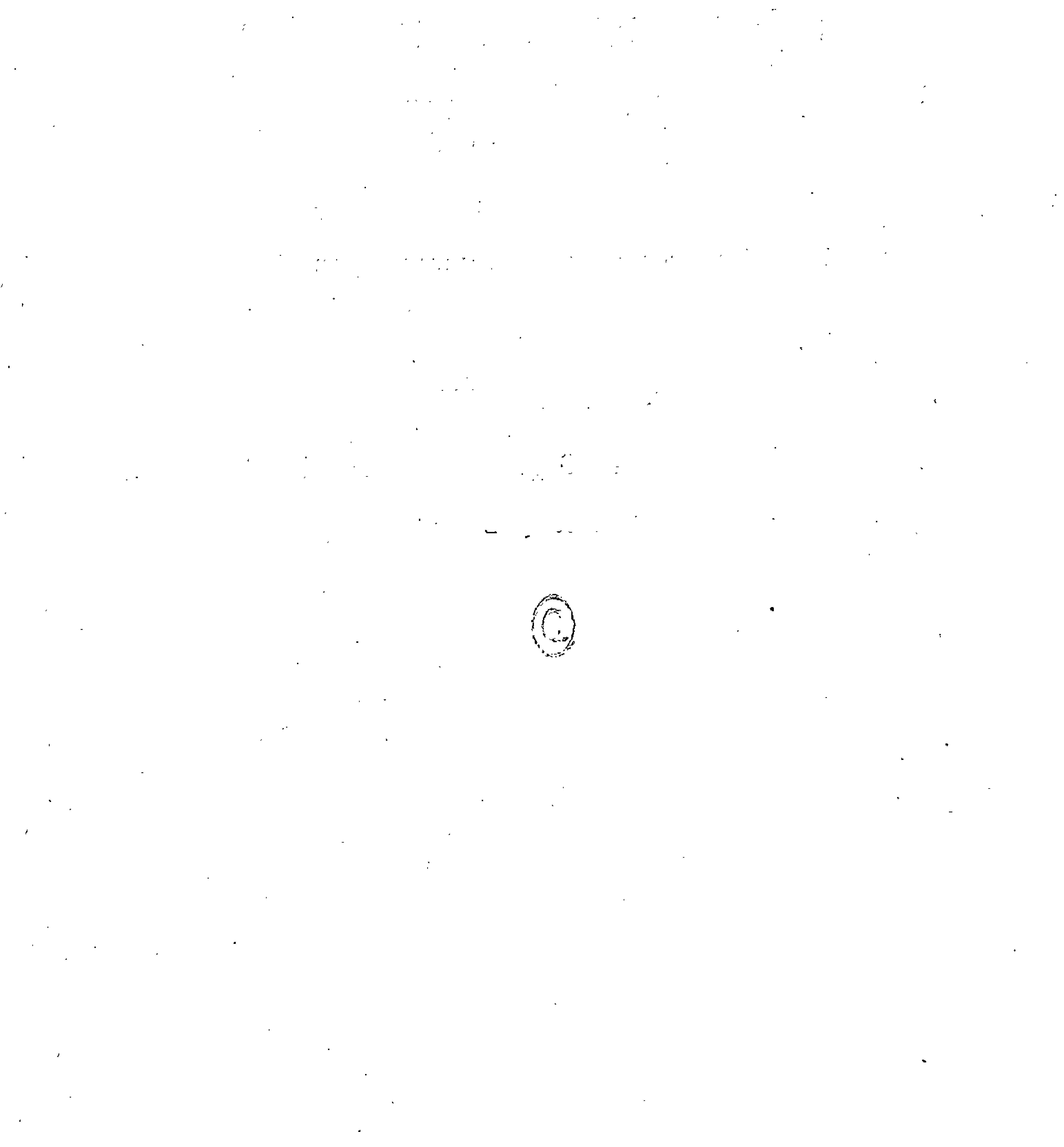




PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79





Charity, où es-tu?

TOM BROWN

CHAPITRE PREMIER

La famille Brown. — Caractère de Tom. — Ses premiers maîtres : Noé, Benjamin. — La grande foire annuelle. — Le *Jingling match*. — La joute au sabre. — Tom a une préférence marquée pour les jeux où l'on donne et où l'on reçoit des coups,

La famille du jeune Tom habitait le comté de Berks. Son père était un gentilhomme campagnard[1] dans toute la force du terme. Juge de paix pour le comté de Berks, il habitait un village près d'une chaîne de collines où se trouve la fameuse falaise du Cheval-Blanc. C'était un bon magistrat et un brave homme, quoique un

1 Squire.

peu rude. En sa qualité de squire, il chassait le renard et pestait contre le mauvais état des chemins et contre la dureté des temps. Sa femme prodiguait les bas, les chemises de calicot, les blouses et les breuvages réconfortants aux pauvres vieux rhumatisants; et à tout le monde les bons conseils.

Tom était l'aîné de la famille; dès son bas âge il montra qu'il était un vrai Brown. C'était un brave petit garçon, très-enclin à entrer en lutte contre sa bonne et toujours prêt à lui échapper. Il fraternisait volontiers avec tous les jeunes drôles du village, et faisait avec eux toutes sortes d'escapades.

C'est vers l'âge de quatre ans que Tom commença à discuter l'autorité de sa bonne, et entreprit de s'en affranchir. Cette bonne était une excellente fille, qui pleurait avec une facilité surprenante, et avait peu ou point de cervelle; Mme Brown l'avait récemment prise au sortir de l'école pour la former au métier de bonne d'enfants.

Mme Brown avait un talent particulier pour former les jeunes bonnes, et elle n'y épargnait pas sa peine : bien des gens se donnent moins de mal pour faire fortune. Ses élèves étaient connues et recherchées à bien des milles à la ronde. Presque toutes les fillettes qui se distinguaient à l'école lui passaient par les mains, l'une après l'autre, quelquefois deux ensemble, comme servantes, buandières, ou filles de cuisine. Après un an ou deux, elles faisaient leurs débuts dans la vie chez les familles du voisinage, emportant de chez Mme Brown à la fois de bons principes et une garde-robe bien montée.

Ce système avait pour résultat de désespérer périodiquement la femme de chambre et la cuisinière de Mme Brown. Dès qu'elles avaient mis la main sur quelqu'un qui faisait leur affaire, madame ne manquait pas de trouver à ce quelqu'un une bonne place, et elle allait vite chercher à l'école une autre élève à former; il en résultait encore que la maison était toujours remplie de fillettes

avec de bonnes figures ouvertes et réjouies ; ces fillettes, il est vrai, cassaient les assiettes et déchiraient le linge ; mais leur présence donnait à la maison de l'animation et de la vie. Or Mme Brown mettait la jeunesse, et les créatures humaines en général, bien au-dessus de ses assiettes et de son linge.

La bonne de Tom, malgré les excellents préceptes de Mme Brown, faisait très-peu de progrès. Il semblait qu'elle eût deux mains gauches et pas de tête du tout. Aussi Mme Brown la conserva plus longtemps que les autres. Elle voulait lui donner le temps de perdre sa gaucherie et d'acquérir un peu de tête, dans cette maison où l'on était tout disposé à fermer les yeux sur ses défauts.

Cette jeune personne s'appelait Charity Lamb. Du matin au soir, Charity et Tom étaient en lutte. La force était encore du côté de Charity, mais l'intelligence était du côté de Tom. Cette « guerre de l'indépendance » commençait dès le matin avant déjeuner.

Charity conduisait Tom tous les jours à une ferme où il devait boire du petit-lait pour sa santé. Tom n'avait pas d'objection sérieuse contre le petit-lait, mais il avait un goût prononcé pour le lait caillé, qui lui était interdit comme malsain. Il ne se passait pas de jour que Tom ne trouvât à satisfaire son goût dépravé pour le lait caillé, à la barbe de Charity et de la fermière.

Cette fermière était une bonne femme maigre et anguleuse ; elle se plantait sur le haut de la tête un vieux chapeau noir dont les brides lui pendillaient sur les épaules ; la robe retroussée dans ses poches, elle allait et venait de la cour à la laiterie, de la laiterie à la fromagerie, montée sur une paire de socques très-élevés. Comme Charity était un peu nièce de la fermière, elle avait ses coudées franches à la ferme et en profitait pour aller bavarder avec ses cousins.

Tom s'éclipsait prestement, et une minute après la fermière criait à tue-tête : « Charity, Charity ! fainéante, où

es-tu? » Et l'on voyait débusquer maître Tom, la bouche et les mains pleines de caillé. Il se réfugiait alors sur la surface branlante du fumier de la ferme, au grand scandale de deux ou trois gros pourceaux. Là il était en sûreté; nul n'aurait pu le suivre sur le fumier sans enfoncer jusqu'aux genoux. La malheureuse Charity, interpellée en termes peu mesurés par sa tante qui se tenait sur la porte de la laiterie, parlementait avec Tom, et recourait aux prières après avoir inutilement essayé de l'intimider.

Dans toutes ses escapades et dans toutes ses révoltes, Tom était soutenu contre Charity par deux vieux bonshommes, Noé et Benjamin, qui s'étaient mis dans la tête de travailler à son éducation. C'étaient deux anciens serviteurs de la famille Brown.

Noé Crooke était un petit vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, tout sec, mais encore assez ingambe. Il parlait à Tom comme s'il était de sa famille : à force d'avoir servi les Brown, il n'était pas éloigné de se croire un Brown lui-même. Noé portait une perruque à l'ancienne mode, présent de quelque Brown élégant dont il avait été le valet de chambre vers le milieu du siècle précédent. Cette perruque était pour maître Tom un objet de profond respect, mélangé peut-être d'un peu de terreur.

Quand le vieux bonhomme alla rejoindre ses pères, le chagrin de Tom, qui était sincère, fut adouci par la joie d'avoir vu la dernière des perruques. « Pauvre vieux Noé, dit-il, le voilà parti. C'est Tom Brown qui a du chagrin! Mettez-le dans le cercueil, perruque et tout! »

Mais la vraie joie de Tom, et son vrai refuge, c'était le vieux Benjamin. Benjamin était un jeune homme en comparaison de Noé : il avait à peine soixante-dix ans. Il était gai, amusant, ce vieux brave homme; il savait la chronique du pays depuis soixante ans; c'était la providence des jeunes et des vieux, mais surtout des enfants. C'est lui qui d'une épingle fit un hameçon avec lequel Tom pêcha sa première épinoche! Quelle belle bête, avec

ses ouïes teintées de carmin et de bleu! Tom la garda dans un bassin jusqu'au jour de sa mort et devint pêcheur pour la vie. Charity eut beau réclamer contre le vieux Benjy[1] et montrer à quels affreux périls Tom était exposé sur les bords du canal, Mme Brown, voyant que son fils supportait avec peine la domination féminine, décida en faveur de Benjy, qui dès lors devint « la bonne » de Tom.

Tout en suivant des yeux le bouchon de sa ligne, le bonhomme instruisait son élève des faits et gestes des Brown d'autrefois. Ce fut Benjy qui sella le premier poney de Tom et qui l'initia aux mystères de l'équitation. Qui est-ce qui riait à se tenir les côtes, en voyant son élève entrer à cheval sur son petit shetlandais dans l'école des filles, et faire le tour de la table? C'est encore le vieux Benjy.

Les membres de la famille de Benjy avaient été renommés pour leur force et leur adresse. Plusieurs avaient péri sur les champs de bataille. L'un d'eux, qui avait survécu, était revenu au village avec une petite pension et trois balles dans le corps. Il avait vécu avec Benjy et lui avait laissé un sabre de dragon et un pistolet. C'était l'ornement de la cheminée, avec une paire de bâtons, qui avaient aidé Benjy à se couvrir de gloire aux foires et aux assemblées : car le vieux Benjy avait été dans son temps un rude jouteur.

Aux récits de Benjy, le sang des Brown bouillonnait dans les veines de Tom. C'est un fait bien connu que les Brown, de toute antiquité, se sont toujours portés d'instinct là où il y avait des coups à donner et à recevoir, à recevoir surtout. Pourquoi? Demandez-le aux Brown.

Quand venait la fête, la grande fête annuelle du village, Tom, sans dédaigner les boutiques des marchands de pain d'épice et

1. Diminutif familier de Benjamin.

le théâtre de Polichinelle, préférait de beaucoup les estrades où on luttait corps à corps et où l'on se donnait de si bons coups.

Le jour de la fête, à l'heure où les cloches de l'église sonnaient leur plus joyeux carillon, le vieux Benjy faisait son apparition dans la salle des domestiques, resplendissant dans sa longue lévite bleue à boutons de cuivre, chaussé d'une vieille paire de bottes à revers qu'il avait cirées jadis pour le grand-père de Tom, et que le grand-père de Tom lui avait léguées en toute propriété. Il avait un bon bâton d'épine à la main, et à la boutonnière un bouquet d'œillets et de lavande. Il emmenait Tom endimanché, qui faisait sonner deux shillings neufs dans la poche de son pantalon.

Les anciennes servantes de Mme Brown, accourues de tous côtés, s'arrachent maître Brown, l'accablent de baisers, le couvrent de rubans de la tête aux pieds, et bourrent ses poches de boîtes, de trompettes, de canonnières, de pommes et de pain d'épice doré.

Pendant que Benjy bavarde avec de vieilles connaissances, Tom entre dans la baraque de la « Dame aux petits yeux » et du « Géant irlandais », qui ne ressemblent ni l'un ni l'autre à leur portrait accroché à la porte. Il visite la baraque du boa ; mais le boa, malgré l'annonce, refuse d'avaler le lapin; dans tous les cas, le lapin est là, attendant qu'on l'avale. Voyons ! pour quatre sous que coûte l'entrée il ne faut pas être si exigeant. D'ailleurs, dans notre village, nous nous contentons facilement.

Mais il se fait une poussée au milieu de la foule; une clochette se met à carillonner ; les gens poussent de bruyants éclats de rire. Aussitôt maître Tom monte sur les épaules de Benjy : le *jingling match*[1] commence.

Voici ce que c'est que le *jingling match*. Un espace libre, en

1. Mot à mot, la lutte au son de la cloche.



Au moindre mouvement qu'il fait, la sonnette se met en branle.

forme de cercle, est défendu par une corde. On y introduit une demi-douzaine de grands gaillards à qui l'on bande solidement les yeux et qu'on lâche ensuite en liberté dans le cercle. On amène alors un homme qui, lui, n'a pas les yeux bandés. On lui suspend une sonnette au cou, et on lui attache les mains derrière le dos. Naturellement, au moindre mouvement qu'il fait, la sonnette se met en branle, puisqu'il ne peut y porter la main pour la retenir. Les autres doivent l'attraper. Ils n'y arrivent jamais si c'est un gaillard bien leste. Mais ils se donnent, à l'aveuglette, de grands renfoncements, ou se heurtent la tête, et tombent les uns par-dessus les autres.

La foule est prise d'un fou rire, et dans l'excitation du moment invente des sobriquets. Ceux des joueurs qui sont d'un naturel irascible arrachent le mouchoir qui les aveugle et tombent à coups de poing sur les autres, se croyant mystifiés. C'est un merveilleux plaisir de voir un *jingling match :* aussi Tom crie et bondit sur les épaules de Benjy. A la fin Benjy est fatigué, et dépose son fardeau sur les épaules plus jeunes et plus vigoureuses du groom qui vient d'arriver.

La foule se précipite vers une estrade entourée d'une petite barrière. C'est là que va commencer la joute au sabre (*back swording*). Ceux que le mot sabre effaroucherait peuvent se rassurer. Le sabre est en bois de frêne, avec une coquille en osier pour garantir la main. Les adversaires n'ont point l'intention de se pourfendre, mais seulement de se casser la tête. Du moment que le sang coule à un pouce au-dessus du sourcil, la lutte est finie. Il suffit d'un léger coup de bâton pour entamer la peau et faire couler le sang ; mais les lutteurs maladroits ou emportés peuvent blesser dangereusement leur adversaire.

Tom Brown, perché sur l'épaule du groom, suivait avec le plus vif intérêt les péripéties de la lutte. Cela prouve une fois de plus qu'il était d'une race dont les membres aiment à voir échanger

des coups, lorsqu'ils ne sont pas encore en âge d'en distribuer ou d'en recevoir.

Voilà comment le vieux Benjy préparait son pupille aux combats et aux luttes du monde. Au moment même où il se félicitait d'avoir trouvé, à son âge, un nouvel intérêt dans la vie et d'être redevenu bon à quelque chose, les rhumatismes, après avoir essayé leur force sur ses mains et sur ses jambes, attaquèrent sérieusement son dos et ses reins. Tout ce qu'il pouvait faire désormais, c'était, en s'aidant d'un bâton, et en faisant des haltes fréquentes, de se traîner jusqu'au canal. Là, il amorçait la ligne de Tom, et tout en surveillant son bouchon, lui racontait les vieilles histoires du pays. Ce qui l'affligeait surtout, c'est qu'il craignait de voir retomber son élève sous la domination de Charity et des femmes.

Benjy luttait donc avec courage contre l'envahissement des rhumatismes; mais il avait beau lutter, le mal était le plus fort. Il se décida même, n'ayant aucune confiance dans les médecins, à consulter un vieux fermier qui passait pour sorcier. Rien n'y fit; Tom continuait bien à venir passer quelques heures avec lui, sur un banc au soleil quand il faisait beau, au coin du feu quand il faisait froid; mais le pauvre Benjy ne pouvait plus être son compagnon habituel, il lui fallut en chercher d'autres.





Tom en fut quitte pour un vigoureux soufflet.

CHAPITRE II

Tom fait de nouvelles connaissances. — Ses démêlés avec le charron et le maître d'école. — Traité de paix. — Tom fait de la gymnastique avec les garçons du village.

Tom, en accompagnant sa mère dans les cottages, avait fait la connaissance de plusieurs enfants de son âge. Il y avait d'abord Job Rudkin. C'était le fils de la veuve Rudkin, et l'on se demandait comment ce garçon si stupide et si lourd pouvait être le fils d'une femme si active et si intelligente. La première fois que Tom visita leur cottage avec sa mère, Job n'y était pas, mais il rentra bientôt, et s'arrêta, les deux mains dans les poches, regardant Tom avec des yeux hébétés. La veuve Rudkin, qui aurait été obligée de passer devant madame pour arriver à son fils, et qui, pour rien au monde, n'aurait voulu commettre pareille impoli-

tesse, adressa à son héritier une série de signes qui achevèrent de lui troubler la cervelle. A la fin, n'y tenant plus, elle s'écria : « Job, Job, où est ta casquette ?

— Quoi ! n'est-elle pas sur ma tête, mère ? » répondit Job, en tirant avec lenteur une de ses mains de sa poche, et en tâtant l'objet en question. Ayant trouvé qu'il était en sûreté sur sa tête, il l'y laissa, à la grande horreur de sa mère, et à la grande joie de Tom.

Il y avait aussi Jacob Dobson, qui était bon et serviable, mais qui avait le malheur de casser tout ce qu'il touchait et d'être aux trois quarts idiot.

Oui, mais en revanche il y avait Harry Winburn, le plus vif et le meilleur garçon de la paroisse. Il avait un an de plus que Tom, mais il n'était pas beaucoup plus grand que lui. A la lutte, à la course, il n'avait pas son pareil, il grimpait comme un écureuil, et apprenait tout ce que le maître d'école pouvait lui enseigner, plus vite peut-être que le digne homme ne l'eût souhaité.

Comme le pauvre Benjy était cloué sur son fauteuil, comme les petits frères de Tom étaient encore sous la domination des femmes, notre héros se mit à cultiver avec une ardeur croissante la connaissance des petits garçons du village. Le squire, soit dit en passant, était un tory de la plus belle eau : il croyait fermement que les pouvoirs existants sont établis par Dieu, et que le premier devoir des hommes est de les révérer et de leur obéir quand même.

Cela ne l'empêchait pas d'avoir, sur la société en général, des opinions qui pouvaient paraître en contradiction avec ses principes. Par exemple, selon lui, il faut estimer un homme uniquement pour ce qu'il est et non pas pour les vêtements qu'il porte et le rang où il est né. En conséquence, il s'inquiétait peu que les camarades de Tom fussent des fils de lords ou des fils de laboureurs, pourvu qu'ils fussent francs, braves et honnêtes. Aussi

encourageait-il Tom à se lier avec les jeunes garçons du village; il leur donna un enclos pour y prendre leurs ébats; et leur acheta tout ce qu'il leur fallait pour jouer au cricket, à la balle et au ballon[1].

Lorsque Tom en avait fini avec ses leçons, il s'en allait rôder du côté de l'école. Il grimpait sur un ormeau et de là guettait la sortie de ses camarades. Mais comme les heures de classe étaient aussi longues que la patience de Tom était courte, il ne tardait pas à descendre de son observatoire dans la rue. Pour tuer le temps, il regardait alternativement dans l'école et dans la boutique du charron, qui étaient porte à porte.

Par une belle après-midi, le charron, homme irascible, revenant chez lui après une courte absence, trouva Tom occupé à tailler un morceau de bois avec une de ses herminettes, qu'il ébréchait comme à plaisir. Tom prit la fuite, et grâce à son agilité en fut quitte pour un vigoureux soufflet.

Il fut tout indigné de voir interrompre avec une aussi inqualifiable brutalité ses premiers essais dans l'art du charron. Ce qui l'indigna encore plus, c'est que son ennemi coupa une bonne houssine et la suspendit au-dessus de sa porte, donnant ainsi à entendre qu'il était tout disposé à en faire usage au besoin. Tom, pour se venger du charron, se mit à faire la guerre aux hirondelles qui avaient construit leurs nids sous le larmier.

Il leur lançait des bâtons et des cailloux, et comme il était beaucoup plus agile que son ennemi, il esquivait facilement sa poursuite, et le tenait en état d'irritation permanente. D'un autre côté, sa présence sous le porche de l'école, en donnant des distractions aux écoliers, exaspérait le maître, qui faisait de fréquentes sorties, la baguette à la main.

1. Football.

Le pauvre Jacob, en sa qualité d'idiot, n'était pas admis à l'honneur de siéger sur les bancs de l'école. Une après-midi, Tom le rencontra qui flânait dans la rue du village, et n'eut pas de peine à lui persuader de venir faire une visite au porche de l'école. En général expérimenté, il poussa une reconnaissance du côté de la boutique du charron, et voyant que tout était tranquille, fit marcher toutes ses troupes vers le porche de l'école.

La porte était entrebâillée, et les écoliers assis sur les premiers bancs entrèrent aussitôt en correspondance télégraphique avec les intrus. Tom s'enhardit jusqu'à passer sa tête par la porte entrebâillée et fit des grimaces au maître qui tournait le dos. Le pauvre Jacob, qui ne comprenait pas la situation, et qui était au comble de la joie de se voir si près de l'école, lancé en avant par l'enthousiasme et aussi par une bonne poussée de Tom, fit trois pas dans la classe et s'arrêta, regardant autour de lui, et tout enchanté de son exploit.

Le maître, penché sur l'ardoise d'un écolier, comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna brusquement, Tom se précipita vers Jacob et se mit à le tirer par sa blouse. Le maître, bousculant élèves et bancs, arrivait sur eux. Ils allaient lui échapper cependant, lorsque le charron apparut. Il avait guetté les deux envahisseurs, afin de les prendre en flagrant délit. Tom et Jacob étaient donc tombés dans une embuscade; on les fit prisonniers, on congédia la classe, et on les conduisit par-devant le tribunal du squire.

Après avoir entendu les deux parties, le squire décida ce qui suit : 1° Tom n'approcherait jamais de l'école avant trois heures, et seulement les jours où il aurait un billet adressé par son père au maître d'école, ledit billet constatant qu'il avait terminé ses leçons; 2° Sur le vu de ce billet, le maître laisserait partir une heure avant la fin de la classe une douzaine des meilleurs élèves, pour jouer dans l'enclos avec Tom; 3° Tom s'engageait à laisser



Tom et Jacob furent faits prisonniers.

les hirondelles tranquilles et à ne plus toucher aux outils du charron.

La petite gouvernante que le squire avait fait venir pour Tom trouva sa tâche merveilleusement facile : Tom s'appliquait de son mieux afin d'obtenir le billet de satisfaction.

Il était bien rare qu'à trois heures Tom et ses amis ne fussent pas dans le clos, à jouer aux barres, au cricket ou au ballon ; il était plus jeune que la plupart d'entre eux, mais il leur tenait déjà tête. Naturellement agile et fort, ayant bon pied, bon œil, il avait en outre l'avantage de porter des souliers plus légers et des vêtements plus commodes.

Quand on était las de courir, on jouait à la toupie, aux billes, on enfourchait le poney, ou bien on s'exerçait à la lutte. Tom se contenta d'abord de regarder les lutteurs, puis il provoqua les moins habiles ; tantôt battant, tantôt battu, il acquit bien vite l'expérience nécessaire, et put se colleter sans trop de désavantage avec les deux coqs du village, Job Rudkin et Harry Winburn.

Il arriva même un moment où Job Rudkin ne fut plus de force ; mais Harry Winburn avait inventé à son usage un coup particulier, dont il n'usait jamais que quand il était serré de trop près, et qui envoyait toujours Tom mesurer le sol. Pauvre Tom, il en rêvait en mangeant, en dormant, en se promenant, partout, toujours. Harry finit par lui révéler son secret : que de fois dans la suite Tom eut à se féliciter d'avoir été dès son enfance à si bonne école.

Les samedis, la bande décampait et courait les champs, bondissait sur le gazon, se laissait dégringoler le long des pentes, guettait les petits renards dans les clairières, pataugeait dans les ruisseaux, cueillait les roseaux à brassées pour en faire des flûtes de Pan, grimpait aux arbres en quête des nids d'oiseaux, et sondait les trous creusés dans les pentes sablonneuses, dans l'espérance toujours déçue d'attraper des lapins.

Les voisins du squire (j'entends les voisins qui étaient de son rang) haussaient les épaules, lorsque du haut de leur cheval ou de leur voiture ils voyaient Tom au milieu de sa bande, chargé de grandes brassées de roseaux, ou de gros bouquets de coucous et de marguerites, ou portant dans son chapeau de petits étourneaux ou de jeunes pies. Oui, ces personnages importants haussaient les épaules et se disaient entre eux qu'il ne pouvait rien résulter de bon de tout cela. Mais le squire s'inquiétait peu de leurs haussements d'épaules et trouvait que Tom ne pouvait ni mieux choisir ses compagnons ni mieux employer son temps.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Tom apprit plus de mal dans la société de ses égaux, la première quinzaine qu'il passa dans une école privée où il fut envoyé à l'âge de neuf ans, qu'il n'en avait appris au village, depuis le jour où il avait échappé à la domination de Charity Lamb.





Mon père, j'essayerai

CHAPITRE III

Tom quitte son village et ses amis pour entrer dans une école privée. — Petits déboires. — Un coup de poing malencontreux. — Amusements divers. — Tom a un nouvel ami. — Il reçoit le fouet pour la première fois. — Tom quitte l'école privée pour entrer dans une école publique — Petit discours du squire à son fils, au moment de le quitter. — Voyage de Tom sur l'impériale de la diligence, par une froide nuit d'hiver.

Ce fut une grande désolation parmi ses compagnons de jeu, quand il fallut dire adieu à Tom : il avait toujours été si bon camarade ! Mme Brown donna un thé monstre à toute la bande, sous un grand ormeau, dans l'enclos où ils avaient l'habitude de prendre leurs ébats. De mémoire d'homme on n'avait vu dans le village un gâteau aussi gigantesque que celui qui fut servi dans cette solennelle circonstance.

Tom partit pour l'école chargé des souvenirs de ses camarades sous forme de toupies, de billes et de cordes à fouet. Le pauvre

Jacob lui avait même offert un misérable hérisson estropié; mais Tom dut le refuser sur l'ordre du squire.

L'école où notre héros fut placé était tenue par un gentleman, secondé par un maître en sous-ordre, qui, lui aussi, était gentleman. Ces messieurs ne se montraient que quand tout le travail était préparé et qu'il n'y avait plus qu'à le corriger. En dehors des heures de classe, les écoliers étaient sous la surveillance de deux sous-maîtres, dont l'un spécialement ne les perdait pas de vue un seul instant, depuis le matin jusqu'à l'heure où ils se mettaient au lit.

Sans discuter le plus ou moins d'à-propos de cette surveillance perpétuelle, il me semble que, dans tous les cas, elle devrait être exercée non par un inférieur, mais par le chef même de l'établissement, qui est responsable. Pourquoi envoyons-nous nos enfants à l'école? Ce n'est pas uniquement pour leur farcir la tête de grec et de latin : c'est pour en faire de bons Anglais, de bons citoyens; la plus grande partie de ce travail doit se faire justement en dehors des heures de classe. Le laisser entre les mains d'agents inférieurs, c'est leur abandonner la part la plus difficile et la plus importante de l'éducation. Si j'étais à la tête d'une école privée, je me dirais : « Peu importe qui fera la classe à mes écoliers, mais moi je vivrai avec eux pendant leurs heures de récréation et de repos. »

Les deux sous-maîtres de la première école où Tom débuta n'étaient pas des gentlemen ; ils n'étaient pas instruits, et faisaient tant bien que mal ce métier pour gagner leur vie. Ce n'étaient point de malhonnêtes gens; seulement ils désiraient se donner le moins de mal possible. Ils encourageaient les rapporteurs pour simplifier leur surveillance et sapaient ainsi les fondements mêmes de la moralité scolaire. Ils favorisaient les grands, parce qu'ils en avaient peur : aussi les grands exerçaient-ils sur les petits la plus insupportable tyrannie.

Le pauvre petit Tom eut dès le début un gros crève-cœur, par suite d'un accident arrivé à la première lettre qu'il envoyait chez lui. Avec bien de la peine, le soir même de son arrivée, il était parvenu à remplir les deux premières pages d'une feuille de papier à lettres, de l'expression de son amour pour sa chère maman, de l'assurance qu'il était heureux à l'école, et qu'il avait pris la résolution de faire de son mieux. Ayant recouru aux lumières de son voisin, qui était un nouveau comme lui, il réussit à plier cette missive sans encombre ; mais quand il en fut là, il se trouva arrêté tout court, n'ayant sous la main aucun moyen de la cacheter.

Les enveloppes étaient encore inconnues à cette époque ; ni l'un ni l'autre n'avait de cire à cacheter ; ils n'auraient pas osé troubler le silence de l'étude en s'adressant au sous-maître. A la fin, l'ami de Tom, qui était un garçon ingénieux, suggéra l'idée de la cacheter avec de l'encre : un gros pâté fit l'affaire ; et en allant se coucher Tom remit sa lettre à la gouvernante. Trois ou quatre jours après, la bonne dame le fit appeler, lui tendit la lettre avec un bâton de cire et lui dit : « Maître Brown, j'avais oublié de vous en parler, votre lettre n'est pas cachetée. »

Le pauvre Tom prit la cire sans souffler mot et cacheta sa lettre ; mais il avait le cœur bien gros pendant cette opération. Il s'enfuit ensuite dans le coin le plus retiré de la cour de récréation et pleura amèrement. L'idée que sa mère, de jour en jour, avait attendu cette lettre, alors qu'il avait promis de l'écrire tout de suite, qu'elle le croyait oublieux ou négligent, quand il avait fait de son mieux pour remplir sa promesse, lui causa le plus amer chagrin.

Tout ce chagrin se changea en colère, quand il vit à quelque distance un gros joufflu qui le montrait à un de ses camarades, en lui disant : « Voilà un petit qui pleure après maman. » Le gros joufflu reçut un maître coup de poing sur le nez et alla se plaindre au sous-maître. Comme le plaignant saignait abondamment, le

sous-maître fit un rapport. Quiconque frappait un camarade au visage était passible du fouet; les coups donnés ailleurs n'entraînaient que la réprimande; j'avoue que je ne vois pas trop sur quel principe on s'appuyait pour distinguer les deux délits; mais peu importe.

Comme c'était la première fois que Tom comparaissait en justice, on lui fit grâce du fouet. Il écrivit à sa mère une seconde lettre dans laquelle il mit quelques myosotis, cueillis pendant la dernière promenade; comme il n'était après tout qu'un enfant, il oublia bien vite ses chagrins et s'arrangea assez bien de sa nouvelle condition.

Le lieu habituel des promenades était le vallon d'Haseldown, où il y avait des bois et quantité d'oiseaux et de papillons. Les écoliers d'un naturel batailleur se divisaient en deux camps. L'un des deux occupait un certain tertre gazonné, et devait le défendre contre l'autre parti. Les projectiles étaient des mottes de gazon : c'était là un bon jeu, bien fait pour donner de l'exercice aux enfants. D'autres écoliers se répandaient çà et là, à la recherche des nids de bourdons et de musaraignes. J'ai le regret de dire que les musaraignes étaient mises à mort sans pitié; mais je constate avec plaisir que les bourdons vengeaient quelquefois cruellement les musaraignes.

Il y avait parmi les camarades de Tom un petit garçon vif et hardi, très-ennemi des rapporteurs et en lutte ouverte avec les sous-maîtres. Tom l'aima tout de suite, et, entraîné par lui dans mainte expédition hasardeuse, apprit enfin ce que c'est que de recevoir le fouet.

Il avait fait à l'école une assez bonne petite provision de grec et de latin; mais soit que l'école ne fût pas faite pour lui, soit qu'il ne fût pas fait pour l'école, il finit par s'y déplaire au point d'employer ses vacances à supplier son père de le faire entrer dans une école publique.

Grande fut sa joie, lorsque vers le milieu de son troisième semestre, en octobre 183., une fièvre qui régnait dans le village et dont le chef d'institution fut légèrement atteint, fit licencier toute l'école.

Le squire ne fut pas aussi content de voir apparaître à l'improviste la joyeuse figure brunie de Tom, et trouva que cette année les vacances de Noël commençaient beaucoup trop tôt. Il enfonça son bonnet sur ses yeux, pour méditer à son aise, se retira dans son cabinet et écrivit plusieurs lettres. Le résultat de ces diverses opérations fut celui-ci : une quinzaine environ après le retour de Tom, à déjeuner, le squire dit à sa femme : « Ma chère, je me suis arrangé pour que Tom entre tout de suite à l'école de Rugby; il reste six semaines de travail sur le semestre; cela vaudra bien mieux pour lui que de passer son temps à monter à cheval et à flâner. C'est bien aimable au docteur d'avoir consenti à le prendre. Voudrez-vous veiller à ce que toutes ses affaires soient prêtes pour vendredi? Je le conduirai jusqu'à Londres, et il fera le reste du trajet tout seul. »

Mme Brown s'attendait à cette communication; elle suggéra seulement cette idée que peut-être Tom était encore bien jeune pour voyager tout seul. Le père et le fils s'étant récriés, elle céda comme une femme prudente, et donna tous ses soins à mettre son fils en état de paraître dans une école publique.

A la brune, le vendredi soir, la diligence *l'Étoile* déposa Tom et son père à l'hôtel de la *Belle Sauvage*. Tom, qui n'avait jamais vu Londres, aurait bien aimé à flâner dans les rues interminables, éclairées au gaz. L'éclat des lumières, le bruit et le mouvement de la foule l'intéressaient au point de lui couper la parole.

Malheureusement, il fallut s'éloigner de ce bruit et de ce mouvement et aller loger à l'*Hôtel du Paon*, à Islington. Voici pourquoi : c'est au *Paon* que descendait la diligence de Lei-

cester, la seule qui se détournât pour passer à Rugby; elle faisait son apparition au *Paon* à trois heures du matin, et selon la remarque judicieuse du garçon, « elle n'attendait personne. »

Tom aurait pu prendre la diligence de Birmingham, mais cette diligence laisse les voyageurs de Rubgy à Dunchurch, où ils sont forcés d'attendre la seconde diligence de Leicester qui ne passe que le soir. Tom, qui grillait d'être à Rugby, accepta avec joie de quitter l'hôtel de la *Belle Sauvage* pour le *Paon*, parce que cet arrangement devait avancer de plusieurs heures son entrée à l'école.

Pour la première fois de sa vie, Tom but à dîner de la bière forte, et quand il alla se mettre au lit, son père lui donna une poignée de main au lieu de l'embrasser. (Tom avait stipulé la veille de son départ qu'ils ne s'embrasseraient plus désormais; il se croyait presque un homme.)

Quand le squire eut serré la main à son fils, il lui dit : « Maintenant, Tom, mon garçon, rappelez-vous que vous entrez dans cette grande école sur votre demande, et sur vos instances réitérées, plus tôt que nous ne vous y aurions mis sans cela. Vous aurez à vous débrouiller vous-même. Si les écoles sont ce qu'elles étaient de mon temps, vous verrez bien des exemples de la plus basse et de la plus tyrannique cruauté; vous entendrez beaucoup de vilaines choses. Dites toujours la vérité, soyez courageux et bon; n'écoutez jamais et ne tenez jamais un propos que vous ne voudriez pas laisser entendre à votre mère ou à votre sœur. En agissant ainsi, vous ne rougirez jamais de revenir à la maison, ni nous de vous y recevoir. »

En entendant le nom de sa mère, Tom put à peine retenir ses larmes, et volontiers il se serait jeté au cou de son père; mais la fameuse stipulation le retint.

Il serra fortement la main de son père, leva bravement les yeux et dit : « Mon père, j'essayerai. »



Le départ de Tom.

Quand il fut dans sa petite chambre, Tom, en se rappelant les paroles de son père et le regard qui les avait accompagnées, s'agenouilla et demanda à Dieu, quoi qu'il advînt, de lui accorder la grâce de ne jamais faire ni honte ni peine à ceux qu'il laissait derrière lui.

La petite harangue du squire était la suite et le résumé de bien des méditations. Voici ce que le digne homme avait roulé dans sa tête tout le temps du voyage, au point de scandaliser par sa taciturnité le conducteur, avec qui d'habitude il causait volontiers.

« Ce n'est pas la peine de lui dire de lire sa Bible, d'aimer et de servir Dieu. S'il ne se souvient plus des enseignements de sa mère, et s'il ne fait pas cela pour l'amour d'elle, il ne le fera certainement pas pour l'amour de moi. Lui dirai-je quelles tentations il doit rencontrer ? Non. Je ne le puis pas. Cela ne réussit jamais à mon âge de traiter de tels sujets avec un enfant : il ne me comprendrait pas. Cela lui ferait dix fois plus de mal que de bien. Lui dirai-je de s'appliquer à son travail, et qu'il va à l'école pour devenir un homme instruit? C'est que, justement, nous ne l'envoyons pas à l'école pour cela, ou du moins pas spécialement pour cela. Je ne me soucie guère des particules grecques, ni du digamma ; sa mère non plus. En somme, pourquoi va-t-il à l'école? D'abord en partie parce qu'il l'a voulu. S'il devient seulement un jour un brave et bon Anglais, utile et franc, un gentleman, un chrétien, c'est tout ce que je demande ! »

Voilà pourquoi il avait tenu au brave petit Tom le langage qui l'avait si profondément ému.

Quand le garçon vint réveiller Tom, à deux heures et demie, les paroles de son père lui revinrent aussitôt à l'esprit, et il les méditait tout en faisant rapidement sa toilette. A trois heures moins dix, il était en bas, dans le café, tenant à la main sa boîte à chapeau, son pardessus et son cache-nez. Il y trouva son père

installé auprès d'un bon feu : il y avait sur la table une tasse de café bien chaud et un biscuit.

« Allons, mon vieux, lui dit son père, buvez-moi cela, il n'y a rien de tel que de prendre quelque chose de chaud avant de se mettre en route. »

Tom ne se fit pas prier et avala la tasse de café. Ensuite, tout en babillant, il fit ses préparatifs et passa son paletot (un petersham à collet de velours abominablement roide et étroit suivant la mode de l'époque). Pendant qu'il enroule son cache-nez autour de son cou, et en ramène les bouts dans son pardessus, un cornet se fait entendre, puis un bruit de ferraille, et le garçon entre en criant : « Voilà la diligence ! »

« Au revoir, mon père, mes tendresses à la maison ! » — Une dernière poignée de mains. — Tou ! tou ! tou ! crie le cornet du garde. — Les garçons d'écurie lâchent les chevaux et se jettent de côté, la diligence se plonge dans les ténèbres.

Tom se tient debout sur l'impériale, aussi longtemps qu'il peut apercevoir son père. Le garde ou conducteur, qui a fini d'arranger les bagages, s'assied et se boutonne avec soin pour affronter le froid pendant les trois heures qui vont s'écouler jusqu'au jour. Ce n'était pas une plaisanterie pour les gens frileux qu'un voyage sur l'impériale sous le dernier règne !

Je me dis souvent que vous autres garçons de la génération présente, vous êtes plus douillets que nous ne l'étions autrefois. En tout cas, vous prenez plus vos aises en voyage, car je vous vois tous avec des couvertures de voyage, des plaids et autres engins à conserver le calorique, et la plupart d'entre vous voyagent sur les coussins bien capitonnés et bien rembourrés d'un wagon de première classe.

C'était bien une autre histoire, je vous en réponds, de voyager de nuit sur l'impériale de la diligence, dans un étroit petersham, les jambes pendantes à six pouces du plancher. On savait alors

ce que c'est que le froid; ce que c'est que de n'avoir plus de jambes, car on ne les sentait plus après une demi-heure de route.

Eh bien, la vieille méthode avait du bon; elle avait ses plaisirs: d'abord la conscience de savoir souffrir sans se plaindre (ce qui est une jouissance pour tout Anglais digne de ce nom), de lutter contre quelque chose et de ne pas céder. Puis il y avait le cliquetis des harnais, la cadence des sabots des chevaux sur la terre durcie, l'éclat des lanternes au milieu du brouillard, le son joyeux du cornet du garde qui réveille le garde-barrière endormi ou le garçon d'écurie du relais, le plaisir de guetter l'approche du jour, et enfin celui de sentir renaître la vie dans ses orteils.

L'aurore, le lever du soleil, d'où peut-on mieux les voir que de l'impériale d'une diligence! Il faut du mouvement, du changement, de la musique, pour les voir dans toute leur gloire; non pas la musique des chanteurs ou des chanteuses, mais une certaine musique dont chacun a le rhythme dans la tête.

La diligence a dépassé Saint-Albans. Tom a beau être à moitié gelé, le voyage l'intéresse. Le garde, qui est seul avec lui sur la banquette de derrière, reste silencieux, mais il a enveloppé les pieds de Tom dans de la paille, et il lui a jeté sur les genoux le bout d'un sac à avoine.

L'obscurité a fait rentrer Tom en lui-même, il fait un retour sur son passé, qui est si court : il songe à ce qu'il a fait, à ce qu'il a promis; il pense à sa mère, à sa sœur, aux dernières paroles de son père; il a pris cent bonnes résolutions : il a l'intention de se conduire comme un vrai Brown, tout petit qu'il est. Puis il songe à son avenir d'écolier; il essaye de se figurer ce que peut être Rugby, ce qu'on y fait; il évoque dans sa mémoire toutes les histoires que lui ont racontées de grands élèves pendant les vacances. Il se sent plein de vie et d'ardeur, malgré le froid; il frappe de ses talons le dessous de la banquette.

Il chanterait, s'il osait; mais il n'ose pas, parce qu'il ne sait pas comment cet acte de familiarité serait pris par son ami le garde silencieux.

Le jour paraît à la fin du quatrième relais. La diligence s'arrête devant une petite auberge qui a de grandes écuries. Le garde conseille et persuade à Tom de prendre un petit verre de quelque chose pour chasser le froid. Décidément le jour est venu, les gens s'en vont au marché; la diligence rencontre une autre diligence, les cochers se saluent en levant les coudes : c'est leur manière de saluer, à ce qu'il paraît.

Voici enfin le déjeuner : comme il a été bien gagné, il est le bienvenu. Tom a déjeuné comme un bon Anglais, sa petite peau est tendue comme un tambour. Il a par-dessus le marché le plaisir de payer lui-même son écot; et il va, en se rengorgeant un peu, voir atteler les chevaux. On part en faisant résonner les pavés de la grande rue.

Le soleil s'est levé; il est presque chaud. L'influence combinée du déjeuner et du soleil délie la langue du garde silencieux. Entre deux bouffées d'un cigare étrange qui semble mou et flexible, il émet quelques remarques. Tom s'enhardit et lui demande s'il connaît Rubgy et quelle espèce d'endroit c'est.

Le garde connaît Rugby; il y passe tous les jours, à midi en allant, à dix heures en revenant. Rugby est un drôle de petit endroit : pas de pavés dans les rues; éclairage nul; magnifique foire aux bestiaux en automne : durée, une semaine; vient justement de finir; triste pays, seulement trois diligences par jour; encore il y en a une qui a l'air d'un corbillard; s'appelle *Régulateur*, vient d'Oxford; les jeunes messieurs de l'école l'appellent le *Cochon et Sifflet;* ils la prennent pour se rendre au collége (six milles à l'heure). « Vous appartenez à l'école, monsieur?

— Oui, » répondit Tom, qui n'aurait pas été fâché d'être pris pour un ancien. Cependant son assertion lui donna quelques



Les voilà les quatre fers en l'air.

scrupules; d'ailleurs, en se faisant passer pour un ancien, il s'ôtait le droit de faire une foule de questions qu'il avait sur le bout de la langue; aussi ajouta-t-il : « C'est-à-dire que je m'y rends. Je suis un nouveau. »

Le regard du garde disait clairement : « C'est assez facile à voir. »

« Vous êtes bien en retard, monsieur. Il n'y a plus que six semaines d'ici à la fin du semestre. » Ici Tom fait un signe d'assentiment. « Dans six semaines, reprit le garde, nous serons joliment chargés. J'espère que nous aurons le plaisir de vous ramener. »

Tom dit qu'il l'espérait aussi; mais, au fond de son cœur, il donnait déjà la préférence au *Cochon et Sifflet.*

« Les jeunes messieurs payent bien, continua le garde; ils ne regardent pas à leur argent, mais ils nous font souvent des affaires terribles avec leurs sarbacanes, leurs grands fouets et leur habitude de huer les gens et d'essayer de les faire verser.

— Que font-ils donc avec leurs sarbacanes? demanda Tom.

— Ce qu'ils font! ils lancent des pois à la figure de tous les passants, et brisent souvent les carreaux des fenêtres. Tenez, au mois de juin dernier, on réparait un endroit de la route; il y avait là une bande d'Irlandais qui cassaient de la pierre. « Ohé les amis! » cria un de nos jeunes messieurs (nous en avions plein la voiture qui retournaient chez eux; celui-là était joliment éveillé et ne tenait pas en place). Il crie donc : « Ohé les amis! nous allons avoir de l'agrément. Une bonne volée sur les oreilles de ces Irlandais. »

Bob le cocher leur dit : « Messieurs, non, ne leur lancez pas de pois, pour l'amour de Dieu; ils vont nous jeter à bas de la voiture! — Comment, conducteur, dit le jeune monsieur, vous ne nous ferez pas croire que vous avez peur? Hourra! vous autres! » Les autres répondent hourra! et se remplissent la

bouche de pois. Quand Bob voit cela, il s'enfonce son chapeau sur les yeux, et met ses chevaux au triple galop.

Les Irlandais s'imaginent que nous courons pour leur donner le spectacle; ils relèvent la tête, crient hourra! et nous montrent toutes leurs dents, en agitant leurs vieux chapeaux. Paf! paf! les voilà criblés de pois. Vous auriez bien ri de voir comme ils étaient penauds et furieux. Nous allions si vite que nous avions presque dépassé les derniers quand ils comprirent de quoi il s'agissait. Alors les uns hurlent, les autres nous poursuivent et essayent de grimper derrière la voiture, mais nous leur tapons sur les doigts et nous les forçons à lâcher prise.

Il y en avait un qui courait à la tête des chevaux et qui prétendait les arrêter; patatras! le voilà les quatre fers en l'air dans la poussière; les autres ramassent des pierres; c'est une vraie grêle sur la voiture. Quand nous sommes hors de portée, Bob, qui avait plié tout le temps les épaules, se redresse et regarde les jeunes messieurs avec des yeux qui n'étaient pas tendres; il avait reçu un rude coup dans les côtes. Eux aussi se redressent, et nous nous mettons tous à constater les dégâts. Total : une tête fendue, deux chapeaux perdus, le mien avec un terrible renfoncement, des noirs et des bleus à revendre; deux livres dix shillings (62 fr. 50) de dégâts à la diligence.

Les jeunes messieurs se cotisent aussitôt. Bob et moi nous eûmes même par-dessus le marché un demi-souverain chacun. N'importe, je ne voudrais pas recommencer pour vingt demi-souverains. » Là-dessus le garde hocha lentement la tête, après quoi il prit son cornet et en tira deux ou trois notes joyeuses et claires.

« Comme ce devait être amusant! » s'écria Tom, tout fier de cet exploit de ses futurs compagnons. Il aurait voulu être déjà à la fin du semestre, pour s'associer à leurs hauts faits.

« Amusant! reprit le garde, pas pour les gens qui rencontrent la diligence; ni pour nous qui repassons par les mêmes endroits,

le lendemain. Les Irlandais, l'été dernier, tenaient des pierres toutes prêtes pour nous les lancer, et nous avions justement dans la voiture deux voyageurs respectables. Il nous a fallu arrêter la voiture et faire la paix avec les casseurs de pierres. Aussi nous ne prenons plus de jeunes messieurs avec des sarbacanes sans leur faire promettre de ne pas lancer de pois, quand il y a une bande d'Irlandais qui travaille à la route. »

Là-dessus le garde se mit à tirer sur son étrange cigare, en regardant Tom d'un air de bienveillance.

« Oh! ne vous arrêtez pas. Racontez-moi encore des histoires de sarbacanes.

— Bon. Nous étions à peu près à six milles de Bicester, quand nous croisons un vieux monsieur qui avait une tête carrée et des cheveux gris, et qui trottinait tout tranquillement. Il lève la tête pour regarder la diligence, paf! un pois sur le nez. Il passe, paf! un pois sur la croupe de son cheval qui se met à danser et à se cabrer. Le bonhomme rougit de colère et fait une mauvaise figure, et je vois tout de suite que cela va se gâter.

» Il fait volte-face et nous suit tranquillement hors de la portée des sarbacanes. D'abord, les jeunes messieurs s'amusent beaucoup de lui, mais, voyant avec quel entêtement il nous suit, les voilà qui se consultent pour savoir ce qu'il y a à faire. Les uns veulent se battre avec lui, les autres sont d'avis de faire des excuses. Il entre avec nous en ville, s'arrête au relais en même temps que nous, et déclare que les deux qui lui ont lancé des pois vont le suivre chez le magistrat.

La foule nous entoure; les jeunes messieurs déclarent qu'ils iront tous chez le magistrat, ou que personne n'ira; qu'ils sont prêts à se défendre, et qu'il faudra les emporter. Cependant cela devenait sérieux: le vieux monsieur et les assistants allaient forcer les coupables à descendre, voilà un petit qui saute de la voiture et dit: « Je vais rester; je n'ai que quelques milles à faire

d'ici à la maison. Mon père s'appelle Davis, il est bien connu ici; j'irai chez le magistrat avec ce gentleman.

— Comment! dit le vieux monsieur, tu es le fils du pasteur Davis?

— Oui.

— Eh bien! je suis tout à fait fâché de te voir en si mauvaise compagnie. Cependant, pour l'amour de ton père, et pour l'amour de toi (car tu es un brave garçon), je ne parlerai plus de cela. »

Les écoliers crient hourra! pour le vieux monsieur; les assistants applaudissent le jeune Davis.

» Alors un des grands écoliers descend et présente, comme un vrai gentleman, ses excuses et celles de ses camarades. Tout de suite ils avaient été fâchés de ce qu'ils avaient fait, mais cela les humiliait de demander pardon, parce qu'ils auraient eu l'air de vouloir échapper aux conséquences de leur étourderie; maintenant c'était bien différent! Voilà les autres qui descendent, qui serrent la main au vieux monsieur et l'invitent à venir chez leurs parents.

» Nous partons avec vingt minutes de retard, au milieu des cris et des hourras, comme si nous étions les députés du comté. Mais, que Dieu vous bénisse, monsieur — ajouta le garde, en se donnant une bonne tape sur le genou, et en regardant Tom bien en face — dix minutes après, ils étaient aussi enragés que jamais! »

Le garde, flatté de l'attention de Tom, tira de sa mémoire toutes sortes de récits plus étonnants les uns que les autres. Ces aventures montraient une telle audace et un tel mépris de la règle, que Tom se demanda un moment si le garde ne cherchait pas à le mystifier. Mais, dans son for intérieur, il aimait à se persuader qu'elles étaient vraies.

C'est quelque chose d'étrange comme les jeunes garçons anglais aiment le danger. S'agit-il de grimper à un arbre, de traverser

un cours d'eau à la nage, de courir la chance de se rompre les os, vous en trouverez dix pour accepter, contre un qui voudra rester à terre, ou ne pas dépasser l'endroit où il a pied, ou se contentera de jouer aux palets ou aux boules.

Le garde achevait le récit d'une grande bataille entre des fermiers et des écoliers qui avaient trouvé plaisant d'enlever les clavettes aux essieux des voitures, lorsque, à un détour de la route, il montra à Tom, près de la borne miliaire (la 3e à partir de Rugby), deux jeunes garçons qui semblaient attendre la diligence. Leurs vestes étaient boutonnées avec soin.

« Regardez, monsieur, dit le brave homme après avoir tiré deux ou trois notes de son cornet; regardez, en voilà deux; de rudes coureurs, je vous en réponds. Ils viennent ici deux ou trois fois par semaine, et suivent la diligence. »

Les deux écoliers s'élancèrent et coururent à côté de la diligence, sans se laisser dépasser.

Le vieux garde les regardait avec l'admiration d'un connaisseur.

« Il y a, continua-t-il, des conducteurs qui essayent de les dépasser; mais Bob, monsieur, est un trop bon garçon pour cela; il aimerait mieux retenir ses chevaux que de leur faire ce chagrin. »

A la borne suivante, les deux écoliers s'arrêtèrent court, et avec leurs chapeaux firent des signes au garde. Il avait sa montre à la main et il leur cria : « 4,56 ». Ce qui voulait dire que le mille avait été parcouru en cinq minutes, moins quatre secondes.

« Voilà Rugby, monsieur, dit le garde pendant que la diligence faisait son entrée triomphale. Vous serez à l'école à temps pour le dîner. »

Le cœur de Tom battait, quand on passa devant le grand enclos de l'école planté de vieux ormes et où il y avait plusieurs parties de *foot-ball* engagées. Il essaya de se rendre compte tout de suite

de la longue avenue de bâtiments grisâtres, qui commençait par la chapelle et se terminait par la Grande-Pension[1], résidence du directeur[2], où le grand drapeau déroulait ses plis paresseux au sommet de la plus haute tour ronde.

Il commença à s'enorgueillir d'être un Rugbéen, en passant devant les portes de l'école, où se tenaient des groupes d'écoliers.

A leur air, on aurait dit que la ville était à eux; ils saluaient le cocher d'un signe de tête familier, comme si chacun d'eux eût été capable de le remplacer sur son siége et de diriger l'attelage aussi bien que lui à travers les rues de la ville.

1. Les écoliers sont pensionnaires soit chez des professeurs, soit à la *school-house*, mot à mot *pension de l'école*, qui est située dans l'école même, et dirigée par le directeur de l'école. Pour éviter l'emploi d'une longue circonlocution ou du terme anglais, nous l'appellerons la *Grande-Pension*.

2. A l'époque de l'entrée de Tom Brown à Rugby, le directeur de l'école et de la Grande-Pension était le docteur Arnold, bien connu pour avoir réformé l'enseignement public en Angleterre.





Le jeune potentat se donnait de grands airs.

CHAPITRE IV

Arrivée à Rugby. — Tom y trouve un guide. — La « citadelle » d'un écolier anglais. — Le dîner. — L'appel.

Un de ces jeunes écoliers se détacha d'un groupe et monta derrière la diligence. Il commença par adresser un signe de tête au garde en lui disant : « Comment va, Jem? » Puis il se tourna brusquement du côté de Tom, le dévisagea pendant une minute et se décida enfin à lui adresser la parole : « Dites donc, vous, est-ce que vous ne vous appelez pas Brown?

— Oui, dit Tom, profondément surpris; il était heureux cependant de tomber sur quelqu'un qui avait l'air de le connaître.

— Je m'en doutais, vous connaissez ma vieille tante, miss East; elle demeure par là-bas, du côté de chez vous, dans le Berkshire.

Elle m'a écrit que vous arriviez aujourd'hui et m'a prié de vous piloter. »

Tom n'aimait pas trop l'air de protection de son nouvel ami, qui était de son âge et de sa taille, mais qui avait un remarquable sang-froid et une grande assurance ; c'était ce qui déplaisait le plus à Tom, et ce qu'il ne pouvait s'empêcher en même temps d'admirer et d'envier. Ce sentiment d'admiration et d'envie s'accrut encore quand le jeune monsieur interpella trois ou quatre individus, moitié portefaix, moitié garçons d'écurie, qui avaient un air assez peu respectable. A la fin, il s'arrangea avec l'un d'eux qui répondait au surnom de Cooey, pour porter le bagage de Tom à la pension, moyennant douze sous.

« Vous savez, Cooey, que cela soit fait dans dix minutes, ou vous aurez affaire à moi. Allons, Brown, venez. » Et le jeune potentat s'en alla en se donnant de grands airs, les mains dans ses poches, accompagné de Tom.

« Très-bien, monsieur, » dit Cooey en portant la main à son chapeau ; en même temps il adressa un clignement d'œil à ses camarades.

« Ho ! ho ! dit East en s'arrêtant, et en regardant Tom, cela ne se fait pas, n'avez-vous pas un chapeau ? on ne porte pas de casquettes ici. Il n'y a que les rustres qui en portent. Ah bien ! si vous paraissiez dans la grande cour[1] avec cette chose sur la tête, je... ne sais pas ce qui arriverait. »

Le carton à chapeau de Tom fut extrait du fouillis des bagages, et Tom fut immédiatement orné du « couvercle de cérémonie », selon l'expression pittoresque de son nouvel ami. Il ne s'était pas passé une minute lorsque son goût dédaigneux lui inspira une nouvelle critique ; le chapeau était trop luisant. On entra chez Nixon le chapelier, où Tom trouva son affaire : Nixon se chargea

1. The quadrangle.

de faire apporter dans une demi-heure le chapeau n° 1 chez la gouvernante de la Grande-Pension.

« Vous savez, dit East, tout en marchant vers l'école, tout dépend de la première impression. Si un nouveau n'a rien de ridicule dans sa personne, s'il répond hardiment, et sait lever la tête, il est sauvé. Vous n'avez en vous rien qui choque, mais cette casquette vous aurait joué un mauvais tour. Vous voyez que j'en use bien avec vous ; c'est parce que mon père connaît le vôtre, et que je désire plaire à la vieille dame. Elle m'a donné un demi-souverain, ce semestre ; peut-être aurai-je un souverain entier le semestre prochain, si je sais me mettre bien dans ses petits papiers. »

A la grande porte, quelques flâneurs demandèrent à Tom qui il était? d'où il venait? quel âge il avait? dans quelle classe il allait entrer ? Satisfaits de ses réponses, ils le laissèrent passer.

East le conduisit à l'appartement de la gouvernante, lui fit donner la clef de sa malle pour qu'on pût déballer ses affaires, et raconta l'histoire du chapeau, de façon à bien mettre en lumière sa présence d'esprit. La matrone se mit à rire et déclara qu'il était le plus avisé des *nouveaux*. East, saisi d'indignation en s'entendant traiter de *nouveau*, entraîna vivement Tom vers le quadrangle. Chemin faisant, il lui fit subir un examen, et déclara qu'ils seraient probablement dans la même classe et pourraient faire leurs préparations ensemble.

« Maintenant, entrez voir mon étude ; nous avons juste le temps avant le dîner.

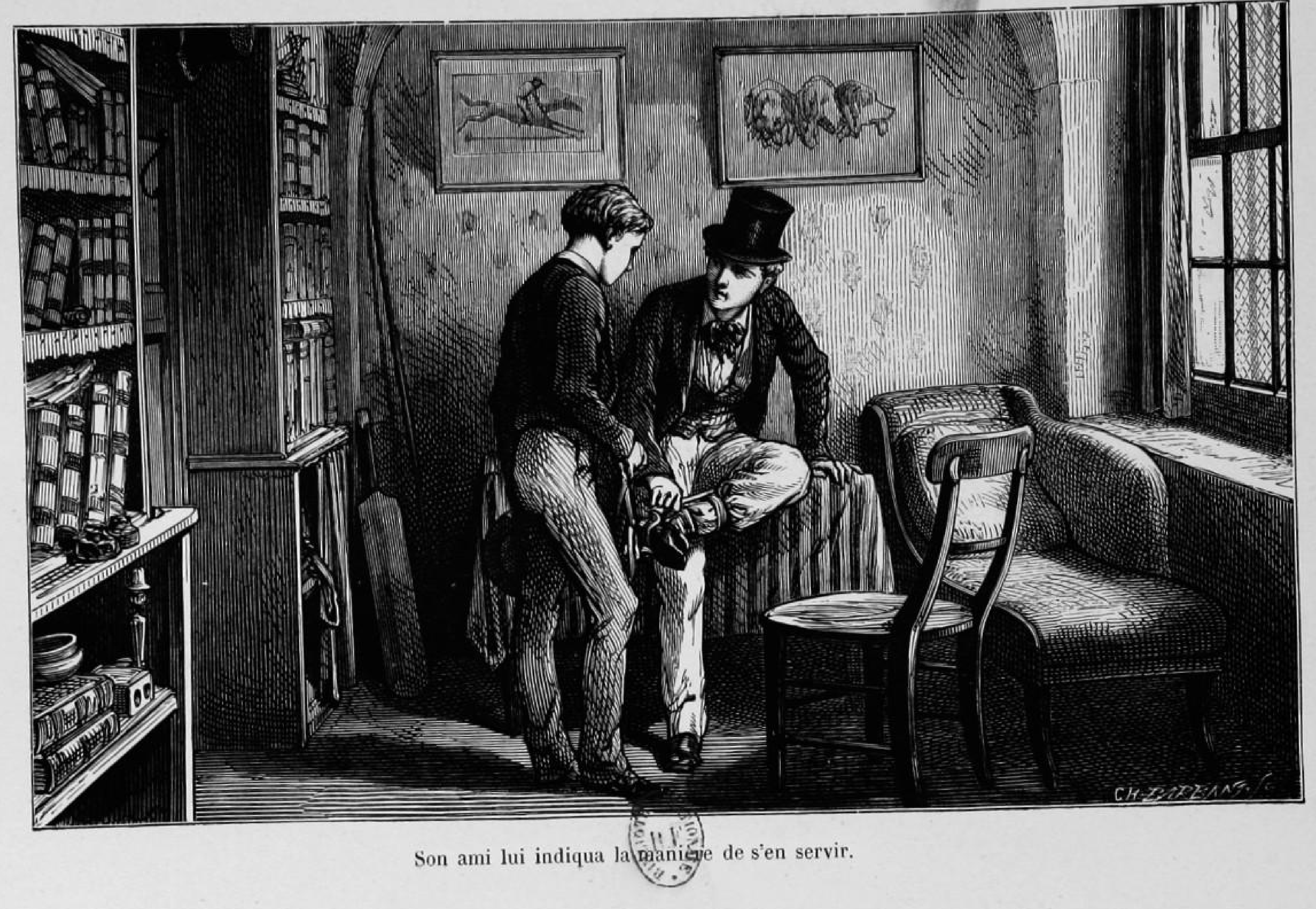
Tom suivit son guide à travers la grande salle, qui donne sur la cour carrée. C'est une grande pièce de trente pieds de long, haute de dix-huit environ, avec deux grandes tables qui s'étendent d'un bout à l'autre, et deux grandes cheminées où brillait un bon feu. Quelques groupes d'écoliers flânaient autour d'une des cheminées. Quelques-uns crièrent à East de s'arrêter ; mais il fila avec son protégé, et le pilota à travers de longs corridors sombres ; un

grand feu brillait au bout de chacun de ces corridors, sur lesquels donnaient les portes des études.

L'étude de East s'ouvrait sur le corridor du fond. Ils fermèrent la porte sur eux, ils tirèrent les verrous, en cas qu'on les eût poursuivis, et, pour la première fois, Tom se trouva dans la « citadelle » d'un écolier de Rugby.

Il s'attendait à voir tous les élèves travailler dans la même étude, et non pas chacun dans la sienne. Ce qu'il vit l'étonna, et ce palais lui plut.

C'était un bien petit palais à la vérité, un palais de six pieds de long sur quatre de large. Il y faisait peut-être un peu sombre, parce qu'il y avait des barreaux et un grillage à la fenêtre ; et s'il y avait des barreaux et un grillage, c'est que l'étude était au rez-de-chaussée, et qu'on voulait empêcher les petits écoliers de sortir après la clôture des portes, ou d'introduire par les fenêtres des objets de contrebande. Néanmoins Tom trouva que c'était un petit endroit fait pour réjouir la vue. L'extrémité, du côté de la fenêtre, était occupée par une table carrée, recouverte d'un tapis rayé bleu et rouge, presque propre ; un sopha peu moelleux fournissait un siége pour une personne, ou pour deux si l'on se serrait. Le canapé était escorté d'une bonne grosse chaise de bois ; de sorte que trois élèves pouvaient travailler à la fois. Les murs étaient lambrissés à moitié de leur hauteur, le lambris était recouvert d'une étoffe verte, et le reste du mur était orné d'un papier à fond clair ; on y avait suspendu trois ou quatre gravures représentant des têtes de chiens, Grimaldi gagnant le steeple-chase d'Aylesbury, Amy Robsart, et Tom Crib, dans une attitude défensive qui faisait peu d'honneur à sa science, à supposé que l'artiste l'eût représenté tel qu'il était. Au-dessus de la porte, il y avait une rangée de champignons pour accrocher les chapeaux ; de chaque côté, des tablettes pour mettre les livres, et sous les tablettes, des buffets qui contenaient pêle-mêle des livres



Son ami lui indiqua la manière de s'en servir.

classiques, une tasse ou deux, une souricière, des chandeliers, des courroies de cuir, un sac de futaine, et certains objets étranges qui étonnèrent beaucoup Tom, jusqu'au moment où son ami lui expliqua que c'étaient des fers pour grimper sur les arbres, et lui indiqua la manière de s'en servir. Une crosse de cricket et une petite canne à pêcher à la ligne étaient debout, le long du mur dans un coin.

East, avec un camarade de sa classe, occupait ce palais, qui offrait plus d'intérêt à Tom que le château de Windsor ou toute autre résidence royale des Iles Britanniques. N'allait-il pas être bientôt le copropriétaire d'un sanctuaire pareil! n'était-ce pas le premier endroit dont il pourrait dire : « Je suis ici *chez moi!* »

« Ainsi, j'aurai aussi une étude comme celle-ci?

— Naturellement; lundi on vous mettra avec un autre élève; d'ici là, vous pouvez vous tenir ici.

— Comme c'est gentil!

— Assez gentil, répondit East d'un ton de supériorité; seulement quelquefois il y fait un froid de loup, le soir. Gower (mon camarade) et moi, nous faisons quelquefois un feu de papier après souper; mais cela produit trop de fumée.

— Eh bien, et ce grand feu qui est au bout du corridor? dit Tom.

— On n'en jouit guère, répondit East, Jones le *præpostor* [1] a son étude à côté. Il a tendu une tringle et suspendu un rideau en travers du corridor. Le soir il tire le rideau et laisse la porte de son étude ouverte. Il accapare le feu à lui tout seul; et il nous entend dès que nous sortons de notre étude après huit heures, ou quand nous faisons le moindre bruit. »

A une heure et un quart la cloche commença à sonner le dîner; Tom et son ami se rendirent à la grande salle. Tom se plaça au

1. Élève de la 6e classe qui surveille les petits.

bout de la seconde table, tout près du *præpostor*, qui siégeait en cet endroit pour maintenir l'ordre; East était de quelques places plus haut. Alors, pour la première fois, Tom vit en corps ses futurs compagnons. Ils entraient à la file, les uns tout rouges et tout échauffés d'avoir joué au *football*, ou d'avoir fait une longue promenade; les autres, pâles et grelottants pour avoir trop travaillé dans leurs études; les autres revenaient de se chauffer au feu du pâtissier; ces mortels délicats apportaient avec eux des pickles et des sauces dans de petites fioles, pour relever la saveur du dîner. Un grand personnage barbu, que Tom prit pour un maître, fit l'appel, pendant que l'on découpait rapidement les grosses pièces de viande sur une troisième table dans un coin.

Tom fut servi le dernier; en attendant son tour, il était tout yeux, regardant d'abord, non sans terreur, le grand personnage assis à côté de lui. Ce personnage fut servi le premier; tout en mangeant, il lisait un livre d'aspect rébarbatif. Quand il se leva pour aller près du feu, Tom se mit à considérer les petits garçons dont il était entouré; les uns lisaient, les autres bavardaient tout bas, ou volaient le pain du voisin, ou se lançaient des boulettes, ou enfonçaient leurs fourchettes dans la nappe. Sa curiosité ne l'empêcha pas de dîner solidement. Le grand personnage cria : « Levez-vous ! » et dit les grâces.

« Allons à l'*enclos*, dit East.

— Allons à l'enclos, » répondit Tom avec empressement. Ils traversèrent le quadrangle, la cour de la cinquième première, et arrivèrent sur le terrain des jeux. East montra à son protégé la chapelle, et derrière la chapelle l'endroit où les querelles se vidaient à coups de poing. On avait choisi ce terrain parce que c'était le plus éloigné des logements des maîtres, qu'on ne voyait plus de ce côté après la première classe ou l'appel.

« Dites-moi, demanda East, ne trouvez-vous pas qu'il fait horriblement froid? si nous faisions une petite course, » et il s'élança,



Tom fut servi le dernier.

suivi de très-près par Tom. East courait le plus fort qu'il pouvait; son compagnon, qui n'était pas novice à la course, et qui tenait à montrer que, s'il était un *nouveau*, il n'était pas une poule mouillée, faisait de son mieux.

Ils traversèrent ainsi l'enclos, et quand ils s'arrêtèrent, la distance qui les séparait n'était pas d'un mètre.

« Hé, mais! dit East, quand il eut repris haleine, en regardant Tom avec un certain respect, savez-vous que vous n'êtes pas mauvais coureur, mais pas du tout? Je suis aussi bouillant qu'une rôtie!

— Mais pourquoi portez-vous un pantalon blanc en hiver? dit Tom. Il avait remarqué que presque tous les élèves de la Grande-Pension étaient en pantalon blanc.

— Comment, vous ne savez pas? C'est vrai, j'oubliais; c'est aujourd'hui la grande lutte de la Grande-Pension. Oui, la Grande-Pension lutte au *football* contre tout le reste de l'école. Nous portons des pantalons blancs pour bien leur montrer que nous n'avons pas peur des horions. Vous avez de la chance d'être arrivé aujourd'hui; vous verrez cela. Brooke m'a permis de prendre part au jeu.

— Qu'est-ce que c'est que Brooke?

— C'est ce grand élève qui a fait l'appel au dîner. C'est le coq de l'école, et la tête de notre pension. A Rugby, il est le premier joueur de *football*.

— Oh! montrez-moi l'endroit où l'on joue. Parlez-moi de tout cela. J'aime le jeu de *football;* j'y ai joué toute ma vie. Croyez-vous que Brooke voudrait me laisser jouer?

— Allons donc! s'écria East non sans indignation; vous ne savez pas les règles du jeu, il vous faudrait un mois pour les apprendre. Ce n'est pas une petite affaire de prendre part à un défi, je vous en réponds; c'est bien autre chose que vos jeux des écoles privées. Ce semestre, il y a déjà eu une clavicule brisée, et

une demi-douzaine d'élèves estropiés; l'année dernière, un joueur a eu la jambe cassée. »

Tom écouta avec le plus profond respect l'énumération de ces divers accidents. East et lui arrivèrent tout en causant à un endroit où deux énormes poteaux étaient plantés en terre à une quinzaine de pieds l'un de l'autre; une traverse les réunissait à une hauteur de dix pieds à peu près.

« C'est un des buts, dit East, et vous voyez l'autre en face, près du mur du docteur. La partie est en trois points; le côté qui a fait deux points a gagné. Pour faire un point, il faut lancer le ballon juste entre ces deux poteaux, par-dessus la traverse. Si haut que le ballon soit lancé, le coup est bon, pourvu qu'il passe dans l'espace indiqué par les deux poteaux. »

East, pour se faire valoir aux yeux de Tom, entra dans une foule d'explications techniques où le nouveau venu se perdait complétement. Il se demandait en même temps s'il y avait, dans ces grandes parties, autant d'os brisés que son guide se plaisait à le dire.

Cependant, tout en devisant, ils avaient traversé de nouveau la cour de la cinquième et étaient revenus au quadrangle. En attendant l'appel, des écoliers s'exerçaient à lancer le ballon, qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre. Tous les joueurs appartenaient aux petites classes : c'étaient des amis de East. Tom eut le plaisir d'essayer ses forces; voulant imiter East, il commença par enfoncer son pied de trois pouces en terre; au second essai, l'on aurait dit qu'il tenait absolument à lancer sa jambe en l'air; mais il apprit bien vite à se garder de ces deux excès, et mérita les éloges de son ami.

A mesure que l'heure approchait, le nombre des élèves augmentait; les élèves des autres pensions chassaient devant eux des ballons tout en se rendant à l'appel. Au moment où l'heure sonna, cent cinquante écoliers étaient très-animés après leurs ballons. Le

jeu cessa tout à coup ; le maître de semaine, en toque et en robe, venait de paraître. L'école tout entière, composée de trois cents élèves, entra dans la grande salle pour l'appel.

« Puis-je entrer ? dit Tom.

— Oui, répondit East, personne ne vous dira rien. Mais dans un mois vous ne serez pas si pressé de courir à l'appel. »

Le maître de semaine monta dans une chaire qui était près de l'entrée. Un des *præpostors* se tenait sur les marches de la chaire ; les trois autres se promenaient de long en large en criant : « Silence ! silence ! » La sixième classe (c'est la plus élevée) était tout près de la porte, à gauche ; elle se composait de trente élèves, de vrais hommes, à ce que pensait Tom, qui les regardait de loin avec une profonde admiration. La cinquième était derrière eux ; le nombre des élèves était double de celui de la sixième, mais ils n'étaient pas si grands. Voilà ce qu'il y avait à gauche. A droite, la seconde cinquième, et les classes des petits. Les *præpostors* continuaient à se promener au milieu.

Le *præpostor* qui est auprès du maître fait l'appel, en commençant par la sixième. Chaque écolier répond : « Présent ! » à l'appel de son nom, et sort ensuite. Quelques élèves de sixième s'arrêtent à la porte pour veiller à ce que tout le monde se rende sur le terrain des jeux. Bon gré, mal gré, tout le monde doit y assister.

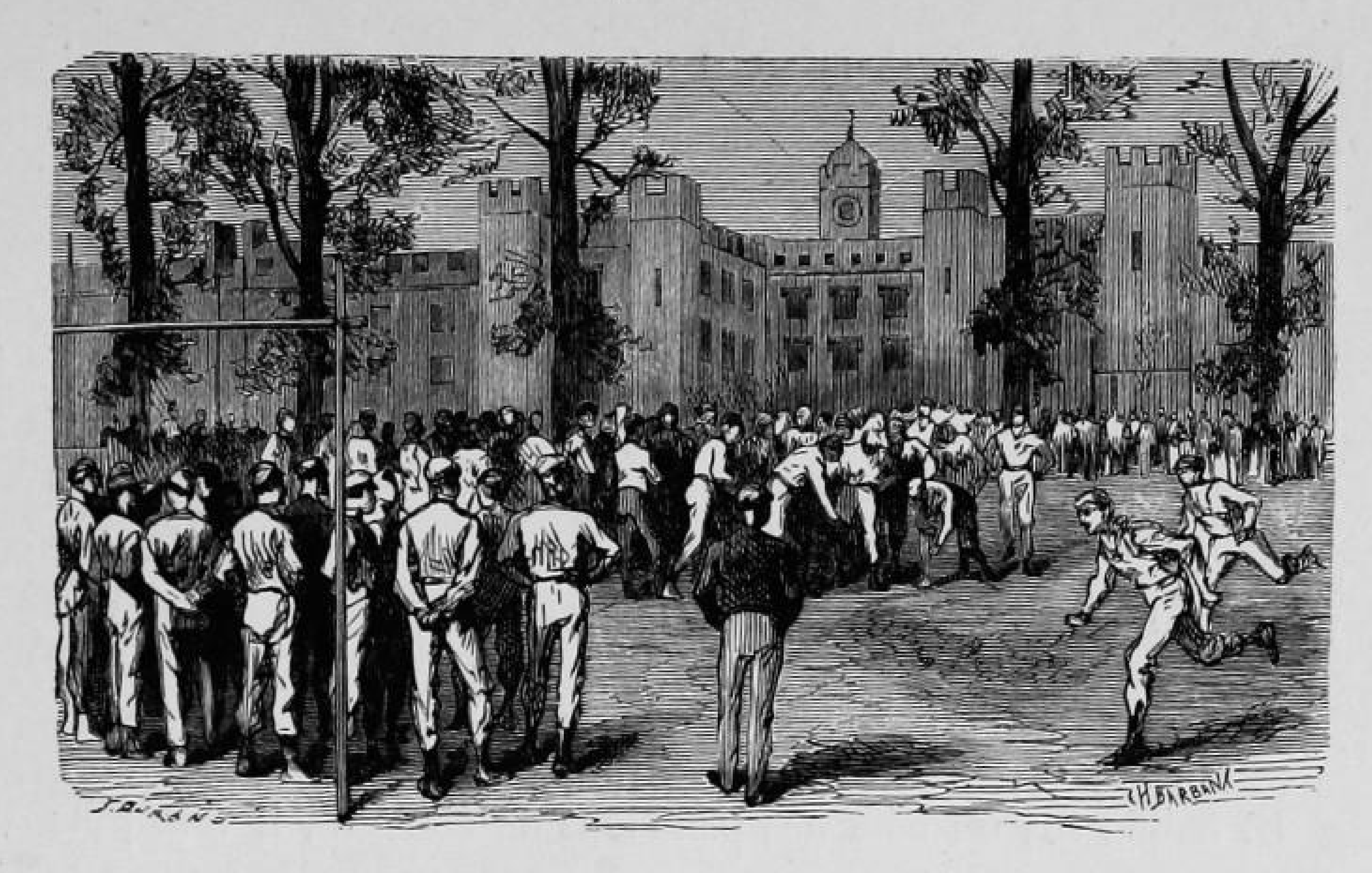
Les autres élèves de sixième se rendent tout droit à l'enclos pour veiller à ce que personne ne s'échappe par les portes latérales.

Cette précaution est inutile en ce qui concerne les élèves de la Grande-Pension. « On ne nous surveille pas, nous, dit East avec orgueil, on se fie à notre honneur. Si quelqu'un faisait mine de se sauver, un jour comme celui-ci, c'est à nous qu'il aurait affaire. »

Comme le maître de semaine est myope, et que les *præpostors*

sont de petite taille, et un peu distraits à cause de la grande affaire du jour, les élèves des classes inférieures, en attendant qu'on appelle leur nom, s'amusent à se lancer des glands, qui volent dans toutes les directions. De temps à autre, les *præpostors* se précipitent sur les groupes et tombent à coups de canne sur quelque pauvre petit garçon bien tranquille, qui a aussi grand'-peur des coups de canne que des glands. Les coupables se tirent habituellement d'affaire en se faufilant.





Les deux camps.

CHAPITRE V

La grande partie de football. — Tom et East se distinguent. — Ils célèbrent cette glorieuse journée par un festin magnifique.

L'appel est fini, le jeu va commencer; attention! Les deux partis sont encore mêlés. Les joueurs accrochent leurs jaquettes, leurs chapeaux, leurs gilets, leurs cravates et leurs bretelles aux grillages qui entourent les jeunes arbres, et s'en vont deux par deux, trois par trois, à leurs places respectives.

Les grands joueurs sont au milieu. Les joueurs inférieurs de chaque camp gardent les poteaux.

Les pantalons blancs sont bien peu nombreux en comparaison de leurs adversaires: cinquante ou soixante tout au plus contre le reste de l'école. Sont-ils capables de lutter contre cette masse énorme? Patience! En tous cas, soyez-en sûr, ils feront de leur mieux. Vous pouvez déjà remarquer que si les pantalons de cou-

leur sont plus nombreux, les pantalons blancs sont mieux disciplinés, mieux distribués aux différents postes. On tire à pile ou face pour savoir qui commencera. C'est le parti des pantalons blancs représenté par son chef, « le vieux Brooke. »

Le vieux Brooke jette un dernier regard sur ses troupes, il donne quelques ordres d'une voix brève, et on lui obéit sans hésitation. Il est plein de courage et d'espoir, le vieux Brooke, il a juste l'expression que je voudrais voir sur la figure de mon général, si j'avais à prendre part à une bataille.

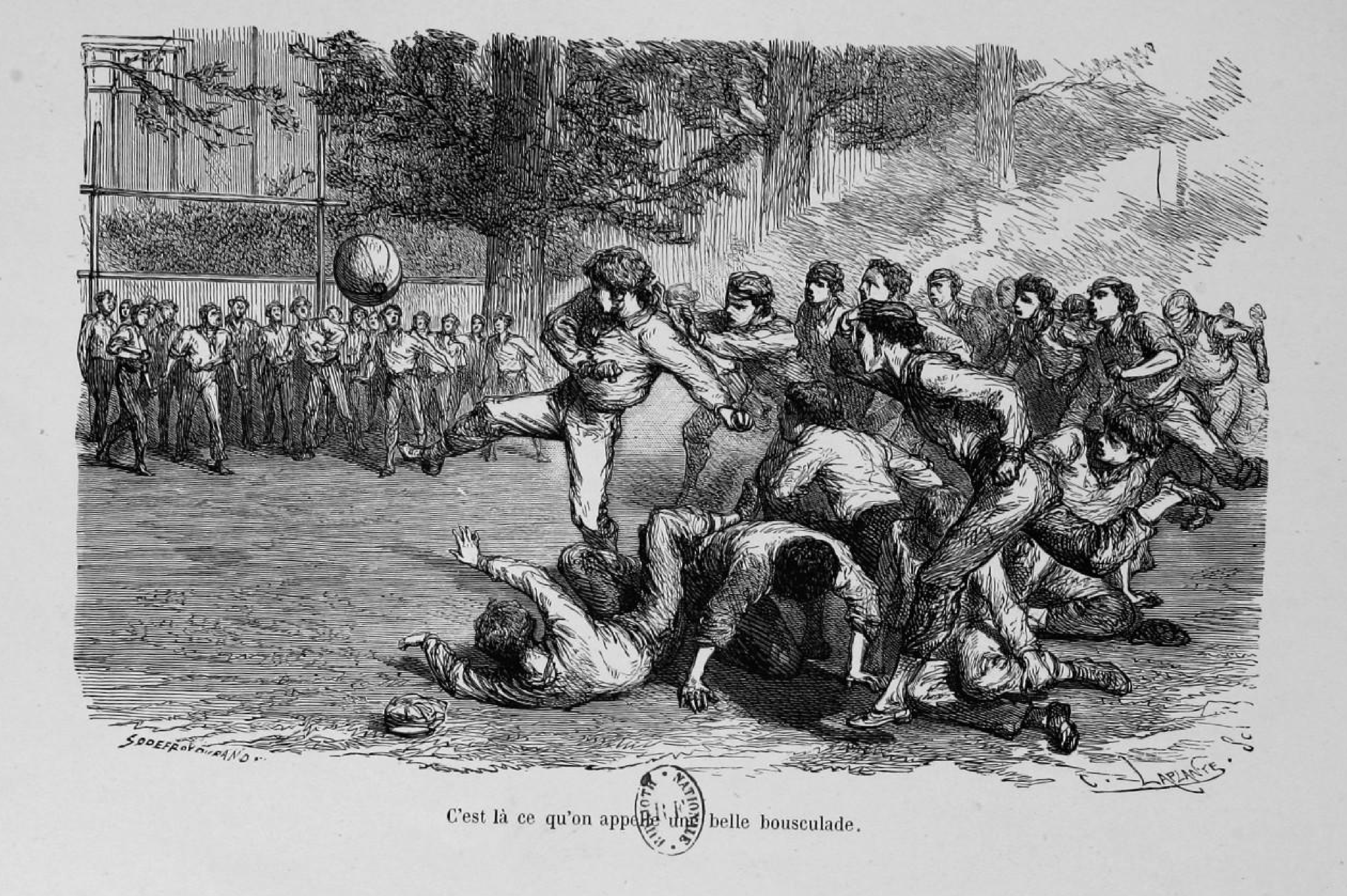
« Êtes-vous prêts ?

— Nous sommes prêts ? »

Le ballon file du côté des pantalons de couleur ; il vole plus de 60 mètres avant de toucher terre, et ne s'élève pas à plus de douze ou quinze pieds du sol ; c'est un maître coup ; les pantalons blancs crient hourra ! et se précipitent en avant ; les pantalons de couleur renvoient le ballon ; ils le reçoivent de nouveau et le renvoient à leur tour au milieu des masses profondes des adversaires qui accourent au-devant. Les deux partis se confondent ; pendant plusieurs minutes on ne voit plus rien qu'une masse de joueurs qui se penchent vers le sol ; sur un point de cette masse règne la plus violente agitation. C'est là qu'est le ballon ; c'est là que se pressent les bons joueurs ; c'est là qu'on gagne de la gloire et qu'on attrape de bons coups de pied. On entend le bruit sourd du ballon qui rebondit : doug ! doug ! et les cris des combattants. C'est là ce qu'on appelle une belle bousculade[1], et je vous réponds que dans ce temps-là, un jour pareil, la première bousculade surtout n'était pas une plaisanterie.

C'est fini, le ballon est lancé dans la direction des pantalons blancs, les pantalons de couleur lui font franchir les rangs des grands joueurs. La voix de Brooke et vingt autres voix crient à la

1. Scrummage.



C'est là ce qu'on appelle une belle bousculade.

réserve de prendre garde. Le capitaine de la réserve a déjà saisi le ballon au bond ; il esquive le choc des premiers ennemis qui se précipitent, et d'un bon coup il renvoie le ballon de leur côté.

Les poussées, les bousculades, se succèdent, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Un spectateur inexpérimenté n'y comprendrait rien du tout; il ne verrait plus devant lui qu'une masse de possédés, qu'un ballon de cuir exaspère jusqu'à la rage, comme un lambeau d'étoffe rouge met les taureaux en fureur.

Il y a trois quarts d'heure que l'on joue; après avoir fait reculer leurs adversaires, les pantalons blancs reculent à leur tour ; le nombre l'emporterait-il sur la science et la discipline ? Le docteur et quelques membres de sa famille regardent le jeu et semblent inquiets pour l'honneur de la Grande-Pension. Grâce à la présence d'esprit qui n'abandonne jamais Brooke *junior* au milieu des plus furieuses bousculades, grâce à l'énergie et à l'habileté du vieux Brooke, grâce au sang-froid de Crab Jones, qui joue avec un brin de paille dans sa bouche et daigne à peine tirer ses mains de ses poches, le ballon se rapproche peu à peu des poteaux de l'école. Un dernier coup de pied du vieux Brooke, et le ballon s'élève lentement, et passe entre les poteaux à cinq pieds au-dessus de la traverse.

Les pantalons blancs poussent des cris de triomphe, auxquels répondent de loin ceux qui sont restés à la garde du camp. Songez donc : une partie gagnée dès la première heure; cela ne s'est pas vu depuis cinq ans !

Les deux partis échangent leurs positions; dans le passage de l'une à l'autre, les petits du parti vainqueur ont à traverser les masses compactes des vaincus; et le plus triomphant de tous, celui qui exprime le plus naïvement sa joie, c'est Tom, quoiqu'il soit à l'école depuis deux heures seulement; il reçoit plus d'un horion au passage. Il ne s'en aperçoit même pas. Il est excité au delà de toute mesure. Tout ce que peut faire le grand élève de

sixième préposé à la garde des poteaux, c'est d'empêcher Tom de se jeter au milieu des joueurs, quand le ballon approche de son camp. Il le garde auprès de lui et lui dévoile les mystères du jeu.

Les pantalons de couleur, très-mortifiés de leur défaite, adoptent une autre tactique. Ils veulent user de leur nombre et de leur force pour pousser, coûte que coûte, le ballon tout droit aux poteaux de leurs adversaires.

Le vieux Brooke lit dans leur jeu et place Crab Jones avec cinq ou six joueurs d'élite à la garde des poteaux pour renvoyer le ballon sur les côtés. Lui-même paye de sa personne; il est partout à la fois, il pénètre au cœur des bousculades sans que rien puisse l'arrêter. S'il manque le ballon, et que les adversaires le lancent du côté du but, Crab Jones est là avec ses hommes, et le renvoie invariablement sur les côtés.

Il est cinq heures moins un quart; l'attaque semble se ralentir; mais voilà Crew qui s'élance et qui envoie le ballon derrière les poteaux des pantalons blancs, juste à l'endroit où leur camp est le moins bien défendu.

Quoi! personne pour lui tenir tête! Si, East est là. Le ballon est entre lui qui n'a que douze ans, et ce grand Crew qui en a dix-sept. Ils s'élancent tous les deux et donnent le coup de pied en même temps. Crew continue à courir sans chanceler; le choc lance East en avant et il tombe sur l'épaule, comme s'il avait envie de s'ensevelir dans le sol. Oui, mais le ballon saute en l'air, et retombe derrière Crew, tandis que des bravos accueillent l'exploit de East. Warner le ramasse, tout boiteux et à moitié assommé; il rentre au camp en clopinant, mais avec la conscience de s'être conduit comme un homme.

L'heure approche, les pantalons de couleur redoublent d'efforts; ils s'avancent en colonne serrée, comme la vieille garde à Waterloo. Toutes les charges précédentes n'ont été que des jeux

d'enfants. En vain Warner et Hedge leur tiennent tête, ils avancent toujours.

Le vieux Brooke plonge au beau milieu d'une bousculade; il a le ballon! non, il ne l'a pas. On l'entend qui crie : « Attention aux poteaux! » Crab Jones est là à son poste; il a le ballon, mais avant qu'il puisse le lancer, une charge tout entière lui passe sur le corps. La charge passée, il se relève, ayant toujours sa paille à la bouche, plein de poussière, mais aussi calme que jamais.

Le ballon roule lentement derrière les poteaux des pantalons blancs, juste au pied d'un groupe ennemi, composé des plus forts joueurs.

Là se trouve le *prœpostor*, et, à côté de lui, Tom, à qui il a appris le jeu. Eh bien! Tom, ton heure est venue! Le sang des Brown bouillonne dans ses veines. Il s'élance en même temps que le *prœpostor*, tous les deux se jettent sur le ballon, sous les pieds mêmes de la colonne qui s'avance; le *prœpostor* s'arc-boute sur ses mains et sur ses genoux pour soutenir le choc. Tom tombe tout de son long. Ceux qui conduisent la charge sont culbutés par-dessus le dos du *prœpostor*, mais ils tombent à plat sur le pauvre Tom. « Le ballon est à nous! » crie le *prœpostor* en se redressant avec sa capture; « mais relevez-vous vite; il y a là un petit garçon que vous écrasez! » On se hâte de les tirer de là, et l'on découvre Tom sans connaissance.

Le vieux Brooke le relève : « Écartez-vous, dit-il, donnez-lui de l'air. Il n'a rien de cassé, » ajoute-t-il après l'avoir tâté partout. « Eh bien, mon petit, comment cela va-t-il? »

Tom reprend connaissance, respire avec force et répond : « Très-bien, je vous remercie, parfaitement bien.

— Comment s'appelle-t-il? demande Brooke.

— Oh! c'est Brown, un nouveau; je le connais, dit East en s'approchant.

— Eh bien! c'est un brave petit homme, et ce sera un bon joueur, » dit Brooke.

Cinq heures sonnent. Cette partie est nulle. Ainsi finit la première journée de la grande lutte.

Comme les écoliers s'en allaient chacun de son côté, East, appuyé sur le bras de Tom, se demandait tout en boitant quel festin d'extra ils feraient pour célébrer cette glorieuse journée, lorsque les deux Brooke passèrent à côté d'eux. Le vieux Brooke, en reconnaissant East, s'arrêta, et lui dit en lui mettant doucement la main sur l'épaule : « Bravo! mon petit, vous avez fait là un fameux coup. Vous ne souffrez pas trop, j'espère?

— Pas du tout, répondit East; une petite entorse, ce n'est rien.

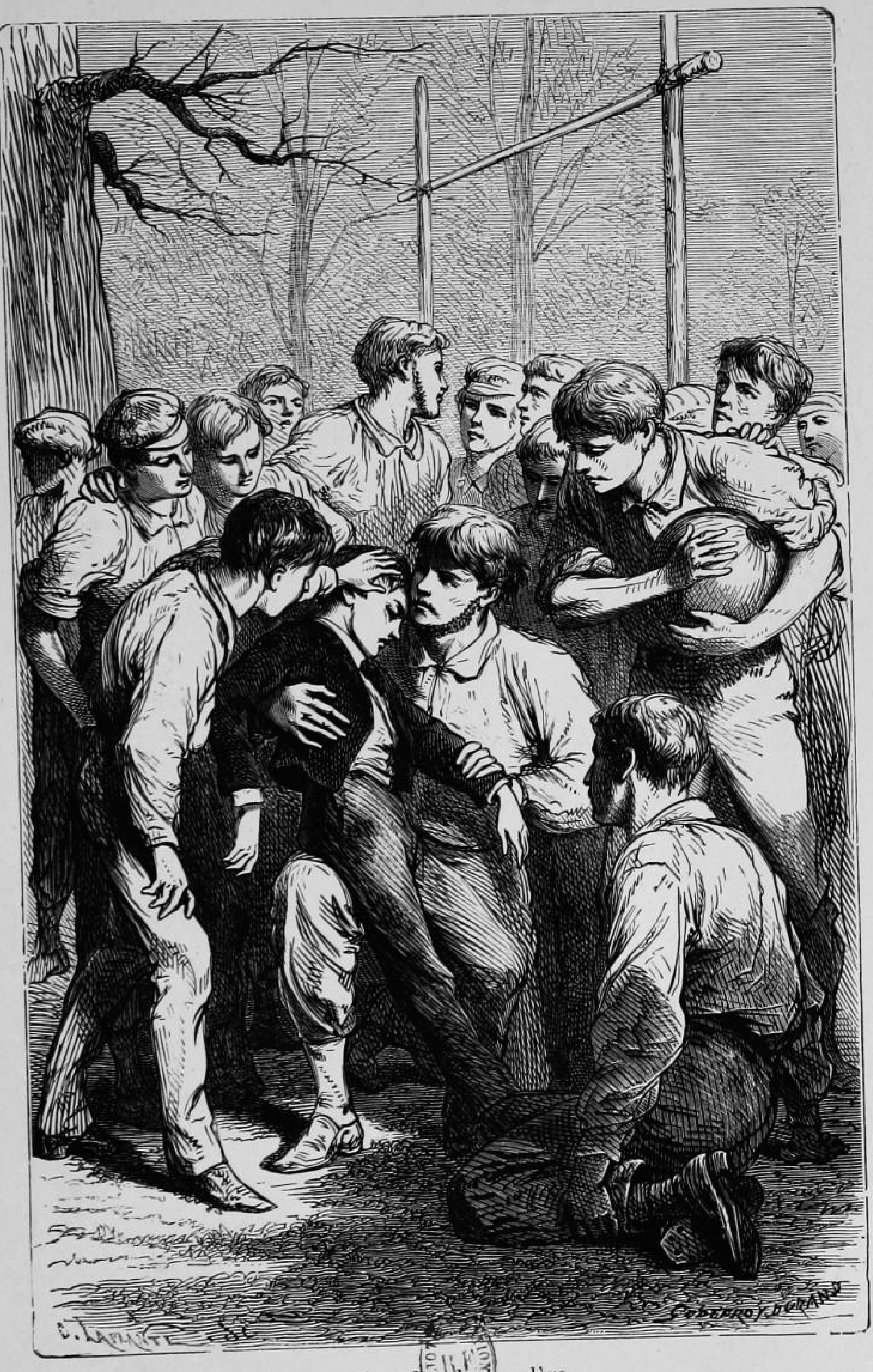
— Bon, remettez-vous tout à fait pour samedi prochain. »

Ces quelques mots firent plus de bien à East que tout l'opodeldoch de toutes les pharmacies d'Angleterre; quant à Tom, il aurait donné une de ses oreilles pour s'en entendre dire autant. Ah! quelle puissance ont les moindres paroles de ceux que nous aimons et que nous honorons! et souvent, comme ceux qui les prononcent y attachent peu d'importance! Est-ce que ce n'est pas une des choses dont Dieu nous demandera compte un jour?

« On prend le thé aussitôt après la fermeture des portes, dit East; vous irez chez Sally Harrowell, c'est chez elle que nous achetons nos friandises; ses murphys sont délicieux; il nous en faut à chacun pour deux sous avec notre thé. Allez-y vite; autrement, il n'en restera plus. »

Tout en marchant, Tom se demandait (vu qu'il était riche pour le moment) si East se fâcherait ou accepterait l'offre d'un régal plus magnifique. Deux sous de pommes de terre, cela lui semblait bien maigre. Il se hasarda donc à dire :

« Écoutez, East, est-ce que nous ne pourrions pas ajouter quelque chose aux pommes de terre? J'ai de l'argent en quantité, vous savez?



Le vieux Brooke le relève.

— Évidemment, répondit East; je n'y avais pas pensé. Cela se rencontre bien. J'ai tout dépensé dans ces douze dernières semaines; en général il ne me reste plus grand'chose après la première quinzaine. Nos semaines ont été retenues ce matin pour des carreaux cassés; aussi je n'ai pas un sou. J'ai bien crédit chez Sally, naturellement; mais je ne veux pas faire monter ma note trop haut à la fin du semestre. Quand on revient des vacances, il faut payer tout de suite, et c'est ennuyeux. »

Tout ce que Tom comprit à ces explications, c'est que East n'avait pas le sou et se privait à cause de cela. « Ah! dit-il, que faut-il acheter? J'ai une faim de loup! »

East s'arrêta pour le regarder, et aussi pour reposer sa jambe et dit :

« Vous savez, vous êtes un bon garçon, et je vous revaudrai cela au semestre prochain. Achetez une livre de saucisses, n'est-ce pas? c'est ce que je connais de meilleur avec le thé.

— Très-bien, dit Tom au comble de la satisfaction; où faut-il les acheter?

— En face. » Ils traversèrent la rue et achetèrent des saucisses exquises, East se chargeant de faire des compliments à mistress Porter la marchande, et Tom de régler les comptes. De là ils se transportèrent chez Sally Harrowell, où ils trouvèrent beaucoup de camarades qui, en attendant les pommes de terre rôties, racontaient leurs exploits du jour sans fausse modestie, ou s'amusaient aux dépens du mari de Sally, lui reprochant amèrement la grosseur de ses mollets et son goût trop prononcé pour la bière forte.

Les pommes de terre apparurent toutes fumantes. East et Tom parvinrent à se faire servir, non sans peine, car les demandes étaient nombreuses et les demandeurs impatients. Ils rentrèrent à la pension comme la cloche commençait à sonner pour la fermeture des portes.

Les petits de la Grande-Pension, au nombre de quinze environ, prenaient leur thé dans la salle de la petite cinquième, sous la surveillance du portier en chef. Chaque écolier avait un morceau de pain, un peu de beurre et du thé à discrétion.

Presque toujours les jeunes convives ajoutaient quelque chose au menu officiel, soit des pommes de terre, soit un hareng ; mais à cette époque de l'année une livre de saucisses était un luxe extraordinaire, et East n'était pas médiocrement fier d'en avoir. Ayant apporté de son étude une fourchette à rôties, il chargea Tom de faire griller les saucisses, pendant qu'il montait la garde auprès de leur beurre et de leurs pommes de terre.

« Comme vous êtes nouveau, lui dit-il, on ne manquerait pas de vous jouer quelque tour ; et d'ailleurs vous saurez aussi bien que moi faire griller des saucisses. »

Voilà comment Tom, en compagnie de trois ou quatre petits garçons de son âge, se trouva installé devant un feu ardent, à se rôtir le visage en même temps qu'il faisait griller ses saucisses. Lorsque, du haut de son observatoire, East les entendit grésiller et éclater, il déclara qu'elles étaient à point. Le festin commença ; les deux amis remplirent et vidèrent je ne sais combien de tasses de thé.

Tom donna des saucisses à ses voisins, et il lui sembla bientôt que jamais il n'avait mangé de si bonnes pommes de terre, ni vu d'aussi gentils garçons. Les voisins, de leur côté, laissant là toute cérémonie, tombèrent sur les saucisses et les pommes de terre, et au souvenir de l'exploit de Tom au jeu de ballon, déclarèrent que ce nouveau était un bon diable. Après le thé, pendant que l'on desservait, les petits écoliers se réunirent autour du feu et revinrent sur les événements du jour. Ceux qui avaient reçu des coups de pied en l'honneur de la bonne cause se hâtèrent de retrousser leurs pantalons pour les montrer.

On les pria cependant de sortir de la salle, et East conduisit Tom

à son dortoir, afin qu'il pût changer de linge et se laver avant la séance de chant.

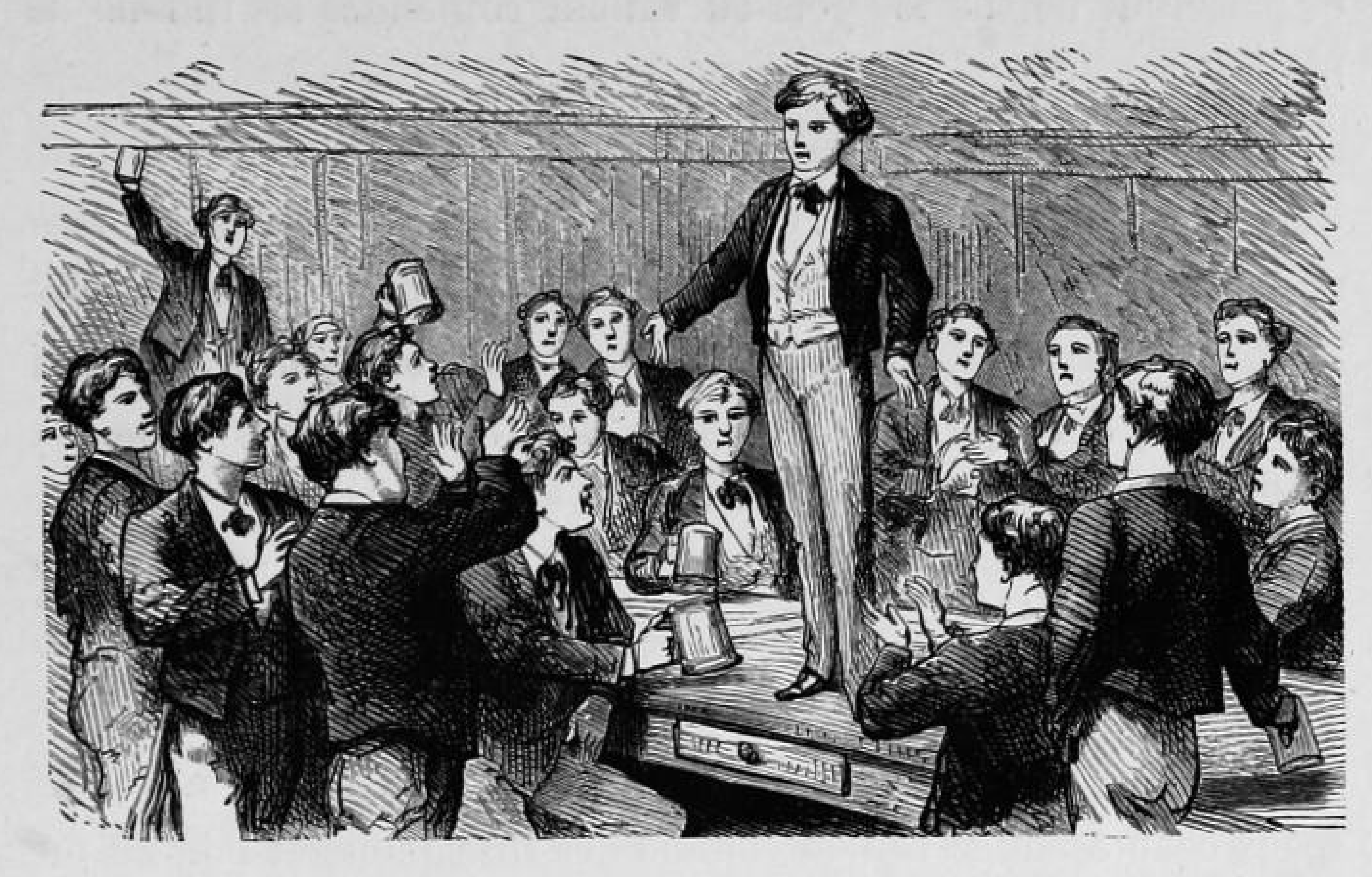
« Quelle séance de chant? » dit Tom en retirant sa tête de sa cuvette où il l'avait plongée dans l'eau froide.

— Faut-il que vous soyez nouveau! répondit son ami, du fond d'une autre cuvette. Les six derniers samedis de chaque semestre, nous chantons; aujourd'hui est le premier de ces samedis. Pas de classe à préparer, vous savez, et demain matin on reste couché.

— Qui est-ce qui chante?

— Mais, naturellement, tout le monde. Nous commençons aussitôt après souper, et cela dure jusqu'au coucher. Ce n'est pas si amusant ce semestre que le semestre d'été, parce qu'alors on chante dans la cour de la petite cinquième, sous les fenêtres de la bibliothèque, vous savez. On sort les tables, les grands sont assis autour et boivent de la bière; double ration le samedi soir. Dans l'intervalle des chansons, on se promène dans le quadrangle, les curieux s'amassent aux grilles et nous crions après eux. Mais ce semestre on chante dans la grande salle. Allons à mon étude. »





Tom eut un grand succès.

CHAPITRE VI

La séance de chant. — Tom se distingue comme chanteur. — Speech du vieux Brooke. — Prouesses musicales. — La prière. — Les grands bernent les petits.

La principale occupation des deux écoliers dans l'étude de East fut de débarrasser sa table, d'en ôter les tiroirs, les ornements et le tapis. Comme il habitait dans le couloir du fond, sa table était mise en réquisition pour la séance de chant.

A sept heures avait lieu le souper ; il se composait de pain, de fromage et de bière, que l'on conserva pour la séance de chant. Aussitôt après le souper, les *fags* [1] allèrent préparer la grande salle. Autour de l'un des feux, ils disposèrent les tables en fer à cheval

1. On appelle *fags* les petits écoliers qui sont tenus de faire les commissions des grands, de balayer leurs études, de nettoyer leurs chandeliers, etc. Trop souvent les grands abusent de leur autorité sur les *fags* pour les opprimer cruellement. Aussi le nom de *fag* est pris souvent comme synonyme de souffre-douleur.

et placèrent dessus les pots où étaient contenues les rations de bière.

Les grands n'arrivèrent et ne prirent place autour des tables que quand tout fut prêt. Ils apportaient avec eux de la bière en bouteille et des cahiers de chansons. Notez bien qu'ils connaissaient toutes les chansons par cœur, mais on tenait au vieux manuscrit, héritage de quelque héros qui avait quitté l'école, et où les chansons étaient soigneusement copiées.

En attendant l'arrivée de la sixième, on procéda, pour passer le temps, à une cérémonie intéressante et consacrée par l'usage. Chacun des nouveaux monta sur la table à son tour et fut sommé ou de chanter un solo, ou d'avaler un pot d'eau salée. Les nouveaux chantèrent ce soir-là comme des rossignols, et l'on ne fut pas forcé de recourir à l'eau salée. Tom eut un grand succès dans la *Bouteille de Cuir*, chanson des comtés de l'Ouest. A la demie, les élèves de la sixième et de la cinquième firent leur entrée et prirent place devant les tables ; les autres se tinrent debout autour d'eux.

Les verres et les pots sont remplis, le chef d'orchestre bat la mesure d'une vieille chanson de marin qui parle naturellement de voiles, de mer agitée et de vent. C'est toujours par celle-là qu'on débute à la Grande-Pension. Les soixante-dix voix l'entonnent en chœur. Ce n'est pas l'harmonie que l'on cherche, mais le bruit ; on réussit ; l'ensemble n'est pas mauvais.

On entend ensuite : *les Grenadiers anglais*, *Billy Taylor*, *le Siége de Seringapatam*, *les Trois galants postillons*, et les chansons bruyantes se suivent rapidement. Voici *Chesapeake et Shannon*, chanson introduite nouvellement en l'honneur du « vieux Brooke ». Quand on arrive aux vers suivants :

Le brave Brooke a agité son épée, criant : « Enfants, à l'abordage !
Empêchons-les de jouer Yankee-Doodle-Dandy oh ! »

on croirait que le toit va s'écrouler. Les élèves de la sixième et de la cinquième savent très-bien que le « brave Brooke » du *Shannon* n'était nullement parent du « vieux Brooke ». Les élèves de la quatrième ne savent que croire ; la plupart sont persuadés que le vieux Brooke était *midshipman* à bord du vaisseau de son oncle, à l'époque des événements relatés par la chanson.

Quant aux autres classes, elles croient fermement que c'est le vieux Brooke en personne qui a conduit l'abordage ; en quelle qualité ? cela leur est bien égal. Pendant les pauses, les bouchons sautent rapidement, on parle fort, on est très-gai. Les grands, du moins ceux qui ont compassion du prochain altéré, tendent par-dessus l'épaule leurs verres aux petits qui se tiennent derrière eux.

Alors Warner, la tête de la pension, se lève pour parler. On sait ce qu'il va dire, tout le monde crie et applaudit ; il est obligé d'attendre ; enfin le silence se fait. Warner rappelle aux assistants qu'il est d'usage de boire à la santé de ceux qui vont quitter la pension à la fin du semestre. « Il voit qu'on sait d'avance ce qu'il va dire (hourras assourdissants) : aussi il ne veut pas les tenir en suspens, mais seulement il veut les prier de faire à ce toast tout l'honneur qu'il mérite. Il veut parler du chef des Onze [1], du roi du football, de leur capitaine enfin dans cette glorieuse journée, de *pater Brooke !* [2] »

On crie et l'on applaudit ; le bruit devient assourdissant lorsque le vieux Brooke se lève ; enfin le silence se fait, et le héros parle, les deux mains appuyées sur la table, et légèrement penché en avant. Pas de gestes, pas d'artifices oratoires ; sa parole est simple, forte et droite comme son jeu.

1. Les onze meilleurs joueurs chargés de soutenir l'honneur de l'école dans les luttes contre des joueurs étrangers.

2. Les écoliers disent *pater Brooke*, comme Virgile dit *pater Eneas;* c'est un titre honorifique.

« Gentlemen de la Grande-Pension ! Je suis très-fier de l'accueil que vous avez fait à mon nom. Je voudrais en retour pouvoir exprimer devant vous tout ce que je sens. Mais je sais que je ne le pourrais pas. Cependant je vous dirai de mon mieux ce que l'on doit dire, à mon avis, quand on va quitter pour toujours un endroit où l'on a passé une grande partie de sa vie. Huit ans ! huit années telles que je n'espère pas en revoir de pareilles. Aussi j'espère que vous allez m'écouter (cris perçants : oui ! oui !), car je vais vous parler sérieusement. Vous êtes tenus de m'écouter, car à quoi bon m'appeler *pater* si vous ne prêtez pas l'oreille à ce que je vous dis ? Ma parole sera sérieuse, parce que j'ai à exprimer des pensées sérieuses.

» C'est une jolie fin de semestre que de gagner une partie de football dès le premier jour (applaudissements formidables), après une des luttes les plus rudes et les plus acharnées dont je puisse me souvenir depuis huit ans (cris frénétiques). Nos adversaires ont remarquablement joué aussi, je dois le dire, et nous ont tenu tête jusqu'à la dernière minute. Leur dernière charge aurait emporté une maison. Je ne m'attendais pas à revoir le vieux Crab Jones, sinon en petits morceaux, quand je l'ai vu renversé par cette charge (on rit et l'on crie, les voisins de Jones lui donnent des tapes dans le dos).

» Et cependant nous les avons battus (applaudissements). Et pourquoi les avons-nous battus ? Dites-moi ce qui a fait notre supériorité (on crie : votre manière de jouer !). Pas le moins du monde.

» Nous avions l'avantage du vent ! ce n'est pas cela non plus ; ce n'est pas davantage d'avoir eu dans notre camp une demi-douzaine des plus forts joueurs de l'école. Certainement, je ne voudrais pas échanger Warner, Hedge et Crab, et le *petit*, contre six joueurs de leur camp, quels qu'ils soient (violentes acclamations). Mais, voyez-vous, six joueurs ne peuvent pas tenir



Le toast du vieux Brooke.

pendant deux heures contre deux cents. Encore une fois, quelle est la cause de notre succès?

» Je vais vous dire mon avis là-dessus. C'est que nous pouvons mieux que nos adversaires compter les uns sur les autres, c'est que nous avons l'esprit de corps, et qu'ils ne peuvent l'avoir au même degré que nous. Chacun de nous sait qu'il peut avoir confiance en son voisin : voilà pourquoi nous les avons battus aujourd'hui. Nous sommes unis, ils sont divisés, voilà tout le secret (acclamations). Comment conserver cet esprit de corps, comment l'accroître, s'il est possible? Voilà la question. C'est un fait que nous nous entendons tous, et que nous prenons tous au sérieux la nécessité de vaincre l'école. Ce que je sais, quant à moi, c'est que j'aimerais mieux gagner contre eux deux parties de suite que d'obtenir le prix Balliol, quelque jour. (Acclamations frénétiques.)

» Je suis aussi fier de la Grande-Pension que qui que ce soit. Je pense que c'est la meilleure de toute l'école, sans aucun doute... (Acclamations.) Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit au point où je voudrais la voir. D'abord, l'habitude de *brimer* les petits est trop répandue ici. Je sais bien ce qui se passe ; je ferme les yeux et j'évite d'intervenir, parce que si j'intervenais, les *brimeurs* en seraient quittes pour faire leurs coups à la sourdine, et cela encouragerait les petits à venir rapporter en pleurnichant, et les choses en iraient plus mal qu'auparavant.

» En général, la sixième ne doit pas intervenir : retenez bien cela, vous autres petits. Vous n'en serez que meilleurs joueurs de football, quand vous aurez appris à endurer les tracasseries, à savoir vous retourner, et vous défendre vous-mêmes. Mais, croyez-moi, il n'y a rien pour gâter une pension comme la *brimade*. Les brimeurs sont des lâches, et un seul lâche suffit pour en faire beaucoup d'autres. Adieu les victoires de la pension si la brimade prend le dessus. (Les petits applaudissent bruyamment

et jettent des regards significatifs sur un certain Flashman, et sur quelques autres élèves, assis à table.)

» Il y a encore une mauvaise habitude, celle de se griser dans les cafés, de boire des liqueurs fortes, du punch et autres drogues. Ce n'est pas là ce qui fera de vous de vaillants joueurs de football, je vous en donne ma parole. Vous avez ici de la bonne bière en quantité, c'est tout ce qu'il vous faut. L'habitude de boire est indigne d'un homme, d'un gentleman, quoi que vous en puissiez penser.

» Il y a encore une chose dont il faut que je vous parle. Beaucoup d'entre vous pensent et disent (je le sais, je l'ai entendu) : Voilà ce nouveau docteur qui est ici depuis bien moins longtemps que plusieurs d'entre nous, et qui se mêle de changer toutes les vieilles coutumes. Rugby, et particulièrement la Grande-Pension, s'en vont à tous les diables. Vivent les bonnes vieilles coutumes, et à bas le docteur ! J'aime autant que n'importe lequel d'entre vous les vieilles coutumes de Rugby, j'ai été ici plus longtemps que vous tous, et je tiens à vous donner un bon conseil qui pourra vous épargner quelques désagréments.

» A bas le docteur ! c'est bientôt dit ; mais c'est plus difficile à faire. Vous le trouverez solide au poste, je vous en réponds, et peu disposé à se laisser abattre. D'ailleurs, entre nous, quelles coutumes a-t-il abolies? Serait-ce la bonne vieille coutume d'enlever les clavettes des essieux aux voitures des fermiers et des marchands? C'étaient là de tristes exploits qui tentaient surtout les poltrons. Nous savons tous ce que cela a amené, et nous ne nous étonnons pas que le docteur ait coupé court à la chose. Voyons, maintenant, qui de vous veut citer une bonne coutume qu'il ait abolie?

— Les chiens de chasse, crie un élève de cinquième en jaquette verte à boutons de métal, le premier sportsman et le meilleur cavalier de l'école.

— Bon ! j'avoue que la Grande-Pension avait une demi-douzaine de lévriers et de chiens courants, qu'elle les avait depuis nombre d'années, et que le docteur les a supprimés. Mais à quoi les chiens ont-ils jamais servi, sinon à nous faire des affaires avec tous les gardes, à dix milles à la ronde? Est-ce que la *chasse au lièvre*[1] n'est pas un amusement dix fois préférable? »

Pas de réponse.

« Bon! je n'insiste pas. Réfléchissez bien, et vous verrez que le docteur n'a touché à aucune des coutumes qui valent la peine d'être conservées. Vous savez que je ne suis pas homme à soutenir un maître quand même. Si je voyais mettre l'interdit sur le football, le cricket ou les baignades, je serais aussi empressé que n'importe qui à faire de l'opposition. Loin de combattre ces coutumes, le docteur les encourage ; ne l'avez-vous pas vu aujourd'hui nous regarder jouer pendant une demi-heure? (Bruyantes acclamations en l'honneur du docteur.) Solide, franc et sage aussi, c'est l'homme qui convient à la tête d'une école publique. » (Acclamations.)

» Rangeons-nous donc autour de lui, et au lieu de discuter son autorité, buvons à la santé de celui qui est l'âme de la maison. (Bruyantes acclamations.) Maintenant que j'ai fini de sermonner, je suis content que ce soit une chose faite. Mais cela vous rend sérieux de songer que l'on va quitter une maison où l'on a vécu et que l'on a aimée pendant huit ans de sa vie; et si dans une pareille circonstance on trouve à dire une parole qui puisse être utile à la bonne vieille maison, il faut la dire coûte que coûte. Si je n'avais pas été fier de la maison et de vous tous (et personne ne peut savoir combien j'en suis fier), je ne vous aurais pas fait ce sermon.

1. *Hare and hounds*, mot à mot : lièvre et chiens. Il en sera parlé plus bas en détail.

» Avant de m'asseoir, je veux vous proposer une santé qui mérite d'être accueillie avec tous les honneurs. Cette santé, j'espère que chacun de nous, en quelque lieu qu'il se trouve à l'avenir, ne manquera jamais de la porter, toutes les fois qu'il songera aux heureux jours, aux jours brillants de son enfance. C'est un toast destiné à établir des liens entre nous, à nous rattacher à tous ceux qui nous ont précédés, et à ceux qui nous suivront. A la santé de la bonne vieille pension, la meilleure pension de la meilleure école d'Angleterre ! »

Ces derniers mots touchèrent l'assistance à l'endroit le plus sensible. Toutes les parties du discours de Brooke n'avaient pas également excité l'enthousiasme, on faisait (quelques-uns du moins faisaient) des réserves sur certains points. Mais à ces mots « la meilleure pension de la meilleure école d'Angleterre ! » ceux mêmes qui regrettaient les chiens, ou qui aimaient à boire, se laissèrent gagner par l'émotion générale, et ils applaudirent à tout rompre. Il faut même espérer qu'ils formèrent la résolution de changer de vie et de se souvenir des paroles du vieux Brooke. L'avenir nous montrera si cette espérance était fondée.

Il fallut toute la popularité du vieux Brooke pour faire accepter certaines parties de son discours, notamment l'apologie du docteur. Rien n'est plus routinier, ni plus entiché des us et coutumes consacrés par l'usage que l'écolier anglais : je parle de l'écolier anglais de ma génération. Nous voyions des héros dans tous ceux qui avaient quitté l'école ; ils nous inspiraient un respect voisin du fétichisme quand, l'année suivante, ils nous faisaient une petite visite, soit en allant à Cambridge ou à Oxford, soit en revenant de ces deux universités. Heureux l'écolier qui avait connu ces héros ! il était sûr de se faire écouter en racontant leurs exploits, et souvent, hélas, quels exploits !

Le docteur aimait plus que personne les anciennes coutumes, quand elles avaient du bon ; mais il supprimait hardiment les

autres. Or, comme le vieux Brooke l'avait dit, quand il entrait, sur ce point, en lutte avec les élèves, les élèves n'avaient pas d'autre alternative que de céder. Quand il avait dit une chose, il fallait qu'elle se fît, il n'y avait pas à discuter. On commençait seulement à bien le comprendre; les écoliers sentaient sur eux une main ferme que rien ne faisait céder; mais ils ne savaient pas encore comme il était bon et comme il les aimait. Son caractère et son influence personnelle n'agissaient encore que sur les grands, parce qu'ils étaient en contact plus direct avec lui. Mais il inspirait en général un sentiment de crainte et d'antipathie même dans sa propre pension. Il faut dire qu'il avait trouvé l'école et la Grande-Pension dans un état pitoyable de déréglement. Il en était encore à la partie pénible et impopulaire de son entreprise, celle qui consiste à rétablir l'ordre à force de fermeté.

Quoi qu'il en soit, le vieux Brooke fut applaudi, et, grâce à lui, le docteur aussi. On se remit à chanter; puis on but à la santé de quelques autres camarades qui allaient quitter l'école; ils furent obligés de faire des discours, tantôt fleuris, tantôt niais, tantôt plats et insipides; aussi nous en faisons grâce au lecteur.

La demie après neuf heures sonna au beau milieu du *Auld Lang Syne*, dont l'exécution était terriblement bruyante. Il est de règle pendant cette vieille chanson de monter sur les tables et de s'y tenir sur un pied, de choquer les pots et les verres et de se donner des poignées de main; pour rien au monde la jeunesse anglaise ne manquerait à ce cérémonial, en chantant *Auld Lang Syne*. Le portier en second entra pendant qu'on chantait, portant cinq ou six longs chandeliers de bois avec des chandelles allumées; il les fixa çà et là dans les trous des tables où il pouvait atteindre; ensuite il sortit du cercle pour attendre la fin du chant. Le chant fini, il fut bruyamment interpellé.

Les uns soutenaient que la demie n'était pas sonnée; les autres lui proposèrent de boire un coup. Il but un coup; ce qui ne l'em-

pêcha pas d'affirmer que la demie était sonnée, qu'il n'y avait plus que dix minutes jusqu'à la prière et qu'il fallait remettre tout de suite la salle en ordre.

« Non ! non ! » crièrent quelques exaltés qui essayèrent d'entonner pour la troisième fois *Billy Taylor*. Bill, le domestique, jeta un regard suppliant vers Brooke, qui se leva et fit cesser le tapage. « Allons, les petits, un coup de main ! emportez les tables ; faites disparaître les pots et les tasses ! Bill a raison. Ouvrez les fenêtres, Warner ! » Warner ouvrit les fenêtres ; l'air frais de la nuit se précipita dans la salle, la flamme des chandelles vacilla, les chandelles se mirent à filer, et les feux ronflèrent.

Le cercle se rompit, chacun emportant son pot, son verre et son cahier de chansons. Les habitants du corridor du fond emportèrent leurs petites tables, avec l'aide de leurs camarades, tandis que, debout encore sur la grande table, des amateurs enragés d'harmonie prolongeaient sur un ton lamentable le : *God save the King*. Sa Majesté Guillaume IV, qui régnait alors, était un roi justement populaire parmi les écoliers qui aimaient la mélodie, à cause d'une chanson passablement vulgaire, mais pleine de bonnes intentions, qui commençait ainsi :

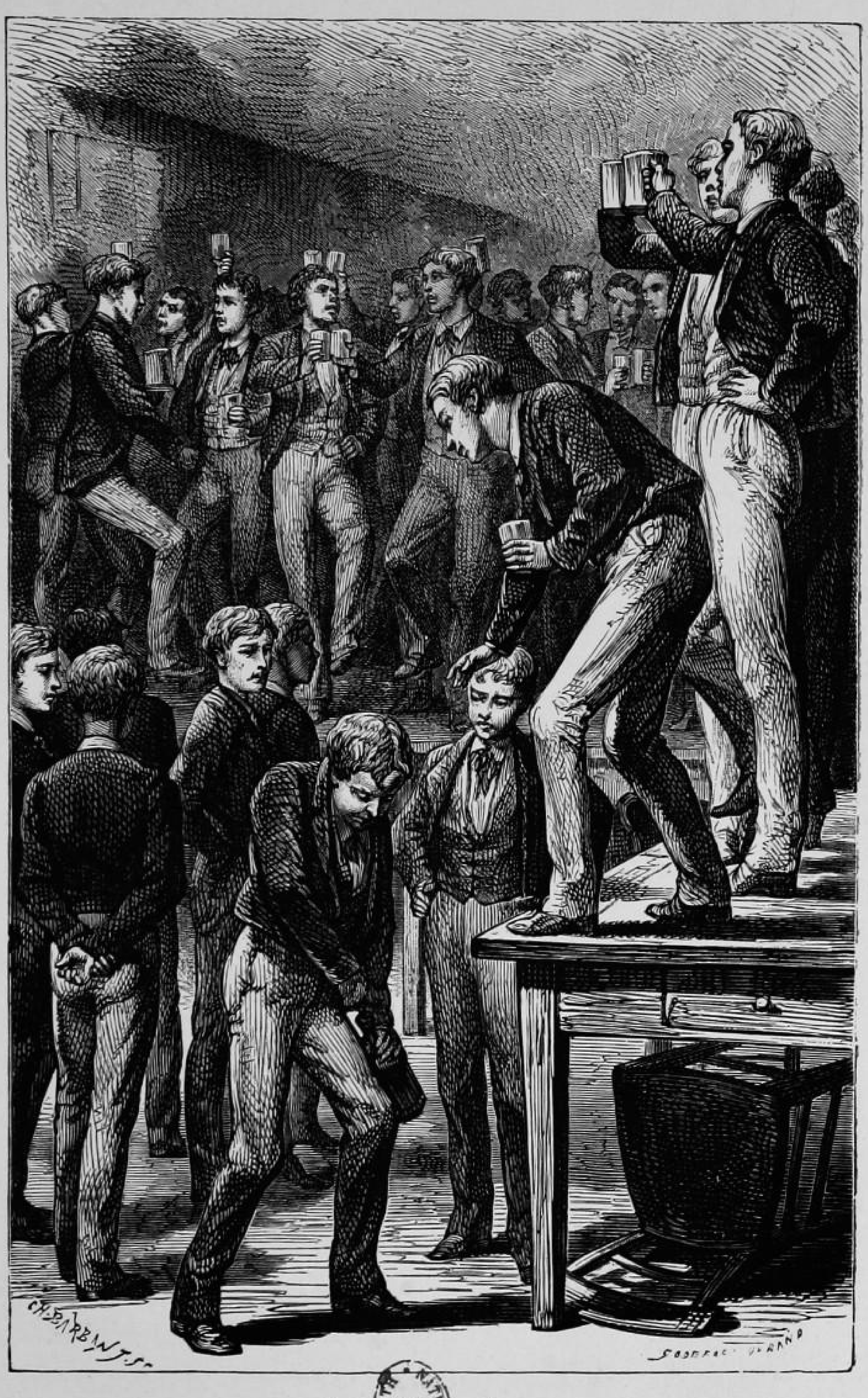
Venez tous, voisins, petits et grands,
Accomplir ici votre devoir,
Et chanter fort : « Vive Billy[1], notre roi,
« Pour avoir diminué la taxe sur la bière. »

D'autres, plus expérimentés en matière de chansons, célébraient aussi ses louanges dans une sorte de ballade que j'ai oubliée, mais dont voici le refrain :

Dieu protége notre bon roi William, que son nom soit à jamais béni !
Il est le père de tout son peuple, et le protecteur de tout le reste.

A dix heures moins un quart, la cloche sonna la prière. Chaque classe se rangea dans l'ordre habituel ; Tom, le dernier venu, se

1. Diminutif familier de William, Guillaume.



Le Auld Lang Syne.

trouva le dernier de sa classe, trop excité pour être en bonnes dispositions de prière, à ce qu'il pensait. Il faisait tous ses efforts pour reprendre son sérieux; mais, pour un empire, il n'aurait pu s'empêcher de répéter dans sa tête les refrains des chansons, et de fixer ses yeux étonnés sur les écoliers rangés en face de lui, admirant l'éclat de leurs gilets et se perdant en conjectures sur leur caractère.

On entend sur l'escalier les pas du portier en chef, une lumière apparaît à la porte. Chut! voici le docteur. Il s'arrête à côté de Warner, qui commence l'appel. Le docteur ne voit rien de ce qui se passe autour de lui; il tourne tranquillement les pages de son livre, trouve le passage qu'il cherche et demeure immobile, sa toque à la main, l'index dans son livre, regardant droit devant lui. Il connaît mieux que personne le moment où il faut regarder et celui où il faut fermer les yeux. Il y a eu concert; par conséquent beaucoup de tapage, mais pas de désordre; on n'a bu que de la bière, et personne ne s'en trouve plus mal, quoiqu'il y ait bien un peu de chaleur et d'excitation dans certaines petites têtes. Donc le docteur ne voit rien; mais il exerce une terrible fascination sur Tom, pendant qu'il lit le psaume de sa voix profonde, sonore et pénétrante.

Les prières sont finies, et Tom reste là bouche béante à regarder le docteur qui se retire. Quelqu'un lui pousse le coude, il se retourne, et se retrouve face à face avec East.

« Dites-moi, avez-vous jamais été berné dans une couverture?

— Non, dit Tom, pourquoi?

— Parce qu'on va très-probablement berner ce soir avant que les élèves de la sixième montent se coucher. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de filer et d'aller vous cacher, autrement on vous attrapera et l'on vous bernera.

— Est-ce que vous avez été berné, vous? Cela fait-il mal?

— Moi, une douzaine de fois, dit East, qui montait l'escalier

en boitant, à côté de Tom. Cela ne fait pas de mal, à moins que vous ne tombiez par terre. Mais il y en a beaucoup qui n'aiment pas cela. »

Devant le feu d'un des corridors, ils trouvèrent un groupe de petits garçons qui chuchotaient entre eux, et qui ne se souciaient pas, et pour cause, de monter dans leurs dortoirs. En ce moment, une porte d'étude s'ouvrit, un élève de sixième parut; les petits garçons grimpèrent vivement l'escalier et se dispersèrent sans bruit dans les différents dortoirs. Le cœur de Tom battait bien un peu; cependant, lorsque son camarade et lui arrivèrent à leur dortoir, il déclara qu'il ne se cacherait pas.

« Très-bien! mon vieux, dit East, à qui cette résolution faisait décidément plaisir; je ne me cacherai pas non plus..... Ils vont arriver tout de suite. »

Le dortoir était une grande pièce qui contenait une douzaine de lits. Excepté Tom et East, il n'y avait personne, du moins personne de visible. East ôta sa casquette et son gilet; ensuite il s'assit au pied de son lit, et se mit à siffler en ôtant ses bottes; Tom suivit son exemple.

On entend un bruit de pas dans le corridor; la porte s'ouvre; le dortoir est envahi par quatre ou cinq grands élèves de quatrième, Flashman en tête. Flashman était là dans toute sa gloire. Comme les lits d'East et de Tom étaient dans le coin le plus reculé du dortoir, les envahisseurs ne les aperçurent pas tout d'abord.

« Ils se cachent, hé! hurla Flashman, qu'on les fasse déguerpir, cherchez sous les lits! » Il tira brutalement le petit rideau blanc du lit le plus voisin. « Hou-ou-oup! » cria-t-il en saisissant la jambe d'un pauvre petit garçon qui se cramponnait au pied de son lit et demandait grâce.

« Hé là! qu'un de vous vienne m'aider à tirer de là cette petite brute qui se permet de hurler. Taisez-vous, monsieur, ou je vous tue.

— Oh ! je vous en prie, Flashman, je vous en prie, Walker, ne me bernez pas ! Je serai votre *fag*, je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne me bernez pas.

— Attendez un peu, dit Flashman en traînant sur le parquet le petit malheureux, cela ne vous fera pas de mal. Arrivez, les amis, en voilà toujours un.

— Laissez-le, Flashey[1], laissez-le, dit un autre grand, vous avez entendu ce que le vieux pater Brooke a dit ce soir. Je veux être pendu si l'on en berne un seul malgré lui. Plus de brimades ; allons, laissez-le. »

Flashman lâcha sa proie, non sans lui avoir administré un bon coup de pied, tout en jurant. Le petit garçon se replongea vivement sous son lit, craignant de voir ses persécuteurs changer d'idée ; de lit en lit, il arriva sous celui du *præpostor*, assuré qu'on n'oserait pas l'arracher de là.

« Il y a un tas de petits à qui cela ne fait rien, dit Walker. Hé là-bas, East, n'est-ce pas que vous voulez bien qu'on vous berne ?

— Je le veux bien si vous y tenez, seulement faites attention à mon pied.

— En voilà encore un qui ne s'est pas caché. Holà, petit nouveau, comment vous appelez-vous ?

— Brown.

— Eh bien, Brown, cela vous fait-il quelque chose d'être berné ?

— Moi, rien du tout ! répondit Tom en serrant les dents.

— Eh bien, venez tous les deux ! »

Quand ils furent partis, à la grande joie de cinq ou six écoliers qui sortirent aussitôt de leurs cachettes, l'un d'entre eux dit : « East n'a pas peur, lui ! ils ne reviendront pas maintenant.

— Le nouveau n'a pas peur non plus.

1. Diminutif familier de Flashman.

— C'est bon, attendez qu'on l'ait laissé tomber par terre ; nous verrons s'il aimera encore cela après. »

Pendant ce temps-là, East et Tom furent conduits à travers le corridor jusqu'au n° 7 ; c'était le dortoir le plus vaste : il y avait un grand espace libre au milieu, c'est là que l'on bernait d'habitude. Il y avait déjà dans ce dortoir d'autres élèves de quatrième qui avaient amené d'autres prisonniers, les uns prisonniers volontaires, les autres abattus et mortellement effrayés. Sur les observations de Walker, ceux qui avaient peur furent relâchés, toujours en l'honneur du discours du vieux Brooke.

Alors une douzaine de grands s'emparèrent d'une couverture. « Allons, East, faisons vite, il n'y a pas de temps à perdre. » On mit East dans la couverture. « Une, deux, trois ; allez ! » East rebondit comme un volant, sans s'élever toutefois jusqu'au plafond. La seconde fois, il s'éleva si haut qu'il fut forcé d'étendre la main pour ne pas heurter le plafond. Après la troisième passe, on lui rendit sa liberté. Ce fut le tour d'un autre. Celui de Tom vint enfin. Sur la recommandation de East, il se tint bien tranquille. « Une, deux, trois » ne lui sembla pas trop désagréable, mais le seul mot « Allez ! » lui parut tout à fait déplaisant.

Les berneurs s'étaient mis en train : du premier coup, il alla heurter le plafond, ses genoux portèrent assez rudement. Le moment le plus rempli d'angoisse, c'est le petit arrêt d'un instant avant de redescendre. Qu'allait-il arriver ? si on lâchait la couverture ? et puis un frisson et puis un malaise assez prononcé. Tom, retombé dans la couverture, fut près de crier : « Laissez-moi ! » Mais il repensa à East, et ne dit rien. Il subit ses trois épreuves sans s'être débattu, sans avoir crié ; aussi, pour sa peine, on lui dit que c'était un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux.

East et lui restèrent là comme spectateurs. Il n'y eut pas l'ombre d'une catastrophe. Tous les bernés montrèrent du sang-froid,

aucun ne se débattit. Ce n'était pas le compte de Flashman et de ceux qui lui ressemblaient. Ce qu'ils aiment quand ils bernent quelqu'un, c'est que ce quelqu'un se débatte, retombe de côté et touche le plancher. Il n'y a pas de plaisir quand il n'y en a pas un de blessé, ou tout au moins d'effrayé.

« Walker, dit Flashman, bernons-en deux à la fois!

— Quel maudit brimeur vous êtes, Flashey! répondit l'autre. Un seul à la fois, ou pas du tout. »

Quand on berne deux petits à la fois, ils luttent en l'air à qui retombera sur l'autre, ce qui les expose à retomber tous les deux en dehors de la couverture. C'est ce qui ravit les brutes comme Flashman. Mais ce jour-là Walker tint bon, et Flashman fut trompé dans ses espérances.

Quelqu'un crie : « *præpostor!* » Chacun s'enfuit au plus vite dans son dortoir. Tom est laissé enfin à ses réflexions sur sa première journée d'école.





Le réveil de Tom.

CHAPITRE VII

Tom commence à rendre des services. — La journée du dimanche. — La chasse au lièvre. — Trois héros malheureux. — Bonté du docteur.

Chacun, je suppose, connaît cet état de délicieuse somnolence où l'on se trouve, moitié éveillé, moitié endormi, quand on commence à se reconnaître, après une bonne nuit, dans un endroit nouveau où l'on est content d'être, le lendemain d'une journée de surexcitation extraordinaire. Il y a dans la vie peu de moments aussi délicieux. Malheureusement celui-là est trop court.

Le lendemain de son entrée à l'école, sur les sept heures et demie, maître Tom était justement dans cet état. De son petit lit bien blanc et bien propre, il suivait tous les mouvements de Bogle. (Bogle était le nom générique de tous les cireurs de bottes qui se succédaient à la pension.) Bogle allait de lit en lit, enle-

vant les chaussures de la veille pour en déposer de toutes propres à la place.

Tom était donc là étendu dans son lit, sans trop savoir en quel endroit du monde il pouvait bien être, mais avec l'idée qu'il venait de faire dans la vie un pas qu'il avait à cœur de faire. Le temps était assez clair pour qu'on vît à travers les fenêtres les têtes des grands ormeaux, et les corbeaux qui volaient en cercle tout autour, et qui par leurs croassements reprochaient aux écoliers leur paresse, avant d'aller s'abattre au loin sur les champs labourés.

Le bruit de la porte, quand Bogle sortit avec la corbeille aux souliers, l'éveilla tout à fait. Il se mit sur son séant et regarda tout autour de lui. Tiens! qu'est-ce qui est donc arrivé à ses épaules et à ses reins? C'est comme s'il avait reçu la veille une volée de bois vert. C'est la suite de son exploit au football. Il ramena ses jambes, appuya son menton sur ses genoux, heureux de son nouveau genre de vie, de ce qu'il en connaissait déjà et de ce qu'il lui restait à en connaître.

Quelques dormeurs s'éveillèrent, se mirent sur leur séant, et commencèrent à bavarder à voix basse; East, après s'être retourné deux ou trois fois, finit par s'asseoir aussi et se mit à examiner sa cheville en adressant un petit signe de tête à Tom. Il s'estima heureux de pouvoir rester au lit à cause de son entorse.

En effet, on était au dimanche matin, et les leçons du dimanche n'avaient pas encore été établies. Il n'y avait que le déjeuner qui forçât les amateurs à sortir du lit; le service de la chapelle était à onze heures. Il y avait là un intervalle quelquefois embarrassant à employer. Donc, dans les dortoirs où le *præpostor* était bon garçon, comme par exemple dans celui de Tom, personne n'était pressé de se lever; les petits écoliers pouvaient parler et rire, et faire à peu près tout ce qui les amusait, à condition de ne pas déranger le *præpostor*.

Ce matin-là, le *præpostor*, qui lisait tranquillement dans son lit, fut dérangé par une collision survenue entre le jeune Green et le jeune Hall, surnommé le Têtard, parce qu'il avait une grosse tête noire et des petites jambes toutes minces. Ces deux héros s'acharnaient à défaire mutuellement leurs lits d'une main; l'autre main, armée d'une pantoufle, administrait des coups retentissants sur toute partie du corps de l'ennemi qui se trouvait à portée.

« Silence, là-bas dans le coin ! » cria le *præpostor*, qui se mit sur son séant et regarda du côté des coupables. Le Têtard et le jeune Green se fourrèrent précipitamment dans leurs lits en désordre. Le *præpostor* regarda à sa montre et ajouta : « Oh, oh ! huit heures passées ! A qui le tour d'aller chercher de l'eau chaude ? »

Quand le *præpostor* d'un dortoir était un monsieur délicat qui n'aimait pas l'eau froide, les *fags*, à tour de rôle, descendaient à la cuisine pour demander ou voler de l'eau chaude pour lui. Peu à peu l'usage de l'eau chaude devint général, et deux *fags* chaque matin descendaient en chercher pour tout le monde.

« C'est le tour d'East et du Têtard, dit le plus âgé des *fags*, qui tenait la feuille de service.

— Je ne puis pas y aller, dit East, je suis estropié.

— Allons vite, qu'un autre de vous le remplace, dit le *præpostor* en mettant ses pantoufles pour aller chercher à son portemanteau ses habits des dimanches.

— Voulez-vous que je vous remplace ? dit Tom à East : cela me ferait plaisir.

— Merci, vous êtes un bon garçon. Mettez votre pantalon, prenez votre pot à eau et le mien. Le Têtard vous montrera le chemin. »

Tom et le Têtard, en chemise de nuit et en pantalon, descen-

dirent l'escalier, traversèrent une chambre à provisions, la cour, un long corridor, et arrivèrent à la cuisine. Il leur fallut parlementer avec la cuisinière, qui déclara avoir fourni déjà une douzaine de cruches d'eau chaude et finit par leur donner ce qu'ils demandaient. Ils prirent les plus grandes précautions au retour, parce que quelques élèves des dortoirs de la cinquième étaient aux aguets pour arrêter au passage les convois d'eau chaude et les confisquer à leur profit. Ils furent poursuivis par un de ces messieurs jusqu'à la porte de leur dortoir. Comme ils avaient répandu en route une grande partie de leur charge : « Cela vaut toujours mieux, dit philosophiquement le Têtard, que d'avoir à retourner à la cuisine, ce qu'il aurait fallu faire si ces mendiants nous avaient attrapés. »

La cloche sonna pour l'appel ; Tom et ses nouveaux camarades descendirent en habits du dimanche. Tom eut la satisfaction de répondre « présent », car on l'avait inscrit depuis la veille à la fin de la liste. Après le déjeuner il alla flâner dans l'enclos et faire un petit tour de ville avec East, qui se ressentait de son entorse surtout quand il s'agissait de remplir les fonctions de *fag*. Voilà comment ils passèrent leur temps jusqu'au service du matin.

Tom entra un des premiers à la chapelle et se plaça au banc le plus bas. Il s'amusa alors à regarder les écoliers entrer à la file et remplir les bancs peu à peu. Puis il essaya, sans le moindre succès, de traduire l'inscription grecque qui était au-dessus de la porte. Ensuite il regarda les maîtres avec une respectueuse admiration et se demanda lequel d'entre eux serait son professeur.

On ferme les portes, le docteur apparaît en robe ; le service commence ; mais Tom cherche en vain à se recueillir, le sentiment de l'admiration et de la curiosité est trop fort en lui. D'ailleurs, son voisin de droite gravait son nom sur le panneau de chêne, et Tom ne pouvait s'empêcher de regarder pour voir quel était son

nom, et s'il était correctement gravé. Son voisin de gauche s'assoupissait et s'appuyait contre lui. En somme, bien que beaucoup d'élèves fussent sérieux et attentifs, l'atmosphère générale n'était pas une atmosphère de dévotion. Aussi, lorsque Tom revint dans l'enclos, il n'éprouva pas ce sentiment de bien-être et de satisfaction intime que l'on éprouve quand on a assisté au service divin en esprit de dévotion et d'adoration.

Au service de l'après-midi, il en fut tout autrement. Il avait employé son temps après le dîner à écrire à sa mère, son âme était mieux disposée; sa première curiosité était satisfaite, et il put donner toute son attention au service. Pendant que l'on chantait l'hymne qui suit les prières, et que la chapelle devenait de plus en plus sombre, il sentit qu'il avait vraiment adoré son Dieu. Puis le docteur parla pour la première fois; son sermon fut un grand événement dans la vie de Tom, comme dans celle de tous les écoliers de Rugby à cette époque.

Même les petits, qui ne pouvaient pas tout comprendre, qui ne connaissaient pas encore leur propre cœur, qui n'avaient ni assez de foi, ni assez d'espérance, ni assez de charité pour suivre la pensée du docteur, même ceux-là l'écoutaient avec un respect profond; car ils sentaient que cet homme, de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, luttait contre tout ce qu'il y avait de bas, d'injuste ou de contraire à la dignité humaine, dans le petit monde où ils vivaient.

La parole qu'ils entendaient, ce n'était pas la parole froide et claire d'un homme qui, du haut de sa sérénité, donne des conseils et des avertissements à ceux qui luttent et qui pèchent à ses pieds. C'était la parole vivante et animée de celui qui combat pour eux, à côté d'eux, qui leur demande de l'aider et de s'aider entre eux. Ainsi peu à peu, sans relâche, pénétrait dans l'esprit des enfants la connaissance d'eux-mêmes et l'intelligence de leur destinée. Ils comprenaient bientôt que la vie est un combat, que nul

n'a le droit de s'ériger en spectateur, que le plus jeune même est tenu de prendre parti et de choisir son camp, que l'enjeu de la lutte c'est la vie ou la mort.

Comme le docteur prêchait d'exemple, il prit peu à peu sur l'école une influence considérable. Ce qui frappait le plus les enfants de l'âge de Tom, c'était la perfection de sa vie et son indomptable énergie.

Tom était un petit garçon en qui surabondait la vie; sa nature était bonne, ses instincts honnêtes, il haïssait l'injustice et la bassesse; mais il était étourdi au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Pendant les deux années qui suivirent son entrée, on put se demander avec inquiétude si l'école lui ferait plus de bien que de mal. Mais avant même qu'il eût des principes, avant qu'il sût prendre et tenir une résolution, quels qu'eussent été ses péchés et ses méfaits de la semaine, il ne quittait jamais la chapelle l'après-midi sans prendre de meilleures résolutions et sans se dire que la lâcheté seule l'empêchait d'y conformer sa conduite.

Le lendemain, Tom fut placé officiellement dans la troisième classe. Le travail lui parut facile, parce qu'il avait de bons principes et savait sa grammaire par cœur. Comme il n'avait pas de compagnon pour lui apprendre à flâner (East était dans la classe supérieure), il donna à son maître la meilleure opinion de son nouvel élève. Le maître déclara même qu'il était trop fort pour la troisième et qu'il passerait dans la seconde quatrième à la fin du semestre. Aussi quelles lettres il écrivait à sa mère pour lui raconter ses succès et lui décrire les ineffables délices d'une école publique!

A la pension aussi, tout marchait à souhait pour Tom. La fin du semestre était proche, ce qui mettait tout le monde en belle humeur. La fermeté de Warner et de Brooke maintenait les choses en bon état. A la vérité, le système général était dur et rude; les brimades continuaient dans les coins, mauvais signe pour l'ave-

nir. Mais la brimade ne dépassait jamais certaines limites ; elle n'osait se montrer au grand jour, et ne prenait guère ses ébats que dans les corridors, la grande salle et les dortoirs ; cela suffisait bien du reste pour tenir les petits dans des alarmes perpétuelles.

Tom, en qualité de nouveau, se trouvait dispensé des fonctions de *fag ;* mais, dans son enthousiasme pour sa nouvelle vie, il goûtait fort peu ce privilége. East et quelques autres camarades, ayant eu connaissance de ces dispositions, lui cédèrent généreusement leur place, quand ils étaient de service le soir, ou qu'il s'agissait de nettoyer les études. C'étaient là les principales fonctions des *fags* à la pension. Depuis le souper jusqu'à neuf heures, trois *fags* à tour de rôle se tenaient dans les corridors, tout prêts à répondre quand un *præpostor* criait *fag !* Alors ils se précipitaient vers la porte du *præpostor :* c'était le dernier arrivé qui devait faire la corvée.

Cette corvée consistait généralement à aller à l'office chercher la bière, le pain et le fromage des *præpostors* (ces dignitaires ne soupaient pas avec le vulgaire ; ils se faisaient apporter leurs rations dans leurs études ou dans la salle de la cinquième). Les *fags* nettoyaient les chandeliers et y mettaient de nouvelles chandelles ; ils faisaient rôtir le fromage, mettaient la bière en bouteille et portaient des messages pour toute la pension. Tom, dans la première ferveur de son admiration pour les héros, trouvait que c'était un grand privilége de recevoir des ordres du vieux Brooke, et d'avoir l'honneur de lui apporter son souper.

Outre ce service du soir, chaque *præpostor* avait trois ou quatre *fags*, spécialement attachés à sa personne, dont il était censé le mentor, le guide et l'ami ; en échange de ses bontés, ils avaient à balayer son étude à tour de rôle, tous les matins, après la première classe.

Pour le seul plaisir de voir les études des grands, de regarder

leurs tableaux, de jeter un coup d'œil dans leurs livres, Tom s'offrait comme remplaçant aux *fags* trop paresseux pour faire leur besogne. Il eut bien vite la réputation d'un bon garçon bien obligeant, toujours tout prêt à prendre la place d'un camarade.

Il s'adonnait aux différents jeux avec toute la fougue de son caractère. Il fut bientôt versé dans tous les mystères du football.

Le seul incident qui mérite d'être rapporté ici, c'est la part qu'il prit au jeu que l'on appelle la *chasse au lièvre !*

L'avant-dernier mardi du semestre, il traversait la salle après dîner, lorsqu'il fut hélé par le Têtard et quelques autres *fags*, assis à l'une des grandes tables. Ils lui crièrent en chœur : Venez nous aider à *préparer la piste.*

Toujours prêt à obliger, Tom obéit à cette mystérieuse invitation, et trouva ses camarades occupés à déchirer en tout petits morceaux de vieux journaux, des cahiers, des revues; ils remplissaient de ces débris quatre grands sacs de toile.

« C'est le tour de notre pension de trouver la piste des *lièvres*, s'écria le Têtard : allons, déchirez vite, nous n'avons pas de temps à perdre jusqu'à l'appel.

— C'est abominable, s'écria un autre petit écolier, d'avoir choisi une pareille course pour le dernier jour !

— Quelle est cette course ? demanda le Têtard.

— Oh ! la course de Barby; neuf milles (environ 15 kilomètres) au moins et un mauvais terrain; il est impossible d'arriver à temps, à moins d'être un coureur de première force.

— Ma foi, dit le Têtard, j'essayerai toujours; c'est la dernière course du semestre; celui qui arrive à temps a de l'ale, du fromage et du punch; et l'ale du *Coq* est fameuse.

— J'aimerais à essayer aussi, dit Tom.

— Eh bien, écoutez à la porte, après l'appel, et vous saurez où est le rendez-vous. »

Après l'appel, deux écoliers criaient à la porte : « *Chasse au*

lièvre! Rendez-vous à White-Hall. » Tom ayant laissé derrière lui tout ce qui pouvait le gêner, et s'étant sanglé de sa courroie de cuir, se rendit à White-Hall, vieille maison à pignon, à un quart de mille de la ville. East l'accompagnait, mais comme malgré lui, et il ne cessait de répéter qu'ils n'iraient pas jusqu'au bout, parce que c'était la plus rude course de l'année.

Au rendez-vous, il y avait quarante ou cinquante écoliers; Tom, qui les avait vus jouer au football, se dit que son camarade et lui les valaient bien, et au delà.

Après quelques minutes d'attente, deux coureurs bien connus, choisis comme *lièvres*, prirent les quatre sacs de toile, comparèrent leurs montres avec celles de Brooke jeune et de Thorne, et partirent d'un trot rapide dans la direction de Barby.

Alors les *chiens* se groupèrent autour de Thorne, qui leur dit brièvement : « Ils ont droit à six minutes d'avance. La course aboutit au *Coq*. Quiconque arrive un quart d'heure après les lièvres a gagné, pour peu qu'il ait passé derrière l'église de Barby. »

Il y a une pause d'une minute à peu près, on remet les montres dans les goussets, et la meute est introduite dans le premier champ que les lièvres ont traversé.

Là, les chiens se mettent en quête, et se répandent de tous côtés pour trouver le papier déchiré, ou la piste que les lièvres ont laissé tomber derrière eux. Les vieux chiens vont de suite aux bons endroits, et au bout d'une minute l'un d'eux crie : « *En avant!* » Toute la meute accourt; le chien qui a signalé la piste, et ses voisins, ont franchi la barrière et longent la haie du pré voisin. Les autres se précipitent en se coudoyant par la brèche qu'on vient de faire. Il y en a encore la moitié dans l'autre champ lorsque le cri : « En avant! » se fait entendre de nouveau; on accélère le pas, déjà on court, et même fort vite; la queue de la bande a déjà de la peine à suivre la tête.

Les lièvres ont bien fait les choses, et n'ont pas ménagé leur papier, à travers une autre prairie et un champ labouré. Il y en a sur une haie épaisse bordée d'un fossé de l'autre côté, le long d'une pâture en pente parsemée de vieilles aubépines, qui aboutit au premier ruisseau. Le ruisseau n'est pas large ; la piste reparaît juste sur l'autre bord aussi épaisse que jamais; pas de ces détours qui dépistent la tête de la meute et donnent à la queue le temps de la rejoindre. Les chiens se suivent à distance inégale sur une longue ligne ; quelques petits garçons commencent à traîner la jambe ; leur cœur bat violemment, et les moins bien doués pour la course commencent à se dire que ce n'est vraiment pas la peine de continuer.

Tom, East et le Têtard sont bons coureurs pour leur âge ; ils ont franchi le ruisseau, gravi la pente, et après avoir traversé le champ suivant, ils se trouvent avec les meilleurs coureurs, qui ont dépassé la piste et qui reviennent sur leurs pas pour la chercher ; ils ont fait un mille et demi en onze minutes à peu près : on voit bien que c'est la dernière course du semestre. Il n'y a plus que vingt-cinq coureurs. Les autres ont abandonné la partie. Les chefs de la bande sont fort affairés à chercher à droite et à gauche ; les autres reprennent haleine.

A l'extrême gauche, Brooke jeune crie : « En avant ! » Toute la bande se précipite avec ardeur ; pour le moment, il n'y a pas un seul traînard. La piste est toujours bonne, mais elle est moins épaisse ; du reste, cela n'a pas d'inconvénient en cet endroit ; tout le monde sait par où les lièvres ont dû prendre ; il s'agit de ne pas perdre de temps, tous ceux qui suivent encore peuvent bien arriver au but.

C'est à peine si l'on a perdu deux ou trois traînards au pied de la colline de Barby. Ces deux milles et demi en droite ligne donnent toujours un avantage aux chiens ; les lièvres le savent bien : généralement on les aperçoit sur le flanc de la colline. Tout le monde



Le Têtard embourbé appelle au secours

est aux aguets pour les découvrir, mais on ne les voit pas aujourd'hui; cela complique la besogne des chiens; il leur faut chercher la piste, et la trouver promptement, sans quoi les lièvres, dans les deux milles qui restent à parcourir, peuvent leur jouer quelque mauvais tour.

Ce fut un malheur pour nos jeunes héros d'appartenir à la Grande Pension, et de suivre à cause de cela Brooke jeune.

Brooke jeune s'en va chercher la piste à l'extrême gauche; mais Brooke peut avoir confiance en lui-même et ne craint pas de se donner du mal. Si les pauvres petits réfléchissaient un peu, ils se souviendraient que l'hôtel du *Coq*, terme de la course, où l'*ale* est si bonne, est tout à fait à droite sur la route de Dunchurch, et ils comprendraient que chaque pas qu'ils font vers la gauche les éloigne du but et leur cause une fatigue inutile.

A ce moment de la course, comme la nuit commence à tomber, qui peut voir s'ils déploient ou non de l'habileté à chercher la piste? Ils devaient se joindre aux quelques habiles qui se portent vers l'extrême droite, et ne pas suivre ce jeune Brooke, si prodigue de ses pas; les jambes de Brooke sont deux fois longues comme les leurs, et il ne s'inquiète guère de faire un mille ou deux de trop. Ils le suivent haletants, Tom et East d'assez près, le Têtard d'un peu plus loin; sa grosse tête commence à le faire chanceler.

Voici un ruisseau, les bords sont en argile et fort escarpés. C'est à peine s'ils peuvent s'en dépêtrer; bientôt ils entendent de faibles cris; le Têtard, embourbé, appelle au secours. Mais il leur reste trop peu de forces pour les dépenser inutilement; en ce moment ils ne se retourneraient pas pour aider leur propre frère. Ils parcourent encore trois champs, et voilà que l'on crie : « En avant! » à l'extrême droite.

Le cœur manque aux deux écoliers, il leur faut renoncer à continuer. C'est l'avis de Brooke jeune, qui leur dit avec bonté : « Vous trouverez un sentier après le premier champ; vous des-

cendrez ce sentier et vous tomberez sur la route de Dunchurch au-dessous du *Coq.* » Et le voilà reparti à toute vapeur, sûr d'arriver le premier au but.

Pendant qu'ils traversent le champ avec beaucoup de peine, ils entendent crier : « En avant! » Ce cri se répète par intervalles et finit par se perdre dans le lointain. La chasse est trop loin, il n'y a plus aucun espoir de la rejoindre.

« Nous voilà bien! » s'écrie East, aussitôt qu'il a pu reprendre haleine. Il ôte alors son chapeau et essuie sa figure, qui est mouchetée de boue et ruisselle de sueur; une buée abondante s'en élève dans l'air froid du soir. « Je vous l'avais bien dit. Que je suis sot d'être venu! Nous sommes battus à plate couture et en vue du but encore. Si nous connaissions seulement le pays!

— Bon! répond Tom en dévorant son propre désappointement. En tout cas, nous avons fait de notre mieux. Ce qui nous reste à faire maintenant, c'est de trouver ce sentier et de le descendre comme Brooke jeune nous l'a conseillé.

— Je crois que oui, grommela East; mais si jamais on me reprend à ce jeu-là à la fin d'un semestre... phuu!... phuu!... phuu! »

Ils revinrent sur leurs pas lentement et tristement, trouvèrent le sentier et le descendirent clopin-clopant, barbotant dans la boue des ornières et commençant à se sentir horriblement fatigués de la course. La nuit tombait rapidement; l'horizon, couvert de nuages, était sombre, froid et lugubre.

« Dites donc, ce doit être l'heure de la fermeture des portes, je crois, remarqua East en rompant le silence, comme il fait noir!

— Et si nous arrivions en retard? dit Tom.

— Pas de thé; envoyés au docteur, » répondit East.

Cette réflexion n'avait rien de consolant. En ce moment un faible cri d'appel partit d'un champ voisin. Ils y répondirent et s'arrêtèrent, dans l'espoir de voir apparaître quelque paysan qui

les remettrait dans le bon chemin. A une vingtaine de mètres se montra l'infortuné Têtard, dans un état lamentable. Il avait perdu un de ses souliers dans le ruisseau, et avait tâtonné pour le ravoir, en enfonçant ses bras jusque par-dessus les coudes dans l'argile compacte. Non, de la vie, on n'a vu créature plus piteuse que le pauvre Têtard.

Sa vue néanmoins les réconforta un peu, car il était encore dlus à plaindre qu'eux. Lui, de son côté, fut heureux de les voir : il avait craint un moment de passer la nuit tout seul dans les champs.

Un peu moins découragés, les trois enfants descendirent cahin-caha le sentier qui n'en finissait pas. Ils débouchèrent enfin à la nuit close sur une grande route, et s'arrêtèrent fort embarrassés; ils avaient perdu toute notion de la direction à suivre, et ne savaient plus s'il fallait tourner à droite ou à gauche. Ils furent tirés d'embarras par l'apparition d'une vieille patache qui arrivait en se dandinant, une seule lanterne allumée, traînée par deux misérables rosses. Après un moment d'hésitation, ils reconnurent cette patache : c'était la diligence d'Oxford, c'était le redoutable « Cochon et Sifflet ».

Comme elle passait lourdement, les enfants ramassèrent le peu de forces qui leur restait, et se mirent à grimper derrière. East qui manqua le marche-pied s'étala tout à plat sur le nez au beau milieu de la route. Les deux autres hélèrent l'horrible bonhomme qui conduisait la patache; il arrêta ses chevaux, et consentit à ramener les trois héros pour un shilling. Les voilà donc sur le siége de derrière, battant la semelle et claquant des dents. Quand ils arrivèrent à Rugby, il y avait bien quarante minutes que les portes de la pension étaient fermées.

Cinq minutes après, trois petits êtres éclopés et grelottants se glissèrent à travers le jardin du docteur, et de là dans la pension, par l'entrée des domestiques (toutes les autres portes étaient fer-

mées depuis longtemps). La première personne qu'ils rencontrèrent dans le corridor, ce fut le vieux Thomas qui trottinait, une chandelle dans une main et son trousseau de clefs dans l'autre.

Il s'arrête et les examine; leur apparence grotesque lui arrache un sourire qui ressemble à une grimace. « Ah! East, Hall et Brown, en retard! Faut aller au cabinet du docteur, tout de suite!

— Mais, Thomas, ne pouvons-nous pas nous laver d'abord?

— Tout droit au cabinet du docteur : c'est l'ordre! » répliqua le vieux Thomas, en se dirigeant vers l'escalier qui conduit aux appartements du docteur. Les écoliers le suivirent d'un air piteux, peu encouragés par la remarque de Thomas : « En voilà une belle histoire! » Thomas en parlant ainsi ne songe qu'au délabrement de leur costume; mais les coupables croient qu'il fait allusion aux dispositions du docteur. Au pied de l'escalier ils s'arrêtèrent un instant pour tenir conseil.

« Qui entrera le premier? demanda le Têtard.

— Ce sera vous, — vous êtes le plus âgé, répondit East.

— Regardez dans quel état je suis, répondit Hall, en montrant les manches de sa jaquette. Il faut que je me cache derrière vous deux.

— Et moi donc! regardez-moi un peu, dit East, en montrant la masse d'argile sous laquelle ses jambes disparaissaient. Je suis en bien plus mauvais état que vous. On planterait des choux sur mon pantalon.

— Oui, mais c'est tout en bas; vous pouvez cacher vos jambes derrière le canapé.

— Voyons, Brown, vous êtes le plus présentable; c'est vous qui entrerez le premier.

— Mais, j'ai la figure pleine de boue.

— Nous vous en offrons autant; avançons, nous ne faisons que gâter notre affaire à lambiner ainsi.

— Au moins brossons-nous un peu, » dit Tom; et ils essayèrent d'enlever le plus gros avec une brosse. Mais comme la boue n'était pas sèche, les coups de brosse ne faisaient qu'étendre le dommage; de désespoir ils franchirent la porte battante qui était en haut de l'escalier, et se trouvèrent dans l'antichambre du docteur.

« Voici la porte de la bibliothèque, » murmura East, et il poussa Tom en avant.

On entendait à l'intérieur des voix joyeuses et des éclats de rire, ce qui empêcha que l'on fît attention au coup timide que Tom avait frappé : personne ne répondit. Au second coup seulement, la voix du docteur dit : « Entrez ! » Tom tourna le bouton, et suivi de ses deux compagnons se glissa obliquement dans la bibliothèque.

Le docteur, qui paraissait fort occupé, leva les yeux. Devinez ce qu'il faisait. Un ciseau à la main, il arrondissait l'arrière d'un petit bateau d'enfant : je suppose qu'il avait pris modèle sur une des galères de Nicias.

Il y avait autour de lui trois ou quatre enfants; les bougies étaient placées au bout de la pièce sur une grande table couverte de livres et de papiers; un grand feu répandait sa lueur rouge sur le reste de la pièce.

Tout cet ensemble avait quelque chose de si tranquille, de si attrayant, le docteur avait l'air d'un si bon père, que les coupables reprirent tout de suite courage. Tom, abandonnant l'abri du canapé, s'avança vers lui. D'un signe de tête, le docteur congédia ses enfants, qui se retirèrent en jetant des regards pleins de malice et de curiosité sur les trois jeunes épouvantails.

« Eh bien ! mes petits, commença le docteur adossé à la cheminée, et tenant son ciseau dans une main, tandis que de l'autre il relevait la queue de sa robe; pourquoi rentrez-vous si tard ?

— S'il vous plaît, monsieur, nous avons voulu suivre la grande *chasse au lièvre* et nous nous sommes perdus.

— Ah ! vous n'avez pas pu suivre les autres, je suppose.

— Monsieur, dit East, en faisant un pas en avant (car il ne voulait pas laisser croire au docteur qu'il était incapable de suivre les autres), nous sommes très-bien arrivés près de Barby, mais alors...

— Oh ! dans quel état vous êtes, mon garçon ! s'écria le docteur, aussitôt qu'il remarqua l'état lamentable des vêtements de East.

— C'est que je suis tombé sur la route, dit East en jetant un regard sur lui-même, « le vieux Cochon » passait...

— Le quoi ? demanda le docteur.

— La diligence d'Oxford, monsieur, dit Hall, en manière d'explication.

— Ah ! très-bien ! reprit le docteur.

— Je suis tombé sur la figure, en essayant de grimper derrière, continua East.

— Vous n'êtes pas blessé, j'espère? dit le docteur.

— Oh ! non monsieur.

— C'est bien ; maintenant, montez changer de vêtements, et dites à la gouvernante de vous donner du thé. Vous êtes trop jeunes pour faire de si longues courses. Dites à Warner que vous m'avez vu. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur. » Et les trois écoliers se sauvèrent en courant, au comble de la joie.

« Quel brave homme de ne pas nous avoir seulement donné vingt vers à apprendre ! » dit le Têtard, quand ils arrivèrent à leur dortoir.

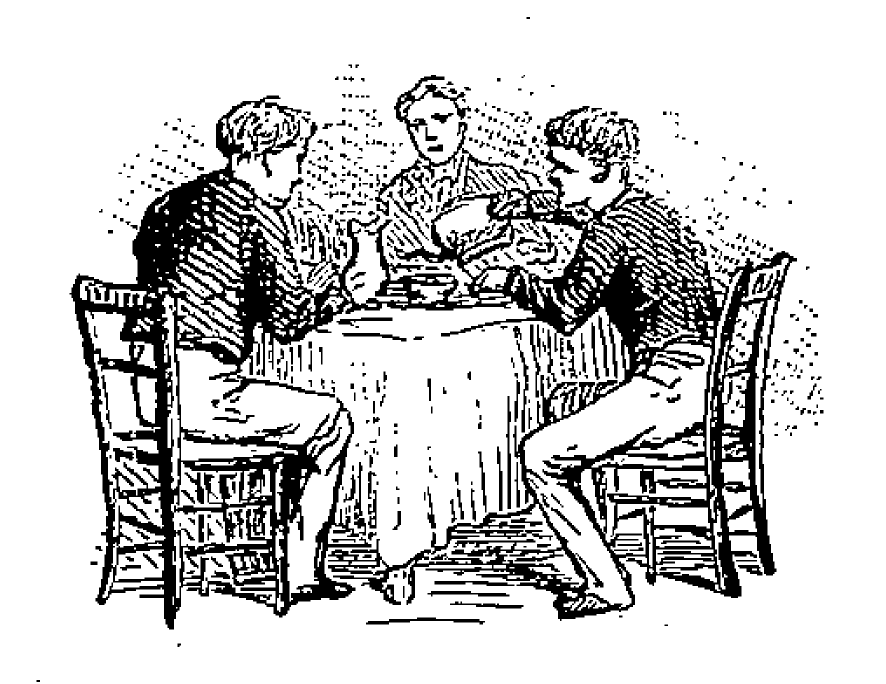
Une demi-heure après, ils étaient assis près d'un bon feu, dans la chambre de la gouvernante, devant un thé somptueux, accompagné de viande froide. « C'est deux fois meilleur que ce que nous



Le docteur était adossé à la cheminée

aurions eu à souper avec les autres, » dit le Têtard avec une grimace de satisfaction.

Tous leurs malheurs étaient oubliés : ils formèrent la résolution d'arriver au but le prochain semestre, considérant la *chasse au lièvre* comme le plus agréable de tous les jeux.





Le départ de Rugby.

CHAPITRE VIII

Départ pour les vacances. — Retour à l'école. — Tom perd sa bonne réputation. Les brimades recommencent.

Deux ou trois jours après cette aventure, le grand corridor des dortoirs fut débarrassé des boîtes et des portemanteaux, qui descendirent chez la gouvernante, on devine pourquoi. L'espace laissé libre devint le théâtre de courses de chars, de combats de coqs et de batailles à coups de traversins, qui étaient les signes certains de l'approche des vacances.

Alors on commença à former des groupes pour le voyage. Tom se joignit à un groupe qui devait louer une diligence à quatre chevaux pour se rendre à Oxford.

Le dernier samedi, le docteur fit le tour des classes pour donner les prix, pour écouter les derniers rapports des maîtres, et savoir comment le temps avait été employé depuis les dernières vacances. Tom, à sa grande joie, reçut des compliments

et fut désigné pour passer dans la petite quatrième, où étaient tous ses amis.

Le mardi suivant, à quatre heures du matin, il y eut grande distribution de café chaud; les écoliers, enveloppés dans des par-dessus et des cache-nez, avalaient les bouchées en double, couraient en tous sens, trébuchaient contre les bagages, et questionnaient tous à la fois la matrone. A la porte de la pension se pressaient toutes sortes de voitures, y compris le véhicule à quatre chevaux frêté par Tom et ses amis. Les postillons étaient en grande tenue; un sonneur de trompe, loué pour la circonstance, jouait l'air : « Un vent du sud et un ciel couvert de nuages, » et réveillait les paisibles bourgeois jusqu'à la moitié de la grand'rue.

A chaque minute le bruit et le tumulte croissaient; les commissionnaires chancelaient sous le poids des caisses et des sacs, l'homme à la trompe se surpassait lui-même. Le vieux Thomas était assis dans son « antre » avec un vieux sac jaune à portée de la main. Il donnait à chaque écolier l'argent qui lui était alloué pour son voyage, comparant à la lueur d'un bout de chandelle la liste du docteur avec la sienne. Il était si absorbé par sa tâche matinale, que sa tête penchait tout d'un côté, sa bouche se tordait, et ses lunettes étaient humides. Il avait prudemment fermé sa porte, et opérait ses transactions à travers la fenêtre grillée; sans quoi on l'aurait rendu fou, et tout son argent aurait disparu.

« Allons donc, Thomas, dépêchez-vous donc, nous ne serons jamais à Dunchurch pour le passage de la *Rapide*.

— Voilà votre argent, Green.

— Holà! Thomas, le docteur a dit qu'il me fallait deux livres dix shillings, et vous ne me donnez que deux livres. »

Maître Green, j'en ai bien peur, donnait en ce moment une entorse à la vérité. Thomas penche sa tête encore plus de côté, et épelle sa petite liste chiffonnée. Green est forcé de quitter la fenêtre.



Un vieux porc se fait écraser.

Chaque nouveau-venu entame, ou du moins cherche à entamer une discussion avec le vieux Thomas pour lui extorquer de l'argent. Mais les yeux du vieux Thomas clignent ironiquement derrière ses besicles. Ou bien il fait semblant de ne pas entendre les réclamations, ou bien il allonge la lèvre inférieure. Il a l'air de dire : « Nous connaissons vos finesses, mes jeunes messieurs, amusez-vous bien; mais vous ne nous attraperez pas. »

« Hé! Thomas, ne l'écoutez pas; moi, je dois avoir trente shillings. — Moi aussi. — Et nous aussi, » crient plusieurs voix.

La bande de Tom a son argent et file. L'homme à la trompe joue avec frénésie « Une goutte de brandy ». C'est sans doute une allusion aux légers à-compte que les postillons et le musicien se sont administrés dès le matin. Tout le bagage est soigneusement dissimulé à l'intérieur et dans les deux coffres de devant et de derrière, de sorte qu'on n'aperçoit pas même un carton à chapeau au dehors. Cinq ou six petits, avec des sarbacanes, et le musicien montent derrière; les grands s'étalent sur le devant et fument à faire trembler; ce n'est pas pour le plaisir qu'ils fument; seulement ce sont des gentlemen dans toute la force du terme, et il n'y a pas de méthode plus correcte pour le bien faire comprendre aux passants que de fumer à outrance.

« La diligence de Robinson va être sur la route dans une minute; elle s'est arrêtée à *l'Oiseau* pour prendre du monde; nous attendrons qu'elle nous ait rattrapés, et alors, à qui ira le plus vite! dit le chef de la bande. Quant à vous, postillons, un demi-souverain pour chacun de vous si nous les battons, et si nous arrivons avec cent mètres d'avance à Dunchurch.

— Très-bien, monsieur, » crièrent les postillons en souriant de manière à montrer toutes leurs dents.

La diligence de Robinson arrive au bout d'une minute ou deux, avec un musicien rival; et voilà les deux véhicules au

triple galop, au milieu des cris des écoliers et des hurlements des deux trompes. Il y a une providence pour les écoliers, comme pour les marins, autrement ils auraient versé vingt fois en cinq milles ; à un moment les deux voitures sont de front, et les écoliers échangent des volées de pois ; les voilà qui bousculent presque une chaise de poste, partie avant eux ; ils grimpent sur les talus, rasent les fossés, et y risquent même une roue ; et tout cela dans l'obscurité, sans autre éclairage que celui de leurs lanternes.

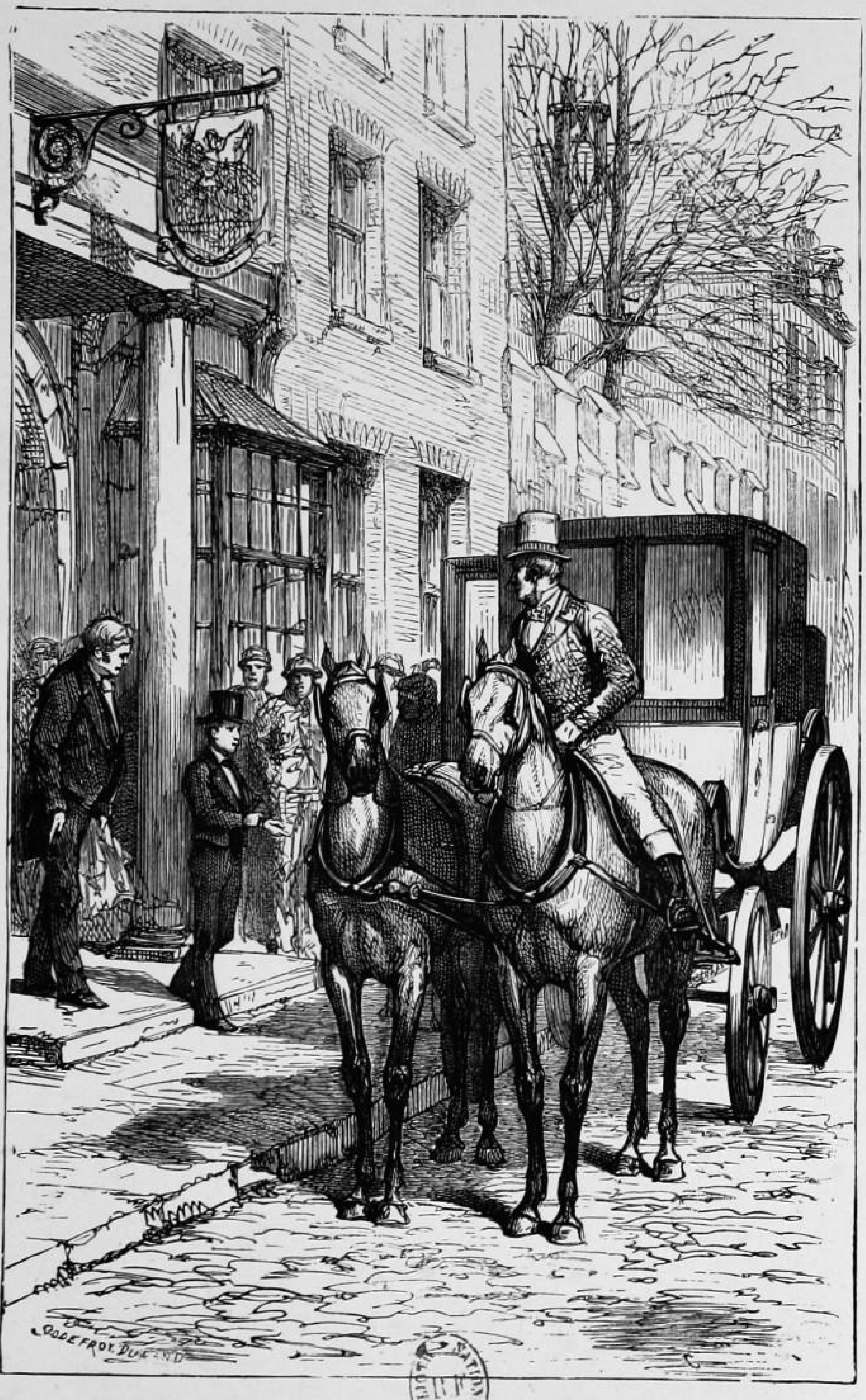
Et cependant ils s'en tirent sains et saufs ; leur imprudence n'a été fatale qu'à un vieux porc qui s'est fait écraser dans la rue de Southam ; on échange les dernières volées de pois sur le marché au blé à Oxford, où l'on arrive entre onze heures et midi. Déjeuner somptueux à *l'Ange ;* la note s'en ressent. La bande se sépare, chacun tirant de son côté. Tom se commande une chaise de poste à deux chevaux ; Tom est généreux comme un lord quoiqu'il n'ait plus que cinq shillings dans sa poche, et qu'il ait vingt milles à faire avant d'arriver chez lui.

L'hôtelier s'empresse, sa serviette sous le bras, autour d'un jeune seigneur si magnifique ; plus l'hôtelier s'empresse, plus notre héros sent croître sa dignité personnelle. Il a tout à fait grand air, tandis qu'il descend les marches du perron et qu'il boutonne ses gants. On devine, rien qu'à le regarder, qu'il est déjà un *ancien*, qu'il a joué de la sarbacane, qu'il a de grands amis qui fument, qu'il a copieusement déjeuné à *l'Ange*, et qu'il a contribué, pour sa part, à écraser le vieux porc de Southam. Oui, tout cela se lit sur sa bonne figure, et bien d'autres choses encore.

« Où faut-il vous conduire, monsieur ?

— Au *Lion Rouge*, à Farringdon, dit Tom en donnant un shilling au garçon d'écurie.

— Très-bien, monsieur. Lion Rouge, Jim, » dit le garçon



Tom prend une chaise de poste.

d'écurie au postillon, et voilà Tom en route pour la maison paternelle. A Farringdon, comme il est connu de l'hôtelier, il prie ce digne homme de payer les chevaux qui l'ont amené d'Oxford, et il monte dans une autre chaise de poste, et voilà comment le magnifique jeune homme arrive en grand équipage au manoir paternel. Le squire Brown devient cramoisi à la vue de la note à payer, à savoir : deux livres dix shillings pour frais de voyage en poste, seulement depuis Oxford. Mais la colère du squire ne tient pas longtemps. La joie du jeune écolier en revoyant son foyer, la santé florissante qu'il rapporte de Rugby, la bonne réputation qu'il y a acquise, les histoires de l'école, ses usages et ses plaisirs, tout cela l'adoucit bien vite. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre trois personnes plus heureuses que le squire, sa femme et Tom Brown, de retour de son premier semestre à Rugby, quand ils prennent place à table pour le dîner, à six heures, s'il vous plaît; c'est la première fois que Tom a cet honneur chez ses parents, mais Tom n'est plus un enfant, il s'est élevé en dignité.

La seconde quatrième où Tom entra au commencement de son second semestre était la classe la plus nombreuse de la petite école, et comprenait plus de quarante élèves. C'étaient de jeunes messieurs de tout âge, depuis neuf ans jusqu'à quinze; ils concentraient leurs efforts, en fait de grec et de latin, sur un livre de Tite-Live, sur les *Bucoliques* de Virgile, et l'*Hécube* d'Euripide, qu'ils avaient à moudre journellement en toutes petites fractions.

Cette classe donnait naturellement beaucoup de mal au maître infortuné qui en était chargé, car c'était la plus bizarrement composée. On y voyait de grands gaillards stupides, qui, même pour sauver leur vie, n'auraient pu conserver le moindre souvenir des règles les plus élémentaires. Ils étaient la joie de leurs camarades moins âgés, et aussi leur terreur; ils excitaient à l'heure des classes des risées, dont ils se vengeaient aux heures des récréations.

Il y avait là jusqu'à trois infortunés en habit à longue queue avec un commencement de barbe au menton. Le docteur et le maître de leur classe faisaient tous leurs efforts pour les hisser dans la classe supérieure; mais on avait beau les pousser, ils retombaient toujours de leur propre poids. La masse de la classe se composait d'élèves de onze à douze ans, âge fatal où la jeunesse anglaise ne rêve que méfaits de toutes sortes et ne saurait se tenir une minute en repos; c'était l'âge de Tom et de East.

Pour jouer de méchants tours, c'étaient des singes; ils trouvaient des excuses aussi facilement qu'un Irlandais; ils se moquaient de leurs maîtres et de leur travail. Argus n'aurait pas eu assez de ses cent yeux pour les surveiller; quant à les rendre appliqués et sérieux seulement une demi-heure, c'était tout simplement impossible. Le reste de la classe comprenait de jeunes prodiges de neuf ou dix ans, qui marchaient en avant à raison d'une classe par semestre; inutile de dire que tout le monde était ligué pour leur rendre la vie dure et entraver leurs progrès.

La seconde quatrième et toutes les classes inférieures suivaient leurs cours dans la grande école. Ils n'avaient pas l'autorisation de préparer le travail de la classe tout seuls; on les réunissait dans la salle, trois quarts d'heure avant le commencement de la classe; dispersés sur les bancs, avec leurs grammaires et leurs dictionnaires, ils préparaient, Dieu sait comment, leurs vingt vers de Virgile ou d'Euripide, au milieu d'une confusion qui rappelait celle de la tour de Babel. Leurs maîtres respectifs se promenaient dans la salle, ou s'asseyaient à leurs pupitres pour lire ou examiner des devoirs, et faisaient de leur mieux pour maintenir l'ordre. Mais les élèves étaient trop nombreux pour être bien surveillés, et il n'était sorte de tours qu'ils n'imaginassent.

Tom, entré dans cette classe avec une bonne réputation, ne tarda pas à devenir semblable aux autres. Pendant quelques se-

maines, il montra une sorte d'application, et gagna l'estime de son nouveau maître; mais il n'en jouit pas longtemps. Voici pourquoi.

Outre la chaire que le maître occupait officiellement, il y en avait une autre qui était vide, dans un des coins. Les écoliers se bousculaient en entrant, et se disputaient la possession de cette chaire, qui pouvait contenir quatre élèves. Cette espèce d'assaut causait un tel désordre, que le maître déclara que personne ne se mettrait plus dans cette chaire. Les esprits aventureux regardèrent cette défense comme un défi; comme deux élèves pouvaient s'y cacher complétement, elle était rarement vide. Il y avait dans les panneaux des trous par où l'on pouvait guetter les maîtres, et, quand l'heure de la classe arrivait, on profitait du moment où ils avaient le dos tourné pour quitter cette retraite et se mêler aux autres élèves. Tom et East ayant exécuté cette manœuvre une demi-douzaine de fois sans se faire prendre, devinrent si téméraires, qu'ils s'amusèrent à faire de petites parties de balle dans cet étroit espace. Un jour, l'excitation du jeu était si grande, que Tom laissa échapper la balle. La balle roula jusqu'au milieu de la salle, juste au moment où les maîtres se retournaient pour revenir sur leurs pas. A travers leurs petits trous d'observation, les coupables virent leur maître qui marchait droit vers leur retraite, pendant que tous leurs camarades interrompaient leur travail pour regarder. Non-seulement ils furent ignominieusement tirés de la chaire; non-seulement ils reçurent des coups de canne, mais encore ils perdirent du coup leur bonne réputation. En cela, leur condition ressemblait à celle des trois quarts de la classe : aussi se montrèrent-ils fort peu émus des suites de leur mésaventure.

Ils ne craignaient qu'une chose, c'était l'inspection que le docteur passait chaque mois pour constater où en était le travail; par exemple, cette heure-là était pour eux bien longue et bien terrible.

Le second examen eut lieu peu après la chute de Tom. Ce n'est pas sans de funestes pressentiments que Tom et ses camarades se rendirent à la prière, le matin du jour où l'examen devait avoir lieu. Le temps de la prière et de l'appel leur sembla deux fois plus court que d'habitude ; ils n'avaient pas préparé la dixième partie des passages difficiles notés en marge de leur livre, et déjà le docteur était au milieu d'eux, parlant tout bas avec leur maître. Tom n'entendait pas un mot de ce qui se disait, il ne levait pas les yeux de dessus son livre, mais, par une sorte d'instinct magnétique il devinait que la lèvre inférieure du docteur s'allongeait, que ses yeux brillaient d'indignation, et qu'il tenait les plis de sa robe de plus en plus serrés dans sa main gauche. L'attente pour Tom était affreuse ; le docteur ferait un exemple, sa colère tomberait sur un des élèves de sa pension. « Il ne commencera donc jamais? » pensait Tom en lui-même.

A la fin, le chuchotement cessa, et le nom qui fut appelé n'était pas celui de Brown. Il leva les yeux un instant ; mais le visage du docteur avait une expression terrible. Pour rien au monde Tom n'aurait voulu rencontrer son regard ; il se replongea aussitôt dans son livre.

L'élève qui fut appelé appartenait à la pension ; c'était un petit garçon fort intelligent, quelque peu parent du docteur ; il allait et venait dans la maison du docteur comme chez lui ; c'est justement ce qui le fit choisir comme première victime.

« *Triste lupus stabulis*, commença le petit malheureux, et il lut en bégayant sept ou huit vers.

— Cela suffit, dit le docteur. Maintenant, faites la construction. »

En toute autre circonstance, l'écolier aurait fait la construction très-facilement ; mais il avait perdu la tête.

« *Triste lupus*, le *triste loup*, » commença-t-il.

Un frisson parcourut la classe ; le docteur ne contenait plus sa

colère : il fit quelques pas vers l'infortuné traducteur et lui administra un bon soufflet. Le coup n'était pas violent, mais l'élève surpris bondit en arrière, ses jarrets rencontrèrent le banc et il tomba tout de son long. Il se fit dans l'assistance un silence de mort; jamais, en aucune occasion, le docteur n'avait frappé un élève en classe! Quoi qu'il en soit, le « triste loup » sauva le reste de la classe; le docteur consacra le temps qui restait aux premiers élèves.

Une bonne réputation est plus facile à perdre qu'à recouvrer. Tom s'en aperçut bien. Pendant des années, la lutte dura entre ses maîtres et lui; pendant des années, il les regarda comme ses ennemis naturels.

Le séjour de la pension devint assez désagréable après le départ du vieux Brooke et de quelques-uns de ses amis. La brimade et les mauvaises habitudes reparaissaient. Les nouveaux *præpostors* étaient ou bien de tout jeunes garçons, intelligents et laborieux, qui avaient fait leurs classes très-vite, mais qui n'étaient pas assez forts pour se faire respecter; ou bien au contraire de grands gaillards de la mauvaise espèce, dont les amitiés et les goûts avaient quelque chose de bas, qui ne comprenaient pas leur situation et n'avaient aucune idée ni de leur devoir ni de leur responsabilité.

Les élèves de la cinquième première, des sportsmen en herbe, commencèrent à usurper le pouvoir et à faire des petits leurs *fags*, comme s'ils eussent été eux-mêmes des *præpostors*. Ils *brimaient* et opprimaient quiconque montrait la moindre velléité de résistance; les mauvais *præpostors* firent cause commune avec eux; les autres, abandonnés de leurs collègues, se trouvèrent trop faibles pour résister. Ainsi les *fags* se trouvèrent privés de leurs protecteurs et de leurs maîtres naturels, et exploités par des gens à qui ils ne devaient aucune obéissance. Selon les prédictions du vieux Brooke, l'école se divisa et

perdit son ancienne supériorité dans les études et dans les jeux.

Nos deux amis cependant n'eurent pas trop à souffrir d'abord de ce changement; ils étaient dans un bon dortoir, où couchait le seul *præpostor* capable de maintenir le bon ordre; leur étude était dans son corridor. On leur imposait bien parfois l'office de *fag;* ils recevaient bien quelques bourrades des *brimeurs;* en somme ils n'étaient pas malheureux. Cette bonne et brave vie d'écolier, qui avait encore pour eux le charme de la nouveauté, cette vie si remplie de jeux, d'aventures, de bonne camaraderie, où l'on oublie si facilement les mésaventures, où l'on jouit si pleinement des bonnes aubaines, leur offrait mille compensations, et contre-balançait la sévérité des maîtres et les brimades des grands.





East souffla la chandelle.

CHAPITRE IX

La guerre de l'indépendance. — Diggs, « le Sagouin, » donne aux insurgés un bon conseil. — Hostilités. — Tout le poids de la guerre tombe sur Tom et East. — Intervention du Sagouin. — Messieurs les *sportsmen*. — Tom mis à la torture. — Il se montre bon camarade et refuse de dénoncer ses compagnons.

Tom et East conservèrent encore un an le *præpostor* qui savait leur faire rendre justice. Aucun des autres *præpostors* ne voulut habiter leur corridor. Leur désappointement fut vif et leur indignation sans bornes, lorsqu'un matin, après le déjeuner, Flashman les arrêta au passage et les somma de transporter ses affaires dans l'étude inoccupée, qu'il avait daigné choisir. A partir de ce moment, ils sentirent ce que c'était que la tyrannie de Flashman et de ses amis. Maintenant que cette calamité était installée à leur porte, ils commencèrent à regarder autour d'eux pour chercher quelque sympathie et quelques partisans parmi les autres *fags ;* les opprimés commencèrent à se réunir; il y eut des murmures, et l'on combina des plans d'insurrection.

Un soir Tom et East étaient dans leur étude. Ils venaient de finir leur préparation pour la première classe du lendemain. Tom broyait du noir; il méditait, comme un jeune Guillaume Tell, sur les malheurs des *fags* en général et sur les siens en particulier.

« Voyons, dit-il en se levant pour moucher la chandelle, quel droit les élèves de cinquième ont-ils de faire de nous leurs *fags?*

— Pas l'ombre de droit, » répondit East sans lever les yeux du livre qu'il lisait. C'étaient les *Aventures de Pickwick* qu'il dévorait, étendu tout de son long sur le canapé.

Tom retomba dans ses idées noires. East continua sa lecture, interrompue à chaque instant par des accès de fou rire.

« Vous savez, mon vieux, reprit Tom, j'ai beaucoup pensé à tout cela.

— Oui, oui, je sais, les ennuis des *fags*. Mais, écoutez-moi ceci, Tom, c'est à crever de rire : « Le cheval de M. Winkle... »

Tom l'interrompit : « J'y suis décidé, je ne veux servir de *fag* qu'aux élèves de sixième, à personne autre.

— Très-bien, mon garçon, » cria East en mettant son doigt entre les feuillets, pour marquer où il en était resté; et il leva les yeux : « Mais songez à tous les ennuis que vous allez vous attirer, si vous jouez ce jeu-là. Pourtant je suis, comme vous, pour la résistance, si nous pouvons persuader aux autres de se joindre à nous. Cela devient par trop fort, à la fin.

— Ne pourrions-nous pas prier un élève de sixième de mettre le holà? demanda Tom.

— Oui, peut-être; je crois que Morgan consentirait à intervenir. Seulement, ajouta East après une pause d'un instant, il faudrait lui raconter ce qui se passe, et c'est contre les principes de l'école. Vous souvenez-vous des paroles du vieux Brooke? Il nous conseillait de nous défendre nous-mêmes.

— Ah! si le vieux Brooke était encore ici! De son temps, tout

allait bien. Maintenant nous avons deux espèces de maîtres : les maîtres légitimes, qui répondent de tout au docteur ; et les maîtres illégitimes, les tyrans, qui n'ont de comptes à rendre à personne.

— A bas les tyrans ! cria East ; je suis pour la loi et l'ordre, hourra pour une révolution !

— Encore si l'on n'avait affaire qu'à des garçons comme Brooke jeune ! Voilà un bon garçon ! Voilà un gentleman. Il devrait être en sixième... Pour lui, je ferais n'importe quoi ! Mais des êtres comme Flashman, qui ne vous parle jamais sans vous battre et sans jurer !...

— Quelle brute et quel couard ! s'écria East ; comme je le déteste ! Il le sait bien. Il sait bien que vous et moi nous le tenons pour un lâche. Quelle scie que son étude soit dans notre corridor ! L'entendez-vous qui soupe avec ses amis dans son antre ? Ils boivent du punch au brandy, je le parierais. Si le docteur pouvait faire un tour par ici et le prendre sur le fait. Il faut changer d'étude aussitôt que nous pourrons.

— Que nous changions ou non, je ne veux plus jamais faire ses commissions, » dit Tom, en donnant un grand coup de poing sur la table.

« Fa-a-ag ! » Ce cri, parti de l'étude de Flashman, fit retentir tout le corridor. Les deux enfants se regardèrent en silence.

Il était neuf heures passées ; les *fags* de service en avaient fini pour la soirée, East et Tom se trouvaient les plus rapprochés des soupeurs. East se mit sur son séant, avec l'expression d'embarras comique que sa figure prenait toujours dans les circonstances difficiles.

Le cri : « Fa-a-ag ! » retentit une seconde fois. Pas de réponse.

« Ici, Brown, East, misérables petits drôles, hurla Flashman, en se mettant sur le seuil de sa porte ouverte. Je sais que vous êtes là. N'essayez pas de m'attraper, sinon... »

Tom se glissa vers la porte, et mit les verrous en faisant le moins de bruit possible. East souffla la chandelle. « Première barricade, murmura-t-il tout bas. Tom, c'est bien convenu ; nous ne capitulons pas.

— Comptez sur moi, » dit Tom entre ses dents.

Une minute après, ils entendirent les soupeurs dans le corridor ; ils venaient à leur étude. Les assiégés, retenant leur respiration, entendirent que l'on chuchotait derrière la porte ; ils ne distinguèrent que ces paroles de Flashman : « Je sais que ces petites brutes y sont ! »

Sommations des assiégeants ; silence des assiégés ; l'assaut commence. Heureusement que la porte était une bonne porte de chêne, elle résista à tous les efforts de Flashman et de ses amis. Un de ces derniers ayant fait remarquer que la porte était verrouillée, et tenue d'en haut et d'en bas, on dirigea l'attaque sur un panneau, qui résista bravement. Les assiégés, dédaignant de dissimuler plus longtemps leur présence, traînèrent le canapé contre la porte. Flashman et Ce furent forcés de se retirer, proférant d'affreuses menaces.

Le premier danger passé, il restait encore aux assiégés à opérer leur retraite sans être inquiétés : c'était l'heure de monter au dortoir. Ils écoutèrent avec attention. Les soupeurs s'étaient remis à table. Alors les deux amis tirèrent doucement un verrou, puis l'autre. « C'est le moment de filer, » dit East en s'élançant suivi de près par Tom. Ils passèrent trop vite pour qu'on pût les attraper, mais Flashman, qui était aux écoutes, lança après eux un ancien flacon à pickles, qui siffla aux oreilles de Tom et se brisa en mille pièces au bout du corridor. « Il nous tuerait pourtant, s'il était bien sûr de n'être pas pris, » dit East en tournant le coin.

Il ne furent pas poursuivis, et se rendirent dans la grande salle ; il y avait des groupes de petits autour du feu. Tom et East ra-

contèrent leur histoire. La guerre de l'indépendance avait éclaté! Qui voudrait se joindre à l'armée révolutionnaire? Quelques-uns des assistants s'engagèrent à ne plus remplir l'office de *fags* auprès des élèves de cinquième. Quelques-uns se tinrent à part, et abandonnèrent les rebelles. Que pouvaient-ils faire?

« J'ai bien envie d'aller tout droit chez le docteur, » dit Tom.

On lui rappela la loi de l'école, promulguée dans une assemblée générale du semestre dernier. Tout élève qui aurait recours à un maître avant d'avoir exposé ses griefs à un *præpostor*, serait battu publiquement, et mis en quarantaine.

« Bon, eh bien! ayons recours aux élèves de sixième. — Adressez-vous à Morgan, suggéra une autre voix. — Non, non, cria-t-on de toutes parts : il ne faut pas rapporter.

— Moi, je vais vous donner un conseil, » dit une voix qui partait du bout de la salle. Ils se retournèrent tous en tressaillant. Celui qui venait de parler se leva d'un banc où il était resté couché, sans que personne l'eût remarqué jusque-là. C'était un grand garçon tout dégingandé, avec une jaquette dont les manches laissaient voir ses poignets, et un pantalon trop court qui lui découvrait les chevilles : « N'allez trouver personne; dites que vous ne voulez pas être *fags;* ils seront bien vite fatigués de vous battre. J'ai fait cela, moi, il y a plusieurs années, contre leurs prédécesseurs.

— Oh vraiment! vous avez fait cela?

— Dites-nous comment cela s'est passé, » cria un chœur de voix, et tout le monde se groupa autour de l'orateur.

« Juste comme aujourd'hui. Les élèves de cinquième voulaient faire de nous leurs *fags;* moi et quelques autres, nous leur avons tenu tête et nous les avons battus. Les bons garçons renoncèrent; les brimeurs eurent peur.

— Est-ce que Flashman était déjà ici?

— Oui. Lui, il ne savait que pleurnicher et faire le chien cou-

chant. Il n'avait pas le courage de se joindre à nous; il flagornait les *brimeurs* en leur offrant d'être leur *fag*, et en faisant des rapports contre nous.

— Comment n'a-t-il pas été écharpé? demanda East.

— On n'écharpe pas les flagorneurs, ils sont trop utiles aux grands. D'ailleurs, à chaque instant, il recevait de chez lui de grandes bourriches pleines de vin et de gibier. Cela lui servait à se faire des amis. »

A dix heures moins un quart, les petits montèrent au dortoir en se communiquant leurs réflexions et en faisant l'éloge de leur nouveau conseiller, qui se recoucha sur son banc devant le feu. Son vrai nom était Diggs, mais on l'appelait familièrement le *Sagouin*. Il était grand pour son âge, fort intelligent, et placé presque en tête de la cinquième. Ses parents, considérant plutôt son âge que sa taille et le rang qu'il tenait dans l'école, lui faisaient encore porter la veste ronde, et même sa veste lui était trop courte. Il avait un talent particulier pour dilapider ses vêtements et pour avoir toujours l'air sale. Il n'était pas en bons termes avec la bande de Flashman; ce dernier se moquait de sa tenue et de ses manières, derrière son dos.

Le Sagouin, qui ne l'ignorait pas, s'en vengeait en posant à Flashman, devant témoins, les questions les plus désagréables et en le traitant avec la plus insultante familiarité. Il n'était lié non plus avec aucun des grands; il les déconcertait par la bizarrerie de ses manières, et puis, entre autres défauts, il avait celui d'être toujours sans argent. Il apportait cependant de chez lui autant d'argent que tous les autres écoliers; mais il ne le gardait pas longtemps; du reste nul ne savait à quoi il le dépensait.

Comme il était l'insouciance même, il empruntait; puis, quand ses dettes étaient accumulées et que ses créanciers devenaient plus pressants, il vendait aux enchères, dans la grande salle, tout ce qu'il possédait au monde, jusqu'à ses livres de classe, son

chandelier et sa table d'étude. Des semaines entières après chaque transaction de cette nature, comme son étude était inhabitable, il passait sa vie dans la classe de cinquième ou dans la grande salle, écrivant ses vers sur des envers de lettres et de vieux bouts de papier, et apprenant ses leçons Dieu sait comment.

Il n'avait aucune relation avec les petits, ce qui ne l'empêchait pas d'être populaire parmi eux. Néanmoins tous le considéraient avec une sorte de compassion et l'appelaient « ce pauvre Diggs ». Ils ne pouvaient s'empêcher de le juger sur les apparences et se laissaient influencer par les moqueries de leur ennemi Flashman. Quant à lui, il tenait aussi peu de compte du dédain des grands que de la pitié des petits; il continuait à mener une vie étrange et ne paraissait pas s'en trouver plus mal.

Dès le lendemain du siége, l'orage se déchaîna dans toute sa violence sur la tête des rebelles. Flashman attendit Tom après la première classe et lui dit d'aller chercher son chapeau. Tom répondit nettement qu'il n'irait pas. L'autre le saisit et lui infligea toutes les tortures imaginées par des misérables de son espèce. « N'importe, dit Tom, après cette scène; il ne m'a pas fait pleurer, et moi, je lui ai donné de bons coups de pied dans les tibias. »

Le bruit se répandit qu'une bande de *fags* avaient formé une ligue; Flashman excita ses associés à lui prêter main-forte pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Depuis ce moment on ne vit plus dans la pension que poursuites, siéges en règle et mauvais traitements de toute espèce. En revanche, les lits des *brimeurs* étaient mis sens dessus dessous et inondés d'eau, et leurs noms étaient gravés sur les murs avec toutes les épithètes diffamatoires que pouvait inventer l'imagination des *fags*.

Les commencements de la guerre furent terribles; mais bientôt la prédiction de Diggs se réalisa : les meilleurs élèves de la cinquième renoncèrent à faire des insurgés leurs *fags*. L'opinion

publique se retourna contre Flashman et ses deux ou trois intimes; ils furent obligés de tenir leurs méfaits plus secrets; seulement, étant d'un mauvais naturel, ils ne négligèrent aucune occasion d'exercer leur cruauté sous main.

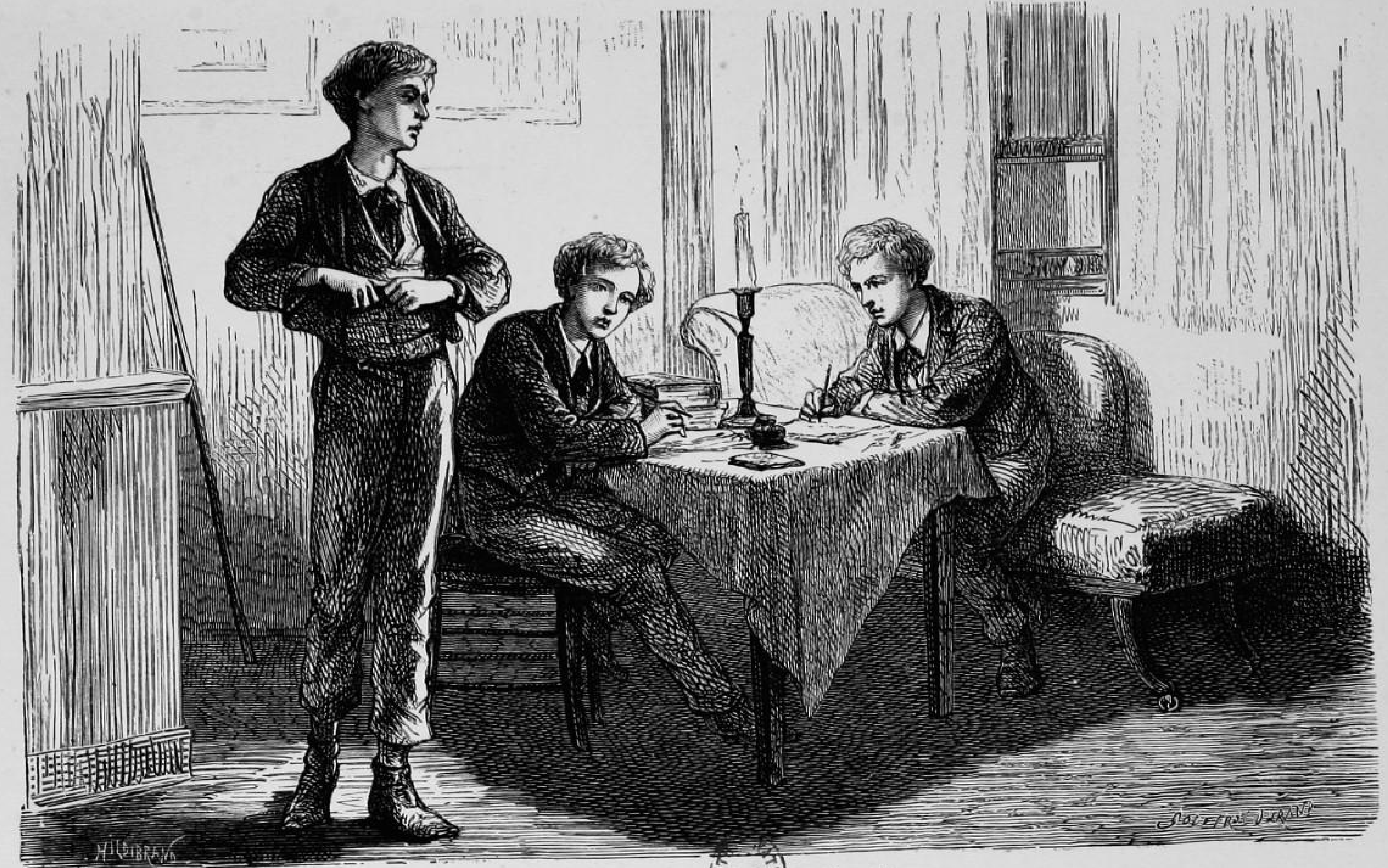
Flashman, furieux d'avoir à compter avec l'opinion publique, laissa les autres *fags* tranquilles et tourna toute sa malice contre East et Tom, qui vivaient porte à porte avec lui. Toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il entrait de force dans leur étude et s'y installait, soit tout seul, soit avec quelque compagnon. Il empêchait les enfants de faire leur devoir et se délectait à la vue des tortures que sa seule présence leur infligeait.

La tempête avait purifié l'air; les choses allaient beaucoup mieux pour le reste de la pension : seuls Tom et East vivaient dans des transes perpétuelles.

Ce qui animait le plus leur ennemi contre eux, c'est qu'ils ne se gênaient pas, même quand il les tenait entre ses mains, même quand il les battait, pour lui reprocher sa lâcheté, sa bassesse, sa maladresse au football, et la terreur que lui inspiraient des garçons qui avaient la tête de moins que lui.

Tout cela était bien connu de l'école, mais ce qui le mettait hors de lui, c'était de l'entendre dire devant tout le monde par des petits garçons, de sentir qu'ils le méprisaient et que les mauvais traitements ne pouvaient les réduire au silence; enfin que ses propres associés riaient ouvertement et se moquaient de lui. En effet, ils regardaient tout cela sans prendre la peine de cacher le dégoût qu'il leur inspirait. Néanmoins ils n'intervenaient pas et continuaient à vivre avec lui aussi familièrement qu'auparavant.

Flashman possédait l'art de calomnier au suprême degré; il fit si bien qu'il isola ses deux victimes. Les autres rebelles les abanndonèrent peu à peu, et un certain nombre de grands se mirent à les maltraiter toutes les fois qu'ils les rencontraient. En



Diggs demeura longtemps sans rien dire.

se cachant pendant le jour, en se barricadant le soir, ils échappaient aux coups et aux vexations; mais la vie qu'ils menaient n'était plus tenable.

C'est alors que le vieux Diggs commença à se rapprocher d'eux. Deux ou trois fois il entra dans leur étude pendant que Flashman y était; l'autre décampa immédiatement. East et Tom ne purent s'empêcher de croire que Diggs avait guetté leur ennemi.

Vers cette époque, les pénates du vieux Diggs furent mis aux enchères. East et Tom se concertèrent aussitôt, et résolurent de consacrer tout leur argent disponible à racheter ce qu'ils pourraient parmi les articles mis en vente. Tom acquit les deux lot suivants : Lot n° 1, prix un shilling et trois pence, un bel assortiment de vieux métaux, savoir : une souricière, une fourchette à rôtir le fromage, veuve de son manche, et une casserole. Lot n° 2, un horrible tapis de table et un vieux rideau. East, pour un shilling et six pence, acheta une papeterie en cuir, avec une serrure sans clef, ladite papeterie ayant été jolie autrefois; mais elle était dans le délabrement le plus complet.

Sans rien dire à Diggs, ils déposèrent ces différents objets dans son étude, qui n'était jamais fermée. Il vint les trouver chez eux et demeura assez longtemps sans rien dire, se contentant de faire craquer les jointures de ses grands doigts rouges. Il regarda leurs vers, y fit quelques changements, puis se leva et leur dit en leur tournant le dos : « Vous êtes de bons petits êtres; vous avez du cœur; je tiens à cette papeterie; c'est ma sœur qui me l'a donnée aux vacances dernières... Je n'oublierai pas ce que vous avez fait là. » Et il se précipita à travers le corridor, les laissant embarrassés, mais, au fond, pas trop fâchés de voir qu'il les avait devinés.

Le lendemain était un samedi. C'est le jour où chaque écolier recevait un shilling pour sa semaine. Les petits se trouvèrent ce

jour-là tout désappointés; on avait mis leur shilling de côté pour la grande loterie du Derby. Le Derby, ce grand événement de l'année anglaise, était célébré à Rugby par le tirage de nombreuses loteries.

C'était, avouons-le, une mauvaise coutume, destinée à rendre les écoliers joueurs et parieurs; mais le Parlement lui-même leur donnait le mauvais exemple en mettant de côté, ce jour-là, les affaires nationales, pour aller jouer et parier.

D'abord, il y avait la grande loterie de l'école où le gagnant recevait six ou sept livres; ensuite, chacune des pensions avait sa loterie. La souscription à ces loteries était soi-disant volontaire; mais, pour plus de sûreté, les amateurs de sport prenaient le shilling au moment de la distribution des semaines, sans attendre l'avis du propriétaire. On faisait de nécessité vertu, et l'on ne grognait pas trop. Et puis, on avait, pour son argent, le plaisir d'être appelé *sportsman*. En effet, les *fags* s'en allaient criant après la fermeture des portes : « Gentlemen sportsmen, on va tirer la loterie dans la salle. » On avait, de plus, la chance de tirer un cheval favori.

La salle était pleine d'écoliers; au bout d'une des longues tables se tenaient les « véritables amateurs », avec un chapeau devant eux, où étaient les billets pliés. L'un d'eux appelait les noms; chacun à l'appel de son nom tirait un billet, et l'ouvrait; la plupart des grands, aussitôt leur nom tiré, s'en retournaient dans leurs études.

Les « véritables amateurs » avaient tous tiré des billets blancs; en conséquence, ils étaient furieux. Pas un des chevaux favoris n'avait été tiré, et l'on en était à la première quatrième. Chaque fois qu'un petit avait tiré son billet, Flashman ou quelque autre amateur le lui arrachait des mains et l'ouvrait. Le tour du Têtard arrive; le Têtard mêle les billets, tire, et, malgré ses efforts, on lui prend son billet.

« Wanderer, s'écrie celui qui a ouvert le billet, le troisième favori !

— Dites donc, rendez-moi mon billet, s'il vous plaît.

— Holà, pas si vite, crie Flashman, combien voulez-vous vendre Wanderer?

— Je ne veux pas le vendre, répond le Têtard.

— Ah vraiment! eh bien, écoutez-moi, petit imbécile, vous n'entendez rien à tout cela. Le cheval ne vous servira de rien : il ne gagnera pas; mais moi j'ai la fantaisie de l'avoir. Je vous le paye une demi-couronne. »

Le Têtard tient bon; mais les cajoleries et les menaces le déconcertent; à la fin il vend la moitié de son billet pour un shilling et six pence; c'est à peu près le cinquième de sa vraie valeur. Néanmoins il est content de son marché : « Après tout, remarque-t-il avec beaucoup de philosophie, il peut se faire que Wanderer ne gagne pas. »

East tire un billet blanc. C'est le tour de Tom. Il tire un billet. On le lui prend et on l'ouvre.

« Oh! oh! s'écrie celui qui l'a ouvert, en le levant en l'air. Harkaway! Flashey, votre jeune ami a de la chance.

— Donnez-moi le billet, » dit Flashman avec un juron; il se penche par-dessus la table en tendant la main; il est pourpre de rage.

« Tenez-vous à garder votre billet? » reprend celui qui l'avait ouvert. Au fond ce n'était pas un mauvais garçon, et Flashman lui inspirait peu d'estime. « Tenez, Brown, le voilà! » et il tend le billet à Tom, qui le met dans sa poche. Là-dessus Flashman court à la porte pour empêcher Tom de sortir avec son billet; il y monte la garde jusqu'à la fin du tirage; tous les élèves sont partis, excepté les « vrais amateurs » au nombre de cinq ou six, qui restent pour discuter, faire leurs carnets de pari, les comparer, etc. Il reste encore Tom qui ne veut pas sortir tant que

Flashman est à la porte, et East, qui reste avec son ami, parce qu'il prévoit quelque affaire désagréable.

Les « véritables amateurs » entourent Tom. L'opinion publique ne leur permettait pas de lui voler son billet; mais elle leur permettait de l'attraper, ou de l'amener par l'intimidation à leur vendre soit une partie du billet, soit le billet tout entier.

« Allons, petit Brown, combien me vendez-vous Harkaway? Je sais qu'il ne courra pas. Je vous en donne cinq shillings, » dit l'amateur qui avait ouvert le billet. Tom, qui lui sait gré de n'avoir pas gardé le billet, et qui, dans sa détresse, voudrait se faire un ami, est sur le point d'accepter, lorsqu'un autre crie : Je vous en donne sept shillings. » Tom hésite et les regarde tour à tour.

« Non, non! crie Flashman, laissez-moi arranger cela avec lui; nous le tirerons au sort après. Allons, monsieur, vous me connaissez; vous allez nous vendre Harkaway cinq shillings, ou vous vous en repentirez.

— Je ne veux pas le vendre du tout, reprend Tom sèchement.

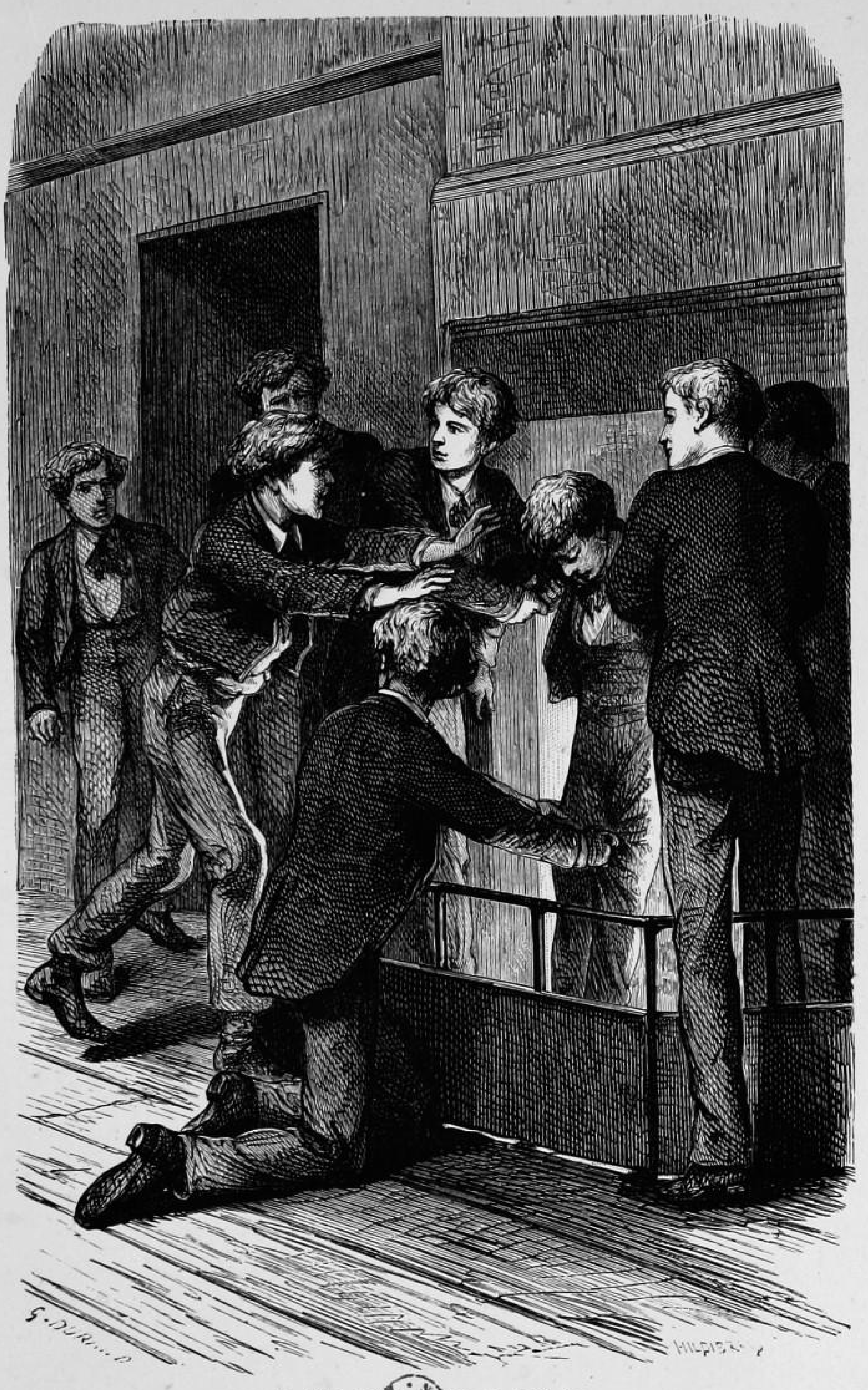
— Vous l'entendez? dit Flashman en se tournant vers les autres. C'est le plus vilain petit drôle de la pension; je vous l'ai toujours dit. C'est pour des personnages de cette espèce que nous prenons tant de peine et que nous courons tant de risques à organiser des loteries. »

Par parenthèse, Flashman oublie de spécifier quels risques ils ont courus, mais il s'adresse à des oreilles complaisantes. Le jeu rend les enfants comme les hommes, égoïstes et cruels.

L'un des amateurs s'écria : « C'est vrai... Nous tirons toujours des billets blancs. Maintenant, monsieur, vous allez nous vendre la moitié du billet, il le faut!

— Je ne veux pas, dit Tom rougissant jusqu'à la racine des cheveux, et enveloppant tout le groupe dans la même haine que son ennemi juré.

— Très-bien alors, hurla Flashman, nous allons le rôtir. » Il



Sa tête retombe sur sa poitrine.

empoigne Tom par le collet; un ou deux amateurs hésitent; les autres se joignent à lui. East saisit Tom par le bras et s'efforce de l'entraîner; mais on lui fait lâcher prise en le frappant; on traîne vers la cheminée Tom qui se débat. On applique ses épaules le long du manteau de la cheminée, et on le maintient de force devant le feu; par un raffinement de cruauté, Flashman tient son pantalon aussi serré que possible. Le pauvre East, qui souffre de tout cela pour le moins autant que Tom, pense tout à coup au vieux Diggs, et part comme une flèche pour aller le chercher.

« Voulez-vous maintenant le vendre dix shillings? » dit un des amateurs, qui commence à mollir.

Tom ne répond que par des gémissements et des efforts pour se dégager.

« Voyons, Flashey, il en a assez, dit le même amateur, lâchant le bras qu'il tient.

—Non, non, une autre tournée fera l'affaire, » répond Flashman. Mais c'en est trop pour le pauvre Tom; il devient d'une pâleur mortelle; sa tête retombe sur sa poitrine, juste au moment où Diggs très-ému se précipite dans la salle, suivi de East.

« Misérables lâches! » voilà tout ce qu'il peut dire d'abord; il prend Tom dans ses bras et le pose doucement sur la grande table: « Mon Dieu! il se meurt. Vite de l'eau fraîche; qu'on aille chercher la gouvernante. »

Flashman et deux ou trois couards s'esquivent; les autres, honteux et repentants se penchent sur Tom ou courent chercher de l'eau. East s'élance chez la gouvernante. L'eau arrive, on en jette sur les mains et sur la figure de Tom. « Ma mère, dit-il d'une voix faible et lente, il fait grand froid cette nuit». « Où suis-je? continue le blessé en ouvrant les yeux. Ah! je m'en souviens. » Là-dessus il referme les yeux et pousse un gémissement.

Quelqu'un dit tout bas: « Nous ne pouvons lui faire aucun bien, et la gouvernante sera ici dans une minute. » Tous se sau-

vent, excepté un seul qui reste avec East et Diggs; East évente la figure de son pauvre camarade.

La gouvernante arrive avec des sels; Tom reprend connaissance et peut se tenir sur son séant. Il y a dans la pièce une odeur de roussi; la gouvernante examine les vêtements de Tom, et jette sur Diggs et sur East un regard d'interrogation. Tous les deux gardent le silence.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé? » Pas de réponse.

« C'est encore une de leurs méchancetés! dit-elle en prenant un air sévère; j'en parlerai au docteur! » Pas plus de réponse que la première fois.

« Ne ferions-nous pas bien de le transporter à l'infirmerie? suggère l'excellent Diggs.

— Je puis marcher maintenant, » dit Tom; appuyé sur East et sur la gouvernante, il se rend à l'infirmerie. Celui des « amateurs » qui est resté jusqu'au dernier moment va rejoindre ses camarades, qui sont épouvantés de ce qu'ils ont fait.

« A-t-il rapporté? La gouvernante se doute-t-elle de quelque chose?

— Il n'a pas dit un mot; c'est un brave petit garçon. »

Après un instant de silence, il reprend :

«J'en suis malade; quelles brutes nous sommes! »

Tom, une fois au lit, se sentit si faible et si abattu qu'il songea un moment à écrire à sa mère de venir le chercher. Comme il allait s'endormir, il lui revint en mémoire deux vers d'un hymne qu'il avait appris tout enfant, et il se mit à les murmurer; ces deux vers parlent d'un lieu

Où le méchant cesse de nuire,
Où celui qui est fatigué trouve le repos.

Une bonne nuit le remit complétement.

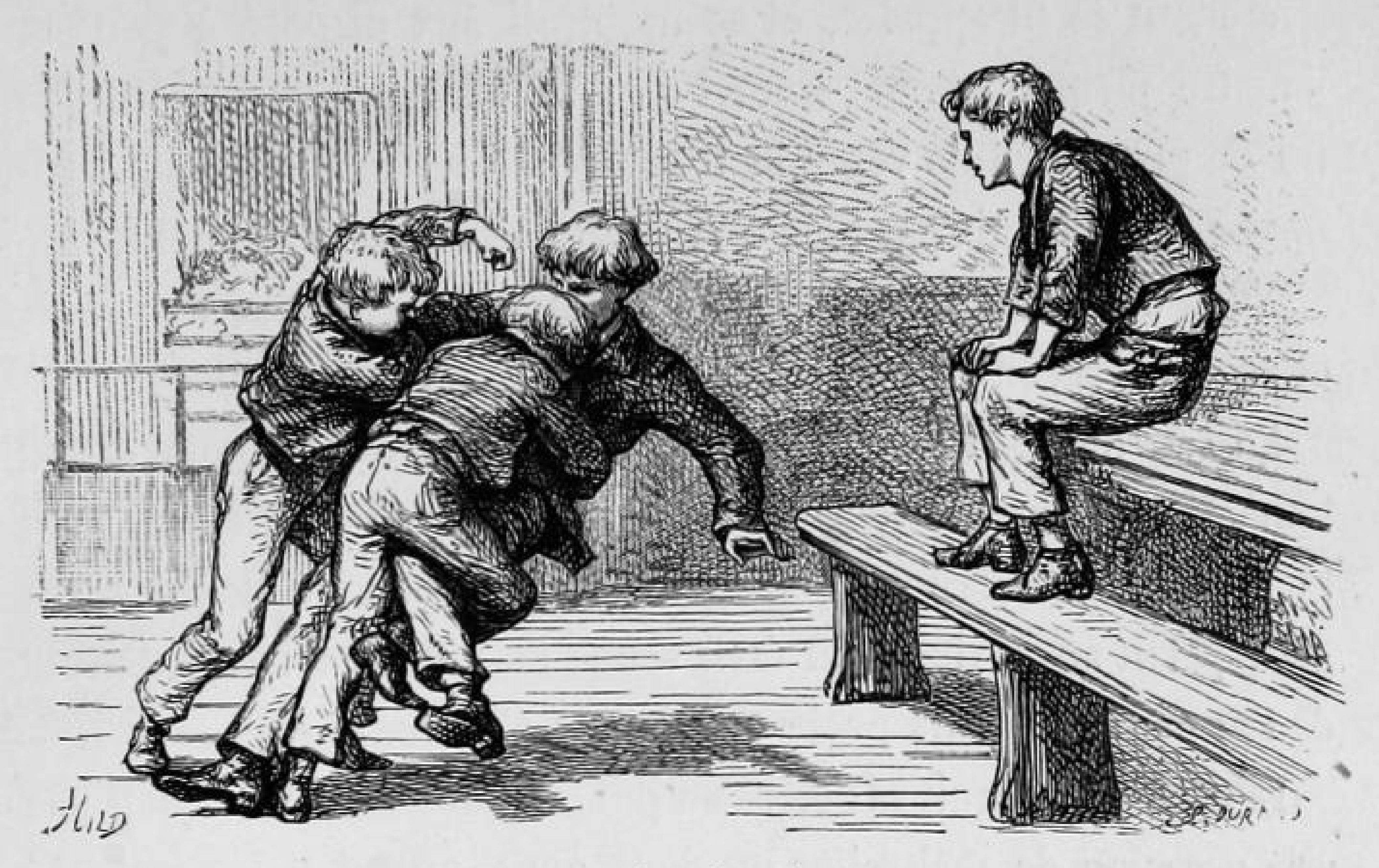
East vient lui apprendre le lendemain que toute la pension a

pris son parti, et Tom oublie tout, excepté leur ancienne résolution de ne jamais céder à ce fanfaron de Flashman.

Ni le docteur, ni la gouvernante, n'eurent jamais connaissance de ce qui s'était passé.

Ce que je raconte là est déjà ancien; j'espère que les écoliers d'aujourd'hui ne parient plus, ne font plus de loteries, et ne maltraitent plus les faibles.





Le groupe chancela un instant.

CHAPITRE X

Tom devient populaire. — East et Tom administrent une bonne volée à Flashman. — Flashman se fait renvoyer de l'école. — Tom et East en guerre avec les *præpostors*. — Tom se fait une affaire grave avec un garde-pêche. — Le docteur se demande s'il ne sera pas obligé de renvoyer East et Brown.

Lorsque Tom revint parmi ses camarades, après deux jours d'infirmerie, il trouva les choses bien changées. La brutalité de Flashman avait révolté tout le monde; s'il lui restait encore après cela quelques partisans, sa lâcheté les lui fit tous perdre. Diggs et lui s'étant rencontrés le lendemain de la loterie, il y eut entre eux un échange de gros mots.

Diggs le frappa, Flashman n'osa pas rendre coup pour coup. Il lui fallut bien du temps et bien des platitudes pour regagner quelques-uns de ses anciens partisans. Deux ou trois de ceux qui avaient aidé à « rôtir » Tom vinrent lui demander pardon, et le remercier de n'avoir rien dit.

Morgan le fit appeler, et se montrait fort disposé à pousser l'affaire jusqu'au bout; Tom l'en dissuada; seulement Morgan lui fit promettre de venir le trouver une autre fois; cette promesse, je n'oserais pas dire que Tom la tint bien fidèlement.

Voilà donc comment Tom garda Harkaway pour lui tout seul, et gagna le second lot de la loterie, environ trente shillings.

East et lui les dépensèrent à acheter des gravures pour orner leur étude, deux nouvelles crosses et une balle de cricket; avec le reste ils donnèrent un souper magnifique aux rebelles. L'argent partit aussi vite qu'il était venu; ils auraient rougi d'avoir de l'argent dans leurs poches au milieu d'un semestre.

Flashman dévorait sa colère en public, mais il ne manquait pas une occasion de maltraiter les deux amis, quand il les rencontrait seuls.

East et Tom, depuis qu'ils avaient perdu leur réputation d'écoliers sages et diligents, regardaient les règles de la maison comme autant de provocations, et ils ne se gênaient guère de les enfreindre. Ils s'octroyaient volontiers la liberté de flâner dans les corridors et dans la grande salle, aux heures où les *fags* (excepté ceux qui étaient de service) devaient se tenir dans leurs études. Cette habitude de flâner un peu partout les mit en présence de Flashman dans une circonstance solennelle.

Un soir donc, Tom et East étaient dans la salle. Ils étaient assis à la cheminée la plus rapprochée de la porte; Diggs, selon son habitude, était vautré devant l'autre cheminée. Il faisait là sa copie de vers, pendant que les deux amis chuchotaient à la lueur du feu.

Ils entendirent des pas dans le corridor du fond; ils prêtèrent l'oreille, et s'étant assurés que ces pas n'étaient pas ceux d'un *præpostor*, ils se remirent à bavarder, tout en réparant une vieille raquette détraquée. La porte s'ouvrit, et Flashman entra.

Il n'aperçut pas Diggs, et pensa que le hasard lui offrait une

bonne occasion de s'entretenir la main. Comme les deux amis ne se dérangeaient pas pour lui, il poussa rudement l'un des deux, pour les écarter de son chemin.

« Qu'est-ce que cela signifie? grommela celui qu'il avait poussé.

— Cela signifie que cela me plaît. Vous n'avez rien à faire ici, allez-vous-en à votre étude.

— Vous n'avez pas le droit de nous renvoyer.

— Pas le droit? Je vais vous rosser si vous vous obstinez à rester.

— Hé! vous autres, cria Diggs du fond de la salle, en se dressant à moitié et en s'appuyant sur son coude, vous ne vous débarrasserez jamais de cet individu si vous ne le rossez pas une bonne fois. Sautez dessus tous les deux, je vais être juge du combat. »

Il paraît que l'idée d'être juge du combat lui causait une grande joie intérieure, car il acheva de se lever et fit craquer ses jointures avec une grande véhémence. Je crois même qu'il souriait, mais je n'en suis pas assez sûr pour l'affirmer.

Flashman fut pris à l'improviste et recula de deux pas; East regarda Tom, et lui dit : « Ça y est-il? — Ça y est! » répondit Tom avec le courage du désespoir. Ils marchèrent ensemble sur Flashman, les poings fermés, le cœur ému. Ils lui venaient à peine à l'épaule, mais ils avaient la souplesse de leur âge, ils étaient lestes et bien découplés. Flahsman était grand et fort, mais il manquait d'agilité, parce qu'il mangeait trop et prenait trop peu d'exercice.

Quoiqu'il fût lâche, il ne pouvait dévorer un affront comme celui qui venait de lui être fait; d'ailleurs il espérait venir facilement à bout des deux enfants; il leur fit donc face en disant : « Impudents petits drôles. »

Avant qu'il eût achevé son défi, ils se jetèrent sur lui, faisant

pleuvoir une grêle de coups sur toute sa personne. Quant à lui, il frappait en brutal et en sauvage, mais ses coups perdaient de leur force, parce que ses deux adversaires étaient trop près de lui. Il y avait cependant entre les deux partis une telle inégalité de force, qu'au bout d'une minute Tom en pirouettant allant s'étendre le dos sur un banc. Déjà Flashman se retournait en grinçant des dents pour assommer East, lorsque Diggs sauta à bas de la table sur laquelle il était assis. « Arrêtez-vous là ! cria-t-il, la première tournée est finie; une demi-minute de repos ! »

Flashman se récria avec un horrible juron ; le cœur commençait à lui manquer.

« Ne m'avez-vous pas entendu ? reprit Diggs, je suis juge du camp : je veille à ce que les choses se passent dans les règles; en disant cela, il faisait craquer ses grands doigts rouges. Il est contre les règles que vous vous battiez contre un seul à la fois. Êtes-vous prêt, Brown? la demi-minute est passée. »

Les deux petits garçons se jetèrent de nouveau sur leur ennemi. Ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de le serrer de près ; quant à lui, il était plus brutal et plus ahuri que jamais. Il prit East à la gorge et essaya de lui frapper la tête contre la table bordée de fer.

Tom le saisit à bras le corps, et se souvenant fort à propos des enseignements de son ancien camarade Harry Winburn, il donna un croc en jambe à Flashman et le poussa de tout son poids. Le groupe chancela un instant et s'abattit sur le sol ; la tête de Flashman donna contre un banc.

Les deux enfants se relevèrent vivement; quant à lui, il demeura étendu. Ils commencèrent à avoir peur. Tom se pencha et cria à moitié fou de terreur : « Il saigne affreusement; venez voir, East, Diggs, il se meurt.

— Ah bien oui, répondit Diggs, qui se leva sans se presser ; c'est une feinte, il a peur de continuer à se battre. »

Diggs avait raison ; depuis longtemps il connaissait son homme. Il est vrai que la tête de Flashman avait sonné creux contre le banc ; mais Diggs avait vu assez de batailles dans sa vie pour savoir que les coups les plus sonores ne sont pas les plus dangereux.

East était aussi effrayé que Tom. Diggs souleva la tête de Flashman, qui poussa un gémissement.

« Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? cria Diggs.

— J'ai le crâne brisé, répondit Flashman en pleurnichant.

— Je vais courir chercher la gouvernante, s'écria Tom. Que faire?

— Quelle plaisanterie! il n'a que la peau d'entamée, dit tranquillement Diggs en lui tâtant la tête. De l'eau fraîche et un bout de chiffon, voilà tout ce qu'il lui faut.

— Laissez-moi aller, reprit Flashman d'un ton hargneux, en se mettant sur son séant. Je n'ai pas besoin de vous.

— Nous sommes réellement bien contrariés, commença East.

—Au diable votre contrariété! répondit Flashman, en mettant son mouchoir sur la partie blessée. Vous me payerez cela, c'est moi qui vous le dis. » Et il sortit de la salle.

« Il ne doit pas avoir grand mal, dit Tom avec un profond soupir de soulagement.

— Pas l'ombre, reprit Diggs, et vous verrez qu'il n'osera plus vous toucher. Mais, dites-moi donc, vous êtes, vous aussi, blessé à la tête, votre col est couvert de sang.

— Vraiment? dit Tom en portant la main à sa tête, je ne m'en étais pas aperçu.

—Lavez-moi cela, ou votre jaquette sera perdue. Quant à vous, East, vous avez un œil poché.

— Ce n'est pas trop cher, si nous en avons réellement fini avec notre ami Flashman, » dit East, pendant qu'ils montaient au dortoir pour laver leurs blessures.

Ils en avaient fini, en un sens, avec leur vieil ami Flashman : c'est-à-dire qu'il n'osa plus jamais lever la main sur eux, mais il n'épargna aucune invention et aucune calomnie pour les brouiller avec leurs camarades, surtout avec les élèves de cinquième et de sixième. Quant à lui, quelques mois après la grande lutte, il fut honteusement chassé de l'école, à la suite d'un souper trop bruyant dont le scandale arriva aux oreilles du docteur.

C'était une fin bien digne de lui, aussi personne ne fut surpris. J'ajouterai, en historien véridique, que personne ne le plaignit et que personne ne le regretta.

Le mal que nous faisons nous survit longtemps. Flashman parti, nos deux héros ressentirent encore les effets de sa haine. Les grands, même les meilleurs, même ceux qui avaient gardé la neutralité dans la guerre de l'Indépendance, en voulaient à Tom et à East d'avoir été les chefs de la rébellion. Flashman avait exploité ce mauvais sentiment, et les grands se disaient entre eux : « Voilà des petits drôles qui deviendront absolument intolérables, si l'on n'y prend garde. »

Ils continaient à être en guerre avec les maîtres ; on peut dire qu'ils l'étaient encore un peu avec les élèves de cinquième ; il ne leur manquait plus que de se mettre à dos les élèves de sixième, les *præpostors*. C'est ce qui leur arriva.

Les *præpostors* nouveaux se laissaient dominer par les élèves de cinquième et ne remplissaient pas scrupuleusement leurs devoirs ; Tom et East, le Têtard et quelques amis commencèrent à leur manquer de respect et à ne leur obéir qu'à contre-cœur. Autrefois, c'était un plaisir que de nettoyer l'étude d'un « fils de héros » comme le vieux Brooke ; mais franchement c'était une triste corvée que de rendre le même service à un Snooks, à un Green, qui ne savaient pas affronter une belle bousculade au football, et qui ne savaient pas maintenir l'ordre le soir dans les corridors.

En tant que *fags*, ils faisaient juste ce qu'il faut pour n'être point rossés, et encore pas toujours.

Malgré leurs méfaits cependant, ils ne perdirent jamais complétement l'amitié de Brooke jeune, qui était maintenant le coq de la pension. Diggs leur resta fidèlement attaché ; il leur prodiguait les bons avis, mais ils n'en profitaient guère.

Même quand la pension se fut transformée, même quand le bon ordre et la discipline intérieure eurent été restaurés par l'avénement de Brooke jeune et de Diggs à la dignité de *præpostors*, Tom et East eurent de la peine à rentrer dans la bonne voie. Tant qu'ils avaient été petits, leurs méfaits n'inquiétaient personne, mais maintenant ils étaient dans la première division : or tous les élèves de cette division qui commettaient quelque faute grave étaient envoyés directement au docteur.

Tom s'y fit envoyer dans les circonstances suivantes.

La rivière d'Avòn est à Rugby un cours d'eau lent et trouble ; le poisson qu'on y pêche est de qualité inférieure, mais qu'importe ; on pêche pour pêcher, et l'on sait que le vrai pêcheur ne mange pas de poisson.

Que l'eau fût un peu trouble, les écoliers n'y regardaient pas de si près ; elle était fraîche en été, aussi passaient-ils leur vie dans la rivière.

East et Tom venaient toujours s'y baigner deux fois par jour, quelquefois trois.

Les écoliers avaient, ou plutôt se figuraient avoir le droit de pêcher partout, et ne voulaient pas comprendre que leur droit (s'ils en avaient un) ne s'étendait qu'à la rive du côté de Rugby. Par malheur, le propriétaire de l'autre rive, après les avoir laissés faire quelque temps sans rien dire, donna des ordres très-sévères à ses gardes.

Il y eut des querelles, puis des batailles entre les écoliers et ses gardes ; un de ces derniers même fut jeté à l'eau. Le pro-

priétaire vint à l'heure de l'appel pour reconnaître les coupables. Les esprits étaient si excités qu'il fallut la présence du docteur, escorté de cinq ou six maîtres, pour empêcher la lutte de recommencer à l'instant même.

En tous cas le propriétaire fut sifflé ; l'excitation était telle, que les *præpostors* se promenaient de long en large avec leurs cannes et criaient « s-s-i-lence ! » de toutes leurs forces.

Les principaux coupables furent fouettés, mais le vainqueur venait de mettre la main dans un guêpier. Il ne pouvait plus se montrer sans être hué et sifflé ; s'il faisait mine de pousser son cheval sur les siffleurs pour les corriger à coups de cravache, il était mis en déroute à coups de crosse et d'arceaux de cricket ; les pierres et les balles sifflaient à ses oreilles. Quant aux gardes, la vie devint pour eux un fardeau insupportable.

C'était à qui pêcherait à l'endroit prohibé. Les écoliers avaient sur leurs ennemis cet avantage de passer une grande partie du jour sur le bord, sans vêtements ; ils ne manquaient pas d'aller pêcher en fraude, et au moindre danger sautaient à l'eau, traversaient la rivière et venaient se cacher parmi leurs camarades.

Tom, par ses insolentes railleries, s'était fait un ennemi personnel d'un nouveau garde qui était apparu un beau jour avec une jaquette de chasse en velours et qui avait annoncé hautement l'intention de remplir son devoir avec la dernière rigueur. Cette partie de son discours fut couverte de huées : la jaquette de l'orateur lui valut sur-le-champ le surnom de Velouté. Il se retira furieux.

Un jeudi, par une belle après-midi, Tom ayant emprunté à East sa nouvelle canne à pêcher, partit tout seul et se rendit au bord de la rivière. Il pêcha quelque temps sans rien prendre, pas un poisson ne voulait mordre. Juste en face de lui, dans une anse, sous un vieux saule, il vit de gros poissons qui sautaient après les mouches.



Au moindre danger, ils sautaient à l'eau.

L'eau était profonde, mais à cinquante mètres plus bas il y avait un gué. Tom retroussa son pantalon, et oubliant le propriétaire, les gardes et la solennelle défense du docteur, il passa la rivière et bientôt se dirigea à quatre pattes vers le vieux saule.

En un rien de temps il jeta sur l'herbe trois ou quatre gros chaboisseaux qui se débattaient et donnaient des coups de queue. Il venait d'amorcer sa ligne pour la quatrième fois et il allait la jater, lorsqu'il vit, à cent mètres de lui, un homme qui s'avançait en suivant la rive.

Que faire? gagner le gué avant l'homme? Impossible, surtout avec sa canne à pêche qui le gênerait pour courir.

Il n'a plus d'autre ressource que le vieux saule. Il y grimpe et attire sa ligne après lui; il avait eu juste le temps de grimper et de se tapir le long d'une grosse branche horizontale qui surplombait la rivière d'une dizaine de pieds, lorsque le garde arriva. Le cœur de Tom battit violemment quand l'autre fut près du saule.

Il allait passer tranquillement lorsque, par malheur, il aperçut les chaboisseaux : il fit halte aussitôt, ramassa les poissons un à un et s'assura en les touchant qu'ils étaient nouvellement pêchés. Tom se fit tout petit quand il vit le garde regarder de tous côtés. « Si je pouvais seulement cacher ma ligne, » pensait-il, et il la tira tout doucement.

Le garde entendit le bruissement de la ligne dans les feuilles et aperçut la main et le bras de Tom.

« Ah, vous voilà là-haut? dit-il en accourant sous l'arbre. Descendez tout de suite. »

Tom ne répond rien et se creuse vainement la tête pour tâcher de se tirer de là. Le garde commence à grimper le long du tronc; Tom lève sa canne à pêche et s'écrie :

« Holà, Velouté, gare les doigts si vous grimpez plus haut. »

Le garde s'arrête et lève les yeux : « Tiens, c'est vous, mon

jeune monsieur! quelle bonne chance. Mais je vous conseille de descendre tout de suite; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Merci, Velouté, on est très-bien ici, dit Tom, tout prêt à se défendre à coups de perche.

— Bon, ne vous gênez pas, dit le garde en redescendant sur le pré; il ajouta, en s'asseyant sur le bord de la rivière : Je ne suis pas pressé; prenez votre temps, je vous apprendrai à donner des sobriquets aux honnêtes gens.

— Voilà bien ma chance habituelle, se dit Tom en lui-même; j'avais bien besoin de lui donner un sobriquet. Si je l'avais appelé « garde », je pourrais encore m'en tirer. »

Le garde prit tranquillement sa pipe, la bourra et l'alluma, sans perdre de vue Tom. Celui-ci, tout penaud, se tenait de son mieux sur sa branche et le regardait fumer. Plus il y réfléchissait, plus sa situation lui semblait désespérée.

« Il doit être bientôt l'heure du second appel, pense-t-il. Ce garde est là qui fume stupidement. S'il m'attrape, je suis sûr d'être fouetté. Je ne puis cependant pas rester là jusqu'au soir. Si je lui offrais de l'argent. »

« Dites-moi, garde (sa parole était pleine de douceur), laissez-moi aller pour un shilling.

— Pas pour vingt, » grogne son persécuteur.

Ils restent là tous les deux bien longtemps après le second appel; le jour baisse, c'est bientôt l'heure de la fermeture des portes.

« Je descends, garde, dit Tom à la fin, avec un soupir, car il était bien fatigué. Voyons, qu'allez-vous me faire?

— Vous conduire à l'école et vous remettre entre les mains du docteur, » dit le garde en faisant tomber les cendres de sa quatrième pipe. Alors il se remet sur pied et se secoue.

« Bien, dit Tom; mais à bas les mains, vous savez? Je vais vous suivre sans résistance, mais ne me prenez pas au collet; pas de violence. »



Je descends, garde, dit Tom.

Le garde le considéra pendant une minute. « C'est bon ! » dit-il à la fin. Tom descendit et accompagna tristement le garde jusqu'à l'école, où ils arrivèrent au moment de la fermeture. Comme ils franchissaient la porte, le Têtard et quelques-uns de ses amis, devinant ce qui se passait, se précipitèrent vers Tom, en criant : « A la rescousse ! » Mais Tom secoua la tête ; ils se contentèrent de l'accompagner jusqu'à la porte du docteur et revinrent sur leurs pas tout désappointés.

Comme le docteur était changé depuis la première fois que Tom avait comparu en sa présence ! Que sa figure était sévère, pendant que le garde faisait son rapport et déclarait que Tom lui avait donné un sobriquet. « Monsieur, dit le coupable en interrompant le garde, je l'ai seulement appelé Velouté. »

Le docteur se contenta de lui demander : « Vous connaissez la règle à propos des rives, Brown ?

— Oui, monsieur.

— Vous m'attendrez demain, après la première classe.

— Je m'en doutais, marmotta Tom.

— Et la perche, monsieur ? continua le garde, mon maître a dit que nous pourrions réclamer les perches...

— Oh ! s'il vous plaît, monsieur, dit Tom, la perche n'est pas à moi. » Le docteur parut embarrassé ; mais le garde, qui était un brave homme, s'adoucit en voyant la détresse de Tom et n'insista pas.

Tom fut fouetté le lendemain matin. Quelques jours après, il rencontra Velouté et lui fit cadeau d'une demi-couronne pour avoir renoncé à réclamer la perche, et ils devinrent les meilleurs amis du monde. J'ai le regret d'ajouter que Tom pêcha souvent depuis sous le vieux saule et qu'il ne fut jamais pris par Velouté.

Trois semaines après, Tom comparaissait encore devant le grand juge, côte à côte avec East. Ces deux messieurs, remarquant que beaucoup de balles se perdaient sur les toits, résolurent d'y

faire une petite expédition; ils escaladèrent la muraille en y plantant de grands clous de distance en distance et trouvèrent une énorme provision de balles.

Les toits leur parurent un séjour si charmant qu'ils y passèrent bientôt tous leurs loisirs. Ils ne manquèrent pas de graver leurs noms au sommet de toutes les tours. Ils s'avisèrent même un beau jour de l'écrire sur l'aiguille à minutes de la grande horloge.

Cette opération, pendant laquelle l'aiguille avait été arrêtée, mit le désordre dans le mécanisme. Le lendemain la moitié de l'école fut en retard pour la prière. Vérification faite, on trouva les deux noms H. East, T. Brown, gravés sur l'aiguille des minutes; tout s'expliqua, et les deux graveurs furent conduits au docteur, pendant que leurs amis les escortaient en faisant par des gestes ironiques de très-claires allusions au sort qui les attendait.

Le docteur se contenta de leur donner trente vers d'Homère à apprendre par cœur et leur fit comprendre qu'en accomplissant des exploits de cette nature on finissait presque toujours par se rompre les os.

Hélas! pas plus tard que le lendemain il y avait grande foire à Rugby. Comme cette foire avait déjà donné lieu à des rixes entre les écoliers et les fermiers, le docteur, à la prière du matin, défendit à tous les élèves d'aller en ville ce jour-là. Justement parce que c'était défendu, East et Tom se firent un point d'honneur d'y aller. En débouchant dans la Grande Rue, ils tombèrent juste sur un des maîtres. Le maître en question n'est pas un homme consciencieux; il a déjà rencontré en ville plusieurs de ses pensionnaires à lui: il s'est contenté de leur donner des lignes à apprendre, tandis qu'il envoie Tom et East au docteur. Le docteur les fouette rudement.

Voilà quels étaient leurs états de services, lorsque l'avant-veille

du départ pour les vacances Thomas frappa à leur porte et leur dit que le docteur les demandait.

Ils se regardent avec une mine piteuse. De quoi s'agit-il maintenant ? Lequel de leurs innombrables méfaits est parvenu officiellement à la connaissance du docteur ? Dans tous les cas, il n'y pas à hésiter ; ils montent au cabinet du docteur.

Le docteur était là, non pas irrité, mais grave. « Il les a envoyés chercher pour leur parler sérieusement avant leur départ pour les congés. Ils ont été tous les deux fouettés un certain nombre de fois pour des fautes graves, commises volontairement et en pleine connaissance de cause. Cela ne peut pas durer plus longtemps.

« Ils ne font de bien ni à eux-mêmes ni aux autres, maintenant qu'ils sont grands et qu'ils ont une certaine influence dans l'école. Ils ont l'air de croire que les règles ont été établies par caprice et pour le plaisir des maîtres ; il n'en est rien, les règles sont faites pour le bien de l'école tout entière, c'est une nécessité absolue de s'y conformer. Ceux qui par légèreté ou par obstination refusent de s'y soumettre ne peuvent demeurer à l'école. Il serait fâché de les voir partir, parce que l'école leur ferait beaucoup de bien ; il espère que pendant les congés ils penseront sérieusement à ses paroles. Bonsoir ! »

Ils sortirent de là horriblement effrayés : l'idée d'être renvoyés de l'école ne leur avait jamais traversé l'esprit.

Le soir même, le docteur demanda à leur maître son opinion sur eux. « Ce ne sont pas des travailleurs, répondit le maître, ils sont légers et turbulents ; mais je ne puis m'empêcher de les aimer. Je crois qu'au fond ce sont de très-braves garçons.

— J'en suis bien aise, c'est mon opinion aussi, mais ils me mettent dans un grand embarras. Ce sont les chefs des *fags* de ma pension, car ils sont hardis et entreprenants. Je serais désolé de les perdre, mais je ne puis les conserver s'ils ne prennent plus

de caractère et plus de sérieux. Dans une année d'ici, ils pourraient faire le plus grand tort aux petits.

— Oh ! j'espère que vous ne les renverrez pas, dit le maître, qui voulait plaider leur cause.

— Je ne les renverrai pas, si je puis faire autrement. Ils ne comprennent ni l'un ni l'autre qu'ils ont un devoir à accomplir et une œuvre à poursuivre à l'école ; et comment le leur faire comprendre ?

— Je crois que si l'un des deux était chargé de veiller sur un petit, cela leur donnerait du sérieux à tous les deux. Brown est le plus dissipé, je dois le dire ; East ne ferait pas tant de sottises sans lui.

— Eh bien ! dit le docteur avec un soupir, j'y songerai. » Et ils s'entretinrent d'autre chose.





Tom saisit la maiu délicate d'Arthur.

CHAPITRE XI

Tom est chargé d'un pupille. — Dès le premier jour, ce pupille lui donne une leçon que Tom n'oubliera jamais. — Il est embarrassé de son rôle de mentor; mais il prend la résolution de faire de son mieux.

Le soir de la rentrée, Tom, East et un autre élève de la pension se précipitèrent comme des fous dans le sanctuaire de la matrone; comme il arrive à tout écolier vraiment digne de ce nom, ils étaient aussi heureux de rentrer qu'ils avaient été heureux de partir.

« Eh bien, madame Wixie, cria l'un d'eux, nous voilà revenus, aussi bons enfants que jamais. Nous allons vous aider à ranger tout cela. » Tout cela, c'étaient les affaires des élèves déjà rentrés; Mme Wixie était une bonne petite femme aux yeux noirs, active et méthodique; elle était fortement occupée à défaire des

malles et à ranger les effets des élèves dans leurs cases respectives.

« Hé, Mary, cria un autre (on l'appelait indifféremment Mary ou Mme Wixie), qui est-ce qui est rentré? Est-ce que le docteur a renvoyé le vieux Jones? Combien y a-t-il de nouveaux?

— East et moi, est-ce que nous aurons l'étude de Gray? Vous savez, vous nous avez promis de la retenir si c'était possible, dit Tom.

— Est-ce que je coucherai au n° 4? hurla East.

— Comment vont le vieux Sam, et Bogle, et Sally?

— Que le bon Dieu bénisse ces garçons! s'écria Mary, trouvant enfin moyen de placer un mot; vous me ferez mourir, si vous me harcelez ainsi. Allez-vous-en chez la gouvernante, et faites-vous donner à souper; vous savez que je n'ai pas le temps de bavarder. Vous, monsieur East, laissez donc tout cela tranquille; vous mêlez les affaires de trois nouveaux. » Et elle s'élança vers East, qui fila entre les malles ouvertes, tenant à la main quelque chose qu'il avait pris dans les affaires de quelque nouveau venu.

« Holà, regardez-moi cela, Tommy, cria-t-il. En voilà une bonne charge! » Et il brandissait au-dessus de sa tête plusieurs petits bonnets de nuit, très-joliment faits, ouvrage sans doute d'une mère ou d'une sœur aimante, qui ne se doutait guère en les cousant, pendant que son cœur se brisait, des ennuis auxquels ils exposeraient celui qui devait les porter. La petite matrone fut plus avisée et arracha les bonnets des mains de East, avant qu'il eût songé à en regarder la marque.

« Maintenant, monsieur East, dit-elle, vous auriez tort de ne pas vous en aller : il y a à souper d'excellent bœuf froid avec des pickles; et puis, je n'ai que faire des anciens ici, le premier soir.

— Hourra pour les pickles! Venez, Tommy; venez, Smith. Nous saurons bien découvrir quel est le jeune comte qui a de si beaux bonnets de nuit. Mary n'est pas tolérable la première semaine. »

Comme nos écoliers allaient sortir, la matrone toucha le bras de Tom, et dit : « Monsieur Brown, s'il vous plaît, attendez une minute ; j'ai quelque chose à vous dire.

— Très-bien, Mary. East, je vous suis dans une minute. Laissez-moi des pickles.

— Monsieur Brown, poursuivit la petite matrone, vous aurez l'étude de Gray ; Mme Arnold[1] l'a dit. Elle vous demande de prendre avec vous ce jeune gentleman. C'est un nouveau, il a treize ans, quoiqu'il paraisse plus jeune. Il est très-délicat, et c'est la première fois qu'il quitte sa famille. J'ai dit à Mme Arnold que j'étais sûre que vous seriez bon pour lui, et que vous empêcheriez les autres de le brimer dès son entrée. On l'a mis dans votre classe, et j'ai placé son lit à côté du vôtre au nº 4. East ne pourra pas y coucher ce semestre. »

Ce discours déconcerta Tom. Il avait l'étude qu'il avait tant désirée ; mais les conditions auxquelles on la lui donnait modéraient singulièrement sa joie. Il regarda alors son futur protégé, qui s'était réfugié sur un canapé, à l'autre bout de la pièce : c'était un enfant mince et pâle, avec de grands yeux bleus, et une jolie chevelure ; il avait l'air effrayé et embarrassé. Tom vit d'un coup d'œil que le petit étranger mènerait une vie misérable pendant tout son premier semestre si on le laissait seul, et que, d'un autre côté, il causerait de constantes inquiétudes à quiconque prendrait à tâche de le tirer d'affaire. Tom était trop honnête pour se charger du nouveau et pour le laisser ensuite se débrouiller tout seul ; mais, s'il l'acceptait comme son copain à la place d'East, que devenaient tous les projets qu'ils avaient formés le semestre précédent ? Ils avaient caressé le rêve d'avoir un cellier pour la bière en bouteilles, sous la fenêtre ; de fabriquer des lignes et des frondes, de préparer des expéditions à Brown-

1. La femme du docteur.

sover Mill et à Caldecott's Spinney. East et lui avaient mis dans leur tête d'avoir cette étude ; tous les soirs après la fermeture jusqu'à dix heures, ils parleraient de leurs parties de pêche, boiraient de la bière en bouteille, liraient les nouvelles du capitaine Marryat et assortiraient les œufs qu'ils auraient dénichés. Ce nouveau camarade, très-probablement, ne sortirait jamais de l'enclos; il aurait peur de se mouiller les pieds; ce serait un perpétuel sujet de moquerie; on l'appellerait Molly, ou Jenny, on l'affublerait pour sûr de quelque sobriquet féminin.

La matrone l'observa pendant un moment et vit ce qui se passait dans son esprit; aussi fit-elle habilement appel à la bonté de son cœur : « Pauvre petit ! dit-elle tout bas, son père est mort, il n'a pas de frères. Sa maman, une femme si charmante, avait le cœur brisé en le laissant ce matin même. Elle a dit qu'une de ses sœurs mourrait probablement d'une maladie de langueur ; aussi...

— C'est bon ! c'est bon, s'écria Tom avec un effort qui lui coûta un soupir. Je suppose qu'il faut que je renonce à East. Venez, petit nouveau. Comment vous appelez-vous? Nous allons souper; ensuite je vous montrerai notre étude.

— Il s'appelle George Arthur, » dit la matrone, en marchant vers lui avec Tom. Comme cérémonie préliminaire à l'adoption du nouveau en qualité de copain, Tom saisit sa main délicate et pensa en le regardant qu'il suffirait d'un souffle pour le renverser. « J'ai fait mettre ses livres et ses affaires dans l'étude; sa maman a fait renouveler le papier, la couverture du canapé et la portière. » Cette petite diplomate de matrone jeta, comme par hasard, ces renseignements dans la conversation, afin de montrer que le nouveau venu contribuait largement au bien-être de la communauté. « Mme Arnold m'a dit de vous dire, ajouta-t-elle, que vous lui feriez plaisir tous les deux en venant prendre le thé avec elle. Vous connaissez le chemin, monsieur Brown, et je sais que tout est prêt. »

En voilà un événement! Maître Tom allait monter prendre le thé chez le docteur, dès le premier soir, absolument comme s'il était en sixième, ou tout au moins en cinquième; comme s'il était un personnage dans le petit monde de l'école, au lieu d'être le plus turbulent de tous les *fags*. Il lui semblait qu'il prenait rang dans l'ordre social et dans l'ordre moral. Néanmoins il ne put réprimer un soupir à l'idée du souper si amusant qu'il aurait fait chez la gouvernante, avec East et compagnie; après le souper, il aurait fait visite aux études de tous ses amis, pour narrer les exploits et les merveilles des dernières vacances; il aurait formé avec ses camarades mille projets pour le nouveau semestre; il aurait su quels anciens étaient partis; combien il était arrivé de nouveaux; quelle étude chacun occupait, et dans quel dortoir couchait chacun des nouveaux *præpostors*. Pourtant Tom se consola en pensant qu'il n'aurait pu remplir la moitié de ce programme avec Arthur sur ses talons; en conséquence, il le remorqua vers le salon du docteur, enchanté du monde en général et de lui-même en particulier.

Outre Mme Arnold, il y avait dans le salon les aînés de ses enfants, un des plus jeunes *præpostors*, Brooke jeune, qui était maintenant en sixième et avait hérité de la position et de l'influence de son frère, et un autre élève de la même classe qui causait avec lui près du feu. Ce *præpostor* et Brooke jeune, qui était un grand gaillard bien découplé, de six pieds de haut, âgé de dix-huit ans, fort comme un porteur de charbon, firent un signe de tête amical à Tom, qui n'en fut pas médiocrement fier, et continuèrent leur conversation. La maîtresse de la maison leur adressa quelques paroles pleines de bonté, qui eurent pour résultat de les mettre à leur aise et d'engager la conversation entre eux. Alors elle les laissa avec ses enfants pour aller terminer une lettre. La conversation était des plus animées, Tom s'étendant longuement sur un poney sans pareil qu'il avait monté à la chasse,

Arthur racontant la beauté et la grâce des lacs en hiver. Dès que le thé fut servi, le docteur fit son apparition.

Que de franchise, de bonté et de dignité dans l'accueil qu'il fit à tous les membres de la petite société! Tom fut heureux de voir le docteur et Brooke se donner la main et se regarder face à face, et il ne manqua pas de remarquer que Brooke était presque aussi grand et aussi large d'épaules que le docteur. Tom tenait à la main sa tasse remplie, et voilà que le docteur, pour la seconde fois, lui donne une chaude poignée de main; il a l'air d'oublier tous ses anciens méfaits et lui dit : « Ah! Brown, vous voilà; j'espère que vous avez laissé votre père et toute la famille en bonne santé.

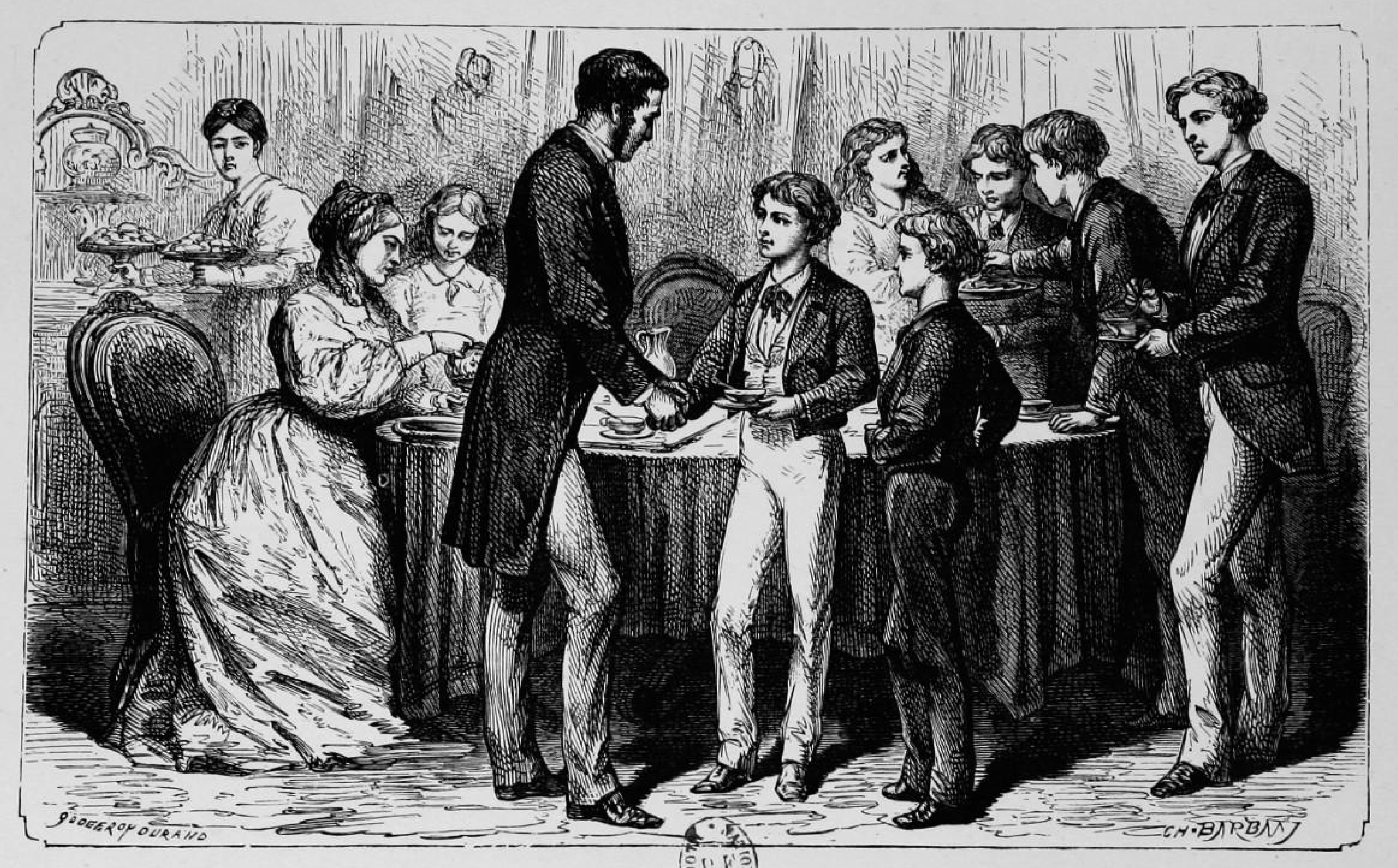
— Oui, monsieur, en très-bonne santé.

— Et voilà le petit nouveau qui sera dans votre étude. Il n'a pas l'air aussi bien portant que nous le désirerions. Il a besoin de l'air de Rugby et de quelques bonnes parties de cricket. Vous lui ferez faire de bonnes promenades, à Bilton Grange et à Caldecott's Spinney, et vous lui montrerez comme notre petit pays est joli aux environs. »

Le docteur fut charmant pour tout le monde; aussi chacun se sentait à son aise; chacun, si jeune qu'il fût, comprit qu'il avait sa petite utilité dans le monde de l'école et avait quelque chose à y faire.

Aussitôt après le thé, le docteur rentra dans son cabinet, et les jeunes écoliers, quelques minutes après, prirent congé et sortirent par la porte qui conduisait des appartements du docteur dans l'intérieur de l'école.

Près du feu, à l'autre bout d'un des corridors, il y avait un groupe de petits qui riaient et parlaient très-haut. Il se fit un grand silence quand la porte s'ouvrit; puis il y eut de bruyantes acclamations quand on reconnut Tom qui s'avançait le long du corridor.



Le docteur donna à Tom une poignée de main.

« Holà, Brown, d'où venez-vous?

— J'ai pris le thé avec le docteur, dit Tom avec une grande dignité.

— Oh, oh! s'écria East : c'est donc pour cela que vous n'êtes pas venu souper. Vous y avez perdu; ce bœuf et ces pickles étaient exquis.

— Hé, petit bonhomme, cria le Têtard, en découvrant Arthur, et en le prenant au collet ; comment vous appelez-vous? »

Tom vit Arthur reculer avec effroi et se troubler à la vue de tous les regards braqués sur lui. Il pensa que le mieux était de le laisser répondre, sauf à se tenir prêt à lui venir en aide, si besoin était.

« Arthur, monsieur. Je viens du Devonshire.

— Ne m'appelez pas monsieur, jeune blanc-bec. Quel âge avez-vous?

— Treize ans.

— Savez-vous chanter? »

Le pauvre enfant hésitait et tremblait. Tom intervint : « Têtard, vous êtes assommant. Il sera bien obligé de chanter, qu'il sache ou non, dans deux semaines d'ici, et nous n'aurons que trop le temps d'y songer.

— Est-ce que vous le connaissez déjà, Brown?

— Non; mais c'est mon copain dans l'ancienne étude de Gray; voilà bientôt l'heure de la prière, et je ne l'ai pas encore vue. Venez, Arthur. »

Ils partirent tous les deux; Tom était pressé de tenir son protégé en lieu sûr, pour lui donner ses instructions sur la manière de se conduire.

« Quel drôle de copain pour Tom! » voilà ce qui se disait autour du feu. C'est juste la réflexion que Tom se faisait à lui-même, en allumant la chandelle et en passant l'inspection de l'étude, remise à neuf.

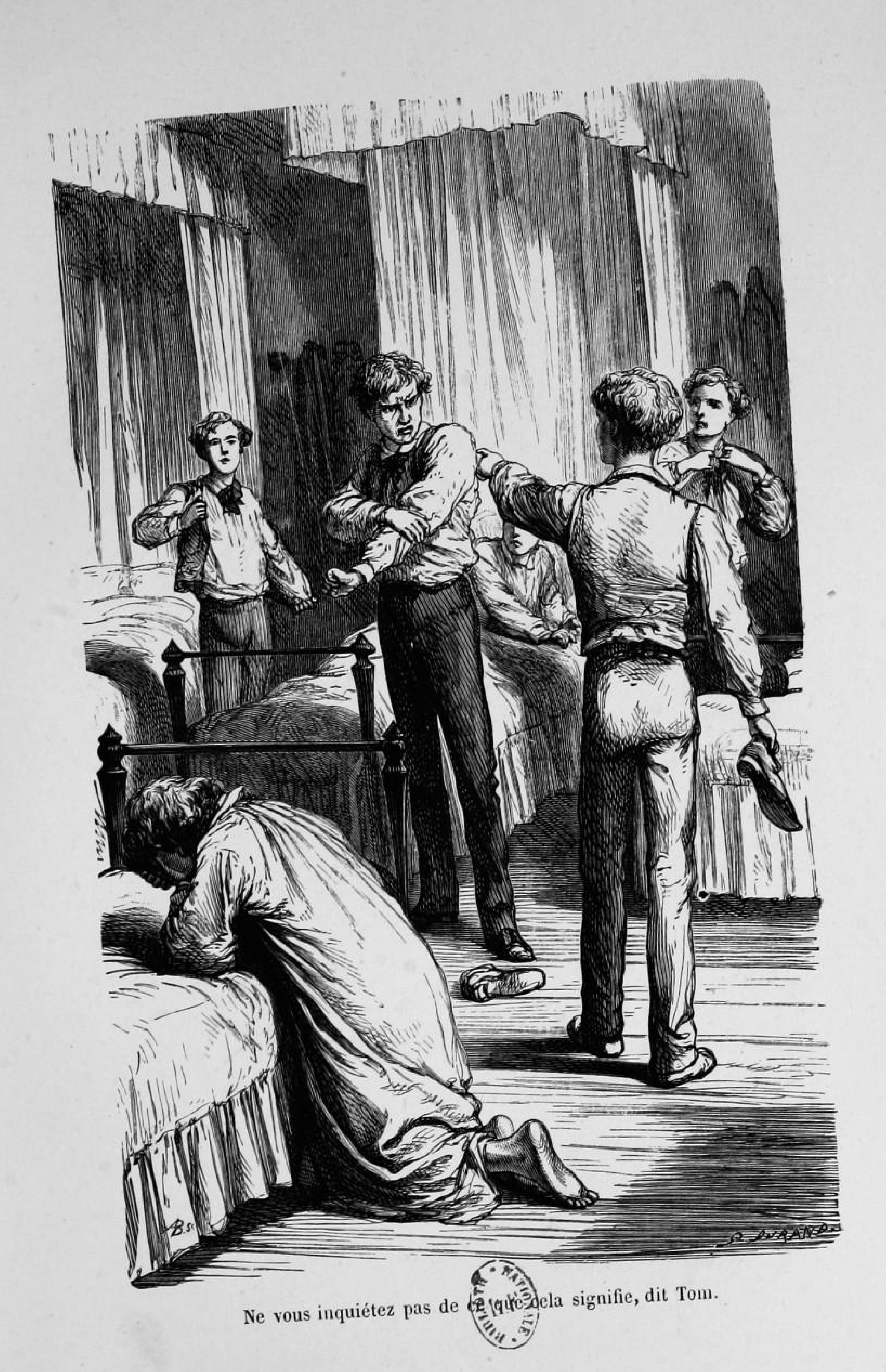
« Écoutez, Arthur, votre mère est bien gentille de nous avoir arrangé un si bon petit coin ! Maintenant faites bien attention à ce que je vais vous dire. Il faut répondre hardiment quand on vous parle et ne pas vous effrayer. Si vous avez peur, on vous *brimera;* ne soyez pas toujours à parler de votre maison, de votre mère ou de vos sœurs. »

Le pauvre petit Arthur avait grande envie de pleurer. « Mais, s'il vous plaît, ne puis-je vous parler de..... de la maison avec vous?

— Tant que vous voudrez, cela me fera plaisir. Mais n'en parlez pas à ceux que vous ne connaissez pas : ils vous appelleraient le « petit poulot à maman » et vous donneraient toutes sortes de sobriquets ridicules. Quel joli pupitre ! C'est à vous? Quelles belles reliures! vos livres de classe ressemblent à des romans. »

Après la prière, Tom conduisit Arthur au n° *4*. C'était une grande pièce bien aérée, qui donnait par deux larges fenêtres sur l'enclos de l'école. Il y avait douze lits dans ce dortoir ; le plus voisin de la cheminée était celui du *præpostor*, qui ne montait se coucher qu'environ un quart d'heure après les *fags*. Les petits se rendirent à leurs lits et commencèrent à se déshabiller en bavardant tout bas; les grands, ceux de l'âge de Tom, faisant de leurs lits des canapés, bavardaient en bras de chemise. Le pauvre petit Arthur était ahuri de la nouveauté de sa situation. L'idée ne lui était pas venue qu'il lui faudrait coucher dans la même pièce, avec des inconnus; cela lui paraissait aussi pénible qu'étrange. Il n'osait prendre sur lui d'ôter sa jaquette; cependant, non sans effort, il l'ôta : et alors il se mit à regarder Tom, qui était assis sur le pied de son lit, occupé à bavarder et à rire.

« S'il vous plaît, Brown, dit-il tout bas, puis-je me laver la figure et les mains?



Ne vous inquiétez pas de ce que cela signifie, dit Tom.

— Naturellement, si vous y tenez; voilà votre toilette, sous la fenêtre, la seconde à partir de votre lit. Seulement vous serez obligé de descendre chercher de l'eau demain matin, si vous usez toute la vôtre. » Et il reprit sa conversation où il l'avait laissée, pendant qu'Arthur se glissait timidement entre les lits et procédait à ses ablutions, ce qui attira sur lui l'attention de tout le dortoir.

Le bavardage et les rires continuaient. Arthur, après s'être lavé, se déshabilla et passa sa chemise de nuit. Alors il regarda autour de lui, plus nerveux et plus tremblant que jamais. Trois ou quatre des petits étaient déjà au lit, assis, le menton appuyé sur les genoux. La lumière éclairait tout le dortoir, le bruit ne cessait pas. C'était un moment d'épreuve pour le pauvre enfant isolé; pourtant, cette fois, il ne demanda pas conseil à Tom sur ce qu'il avait à faire; il se mit à genoux près de son lit, comme il l'avait toujours fait depuis sa plus tendre enfance, pour ouvrir son cœur à Celui qui entend le cri et adoucit la peine du petit enfant et de l'homme fort dans l'angoisse.

Tom, assis au pied de son lit et penché pour délacer ses bottines, tournait le dos à Arthur; il n'avait donc rien vu de ce qui venait de se passer. Le silence qui se fit tout à coup l'étonna et il leva les yeux. Deux ou trois écoliers riaient ou ricanaient; un grand brutal, debout au milieu du dortoir, ramassa une pantoufle et la lança à l'enfant agenouillé en le traitant de petit hypocrite. Tom vit tout cela d'un seul coup d'œil; aussitôt la bottine qu'il venait d'ôter vola droit à la tête du *brimeur;* celui-ci n'eut que le temps de parer le coup avec son coude. Il lança un juron en trépignant de douleur et demanda à Tom ce que cela signifiait?

« Ne vous inquiétez pas de ce que cela signifie, dit Tom, qui sentait bouillonner tout son sang dans ses veines ; si quelqu'un veut recevoir l'autre bottine, il sait ce qu'il faut faire pour cela. »

Comment les choses auraient-elles tourné? Il est difficile de le dire. L'entrée du *præpostor* coupa court à cette scène. Tom et les autres se précipitèrent dans leur lit et y achevèrent leur toilette de nuit. Ce qui venait de se passer inspira à plus d'un écolier de sérieuses réflexions. Quant à Tom, il lui fut impossible de dormir. Ses tempes battaient, son cœur bondissait, c'est à peine s'il pût s'empêcher de sauter du lit et de courir à travers le dortoir. Il songea à sa mère et à la promesse qu'il lui avait faite, étant tout petit, de ne jamais oublier de s'agenouiller au pied de son lit, pour se remettre entre les mains du Père qui est aux cieux avant de poser sa tête sur son oreiller, d'où peut-être il ne la relèverait jamais. Il se mit à pleurer en silence, comme si son cœur allait se briser : il avait alors quatorze ans.

Voici comment les choses s'étaient passées à l'arrivée de Tom. Les premiers soirs, il n'avait pas osé s'agenouiller à cause du bruit. Il prit donc l'habitude de se mettre au lit; une fois la lumière éteinte, il se glissait hors de son lit et faisait sa prière. Puis il se dit qu'il pouvait aussi bien faire sa prière dans son lit; mais il s'endormit souvent sans la faire; c'est ainsi que peu à peu il en vint à ne plus prier du tout, et cela pour avoir rougi d'abord de « confesser sa foi devant les hommes ».

Pauvre Tom! le premier et le plus cruel sentiment qui fut sur le point de lui briser le cœur, ce fut celui de sa lâcheté. Celui de tous les vices qu'il méprisait le plus était dans son âme; il y exerçait ses ravages. Par lâcheté, il avait menti à sa mère, à sa conscience, à son Dieu. Comment supporter une pareille idée? Et voilà qu'un enfant faible, qu'il avait pris en pitié et presque méprisé à cause de sa faiblesse, avait fait ce que lui, fanfaron, n'avait osé faire. La première lueur de consolation pénétra dans son âme quand il se fut juré qu'il soutiendrait cet enfant envers et contre tous, qu'il l'aiderait, le réconforterait, prendrait sa part de ses peines en souvenir de ce qu'il venait de faire. Il

résolut aussi d'écrire à sa mère dès le lendemain et de lui dire combien son fils avait été lâche. La paix du cœur lui revint aussitôt qu'il eut résolu de rendre témoignage de sa foi dès le lendemain matin. Sans doute l'épreuve serait plus pénible le matin que le soir; mais pour rien au monde il n'aurait voulu laisser échapper la première occasion qui se présentait. Il eut des tentations et des faiblesses : le mauvais esprit lui représenta que ses camarades se moqueraient de lui et lui donneraient une douzaine au moins de sobriquets; que l'on méconnaîtrait ses motifs; que tout le monde s'écarterait de lui et qu'il resterait seul avec le nouvel élève; or il était de son devoir de conserver toute son influence, pour faire le plus de bien possible. Par moments, la tentation prenait une forme encore plus subtile : N'est-ce pas, se disait-il, l'amour-propre qui me pousse? ne me donnerai-je pas l'air d'être plus brave que les autres en agissant ainsi? Ai-je le droit de commencer maintenant! Ne devrais-je pas plutôt prier dans mon étude, sans le laisser ignorer aux autres, et tâcher de les amener ainsi à m'imiter, sans rien changer à ma conduite extérieure? Son bon ange l'emporta; il s'endormit, décidé à suivre l'impulsion qui avait été si forte et qui lui avait rendu la paix.

Le lendemain il se mit à genoux et pria; il découvrit qu'il s'était exagéré l'effet que produirait sa résolution. Il y eut d'abord quelques ricanements et quelques moqueries. Mais cela passa bien vite, et quelques camarades commencèrent à l'imiter. Le bon exemple gagna de proche en proche, et au bout de quelques années, grâce aux efforts persévérants du docteur Arnold, ce qui avait été l'exception finit par devenir la règle. Mais n'anticipons pas.

Tom était très-fier de son rôle de mentor; pour rien au monde il n'eût voulu en être déchargé; mais c'était pour lui une cause de transes et d'anxiétés continuelles. S'il laissait Arthur seulement

une heure tout seul, soit dans leur étude, soit dans l'enclos, il se tourmentait jusqu'à ce qu'il l'eût de nouveau sous les yeux. Après chaque classe, après chaque appel, il l'attendait à la porte pour empêcher qu'on ne lui jouât quelque mauvais tour et qu'on ne lui fît d'autres questions que les questions réglementaires ; à déjeuner et à dîner, il avait l'œil sur son assiette, pour empêcher toute déprédation de la part des voisins. En un mot, selon l'expression d'East, il caquetait autour de lui comme une poule autour de son poussin.

Arthur mit longtemps à se livrer tout à fait, ce qui rendait la tâche de Tom d'autant plus difficile. Il ne parlait jamais le premier ; ce qui contrariait le plus son mentor, c'est qu'il était toujours de son avis. Quelquefois, quand ils étaient, le soir, dans leur étude, Tom était absolument furieux de le voir consentir à tout et tout approuver. Plus d'une fois il fut sur le point de lui faire la leçon et de lui dire qu'il est bon que chacun ait son avis et le fasse connaître, mais il se contraignait en songeant qu'il ne ferait que l'effrayer ; Il était retenu aussi par le souvenir de ce qui s'était passé le premier soir, au n° 4. Alors il prenait la résolution de rester tranquille et de ne pas parler le premier. Mais il était toujours battu à ce jeu, et en désespoir de cause il se mettait à parler, d'abord parce qu'il craignait que son camarade ne le crût fâché, ensuite parce qui lui était impossible de retenir sa langue plus longtemps.

C'était dur ! mais Tom s'étant une fois chargé de cette œuvre avait mis dans sa tête d'y réussir de façon à se satisfaire. Les railleries de East et de ses amis qui l'appelaient nourrice ne firent que l'éperonner.

Quand ils le prenaient sur un autre ton, ce qui leur arrivait quelquefois, Tom était très-embarrassé. « Savez-vous, Tommy, dit un jour East, que vous gâterez votre jeune pupille à force de le mitonner ? Pourquoi ne le laissez-vous pas chercher sa voie et se

débrouiller tout seul? Il ne vaudra jamais un bouton si vous le tenez toujours sous les basques de votre jaquette.

— Sans doute; il n'est pas encore capable de se débrouiller tout seul. Chaque jour je fais tous mes efforts pour l'y amener. Pauvre petit! Je ne peux pas le comprendre. il ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'ici; c'est une sensitive; tout ce qu'on peut lui dire le blesse comme un coup violent.

— Nous n'avons que faire ici de garçons de cette espèce. Savez-vous ce qu'il faut faire, Tommy? Achetez un grand carton; rembourrez-le d'ouate; n'oubliez pas d'y mettre un biberon. Vous écrirez sur le carton *fragile* et vous le renverrez à maman.

— Je crois pourtant que j'en ferai un homme, dit Tom en souriant. De temps en temps je m'aperçois à certaines choses qu'il a du cœur; mais comment l'aider à le faire paraître? »

Tom tira une de ses mains de sa poche et se gratta les cheveux par derrière, ce qui ramena son chapeau sur son nez. C'était sa manière de réfléchir. Il regarda par terre avec un embarras comique et leva les yeux sur East. Ce jeune gentleman lui donna une tape dans le dos, puis lui passa son bras autour des épaules, pendant qu'ils se promenaient dans le quadrangle: « Tom, dit-il, vous êtes le meilleur garçon que j'aie jamais vu. J'aime à vous voir entreprendre quelque chose. Vrai, je voudrais de tout mon cœur prendre les choses comme vous; mais je ne puis jamais m'élever plus haut qu'une plaisanterie. Pour moi tout est matière à plaisanterie. Si je devais recevoir le fouet dans cinq minutes, je serais bien penaud; eh bien! rien au monde ne pourrait m'empêcher de rire tout de même. »

Après cette conversation, East prit l'habitude de venir souvent à leur étude et se mit à observer Arthur; bientôt il convint avec Tom que c'était un vrai gentleman et qu'il ne tarderait pas à triompher de sa timidité, ce qui remonta le courage de notre héros. Tom, chaque jour, sentait combien il est précieux d'avoir

un but dans la vie, quelque chose enfin qui vous tire de vous-même. Comme c'était la morte-saison de l'année et que l'on ne jouait à aucun des jeux qui l'intéressaient, il se trouvait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été à l'école : ce qui est beaucoup dire.





Le pilon et le mortier volent à travers l'étude

CHAPITRE XII

Tom fait faire à son pupille la connaissance d'un original. — Études d'histoire naturelle.

Six semaines environ après le commencement du semestre, Tom et Arthur étaient occupés, un soir, à faire leurs vers. Arthur interrompit tout à coup son travail, leva la tête et dit : « Tom, connaissez-vous un peu Martin ?

— Oui, dit Tom retirant sa main de ses cheveux, et enchanté d'avoir un prétexte pour planter là le *Gradus ad Parnassum ;* je le connais très-bien. C'est un très-bon garçon, mais il est absolument fou. Du reste on l'appelle le *Fou*, vous savez. Il n'a pas son pareil pour s'entourer de toutes sortes d'objets bizarres. Il a apprivoisé deux serpents le dernier semestre et il les por-

tait toujours dans sa poche. Je suis sûr qu'il doit avoir des hérissons et des rats, et je ne sais quoi encore dans son tiroir.

— J'aimerais à le connaître, dit Arthur ; il était à côté de moi en classe l'autre jour, il avait perdu son livre et suivait sur le mien ; il m'a paru si bon et si doux que je l'aime beaucoup.

— Ah ! le pauvre *Fou*, il perd toujours ses livres. Quand on l'appelle pour expliquer, il est puni pour les avoir perdus.

— Je ne l'en aime que mieux, dit Arthur.

— Bon ! c'est un garçon bien amusant, je vous en réponds, reprit Tom en se renversant sur le canapé et en riant tout haut, rien qu'au souvenir des exploits du *Fou*.

» Il nous a bien divertis le dernier semestre, avec ses expériences de chimie ; il avait infecté son étude et tout le corridor, au point que quelqu'un le dit à Mary, qui le fit savoir au docteur. Un jour, un peu avant le dîner, le docteur, au lieu de remonter chez lui en sortant de la bibliothèque, traversa la salle. East, moi et quelques autres camarades, nous étions auprès du feu. L'apparition du docteur nous fit ouvrir de grands yeux, car il ne vient pas de notre côté une fois par an, à moins que ce ne soit un jour de pluie et qu'il n'y ait une bataille dans la salle. « East, dit-il, venez et montrez-moi l'étude de Martin. » Nous autres, nous nous disons tout de suite : « On va rire, » et nous montons derrière le docteur. Arrivés dans le nouveau corridor qui était à peine assez large pour contenir le docteur et sa robe, nous entendons : *click*, *click*, *click*, dans l'étude du *Fou*. Cela cessa tout à coup ; le *Fou* poussait les verrous parce qu'il avait reconnu les pas de East et s'attendait à soutenir un siége. East lui crie : « Martin, c'est le docteur qui veut vous voir. »

» Les verrous furent tirés lentement, la porte s'ouvrit et le *Fou* apparut, tout ahuri. Il avait quitté sa jaquette ; ses manches de chemise étaient relevées au-dessus du coude ; ses grands bras étaient couverts, comme ceux d'un matelot, de tatouages repré-

sentant des ancres, des flèches et des lettres; en même temps il sortait de son étude une infection capable de vous renverser. C'est à peine si le docteur put y résister; East et moi qui regardions par-dessous ses bras, nous nous tenions le nez bien serré. La vieille pie était perchée sur la fenêtre, laissant pendre toutes ses plumes, dégoûtée de ce séjour et à moitié empoisonnée.

» Que pouvez-vous faire là, Martin? dit le docteur. Cela ne peut pas durer. Vous rendrez tout le corridor inhabitable.

— S'il vous plaît, monsieur, c'était seulement un mélange que je faisais avec cette poudre; il n'y a pas l'ombre de danger. »

» Et pour montrer au docteur que ses expériences sont inoffensives, il saisit d'une main nerveuse son pilon et son mortier. Voilà les *click*, *click*, *click*, qui recommencent. Au sixième, paf! une explosion, un grand éclair, le pilon et le mortier volent à travers l'étude et nous sommes rejetés en arrière dans le corridor. La vieille pie s'envole dans la cour en criant et le *Fou* sort de son étude les doigts dans la bouche en exécutant une danse sauvage.

» Le docteur l'arrêta et nous envoya vite chercher de l'eau. « Voyez, mon pauvre garçon, dit-il, très-heureux de voir qu'il ne s'était pas fait grand mal, vous voyez bien que vous ne connaissez rien à toutes ces substances que vous employez; souvenez-vous qu'il vous faudra désormais vous abstenir de faire de la chimie tout seul. »

» Ensuite il lui prit le bras et se mit à l'examiner; je vis qu'il était obligé de se mordre la lèvre pour ne pas rire, mais il dit d'un ton sérieux : « Dans deux ou trois ans, vous serez bien désolé d'avoir sur le bras ces dessins ridicules; descendez avec moi chez la gouvernante pour que nous puissions voir si vous n'êtes pas blessé. »

» East et moi, après le départ du docteur, nous demeurâmes en arrière pour faire l'inventaire de l'étude du *Fou;* quand il

revint la main enveloppée, il nous mit à la porte. Néanmoins je vais aller voir ce qu'il fait et l'inviter à souper avec nous après la prière. »

Ce Martin, qui avait inspiré de la sympathie à Arthur, était un de ces infortunés qui seraient mieux partout ailleurs que dans une école publique. Si les parents savaient élever leurs enfants, on aurait travaillé à faire de Martin un naturaliste. Il avait une véritable passion pour les oiseaux, les bêtes et les insectes; il en savait plus long sur eux et leurs habitudes que n'importe qui à Rugby, excepté peut-être le docteur, qui savait tout.

C'était aussi un physicien au petit pied. Il avait fabriqué à lui tout seul une machine électrique, qui lui servait à administrer des secousses à tous les petits garçons assez téméraires pour se risquer dans son étude. C'était un voyage à faire pour les amateurs d'émotions; tantôt c'était un serpent qui vous sautait au nez ou s'enroulait affectueusement autour de votre jambe, tantôt c'était un rat qui se précipitait dans la poche de votre pantalon pour y chercher de la nourriture; on avait à affronter toutes sortes d'odeurs chimiques ou animales, sans compter la chance de sauter en l'air au beau milieu d'une de ces expériences qui aboutissaient invariablement à des explosions ou à d'abominables puanteurs.

Aussi le malheureux Martin était-il devenu la bête noire de toute la pension. Les voisins, toujours en danger d'être asphyxiés ou empoisonnés, s'en vengeaient sur la ménagerie de Martin. Par de fallacieuses promesses, on attirait sa vieille pie dans une étude voisine, et, au grand désespoir de Martin, on l'enivrait avec une rôtie trempée dans de la bière.

Martin, pour son malheur, habitait une étude qui donnait sur une petite cour de dix pieds de large; sa fenêtre était dominée par les études situées du côté de l'infirmerie, qui étaient en face et placées à une plus grande hauteur. East et un autre camarade,

aussi taquin et aussi inventif que lui, habitaient une de ces études ; ils avaient fait de grandes dépenses d'imagination et de temps pour inventer les moyens les plus sûrs de jouer de mauvais tours à Martin et à ses bêtes.

Un beau matin, on vit apparaître à la fenêtre du Fou une vieille corbeille suspendue par un bout de corde. Cette corbeille renfermait quatre jeunes choucas affamés, l'orgueil et la gloire de Martin ; le bruit courait qu'il les avait couvés lui-même.

De bonne heure le matin, et tard le soir, on le voyait, le corps à moitié en dehors de la fenêtre, s'occuper de sa couvée. Après de profondes méditations, East et son copain emmanchèrent un couteau au bout d'une perche de ligne, et, profitant de l'absence de Martin, coupèrent la corde après une demi-heure d'efforts infructueux. La vieille corbeille tomba dans la cour, et les choucas témoignèrent leur mécontentement par de hideuses grimaces.

Le pauvre Martin ramassa ses nourrissons et les remit dans leur vieille corbeille, sauf un, qui s'était cassé le cou. Il remplaça la corde par un fil de fer, mais il n'y gagna pas grand'chose. Chaque fois qu'il apparaissait à sa fenêtre pour donner la becquée à ses choucas, il était assailli par une grêle de pois qu'East et son copain lui lançaient avec leurs sarbacanes. Il en fut réduit à remiser la corbeille et les choucas dans un coin de son étude, qui n'était déjà que trop bien remplie.

Sa porte était barricadée par un système ingénieux de verrous, qui était de son invention. Car il avait à subir de nombreux assauts, toutes les fois qu'une nouvelle combinaison de senteurs méphitiques exaspérait ses voisins.

A l'abri de ses verrous il poursuivait le cours de ses recherches et de ses études.

C'est à cette porte si bien close que Tom vint frapper.

« Ouvrez, Martin, mon vieux, ce n'est que moi, Tom Brown.

— Très-bien, attendez un instant. » Il tira un verrou. « Êtes-vous sûr que East n'est pas là ?

— Non, n'ayez pas peur, ouvrez. » Tom donna un coup dans la porte; l'autre verrou fut tiré et il entra dans la tanière de Martin.

Car pour une tanière, c'était bien une tanière, de cinq pieds six pouces de long sur cinq de large et sept de hauteur. Sur les tablettes du haut il y avait une demi-douzaine de livres classiques en loques, quelques traités de chimie, un Manuel de l'empailleur Stanley sur les oiseaux, et un vieux bouquin de Bewick, un peu moins maltraités que les classiques.

Les autres tablettes (celles, bien entendu, qui n'avaient pas été dépecées par le propriétaire, pour quelqu'une de ses opérations) servaient de retraite à toutes sortes d'oiseaux, de bêtes et de reptiles.

Il n'était question ni de tapis sur la table, ni de rideaux à la porte ou à la fenêtre. La table était occupée par le grand œuvre de Martin, la fameuse machine électrique, soigneusement recouverte des débris du tapis. La corbeille des choucas était suspendue à l'une des parois, l'autre paroi avait pour ornement une hachette, une paire de fers à grimper et une boîte à chandelles en étain dans laquelle Martin élevait une famille de musaraignes de la plus belle espérance.

Si les musaraignes étaient locataires de la boîte à chandelles, c'est que Martin n'avait jamais de chandelles à mettre dedans. Il est bien vrai que toutes les semaines il en recevait une livre comme les autres. Mais les chandelles représentaient pour lui un capital sérieux, qu'il était toujours sûr de pouvoir échanger pour un œuf de faucon ou de rossignol, ou encore une linotte.

Mais comment s'éclairait-il ? C'était un problème qu'il avait résolu à force de chercher et de s'ingénier. Au moment même où Tom venait l'inviter, sa tanière était éclairée par une mèche qui



Le souper improvisé.

sortait du goulot d'une bouteille; cette mèche, qui filait affreusement, plongeait dans quelque épouvantable décoction.

« Dites donc, vieux, il ne fait pas meilleur chez vous ce semestre que l'autre. Quelle odeur répand cette drogue qui est dans la bouteille! Ne vous en inquiétez pas, je ne viens pas pour rester, mais pour vous prier de venir souper avec nous dans notre étude, après la prière. Vous connaissez le petit Arthur; nous sommes dans l'ancienne étude de Gray. Nous aurons un bon souper et nous causerons de nids d'oiseaux. »

Tom et Arthur assistèrent au souper officiel, mais ils ne mangèrent pas; gardant leurs rations de pain et de fromage, ils s'éclipsèrent aussitôt que le *præpostor* le leur permit.

Tom avait la prétention d'offrir à Martin un somptueux banquet, parce que Martin était le premier élève avec qui Arthur avait manifesté le désir de se lier; Tom en était très-heureux, et regarda cela comme un grand progrès. Il commençait à trouver un peu lourde la responsabilité qui pesait sur lui, et il ne demandait pas mieux que de la partager avec un autre. Il n'avait pas renoncé sans regret à un certain nombre d'exercices favoris, auxquels Arthur ne pouvait encore se livrer, et il entrevoyait le moment où il pourrait les reprendre sans arrière-pensée et sans remords.

Il ne voyait pas sans envie East et ses amis prendre leur volée pour quelque aventureuse expédition, et voilà que la liaison d'Arthur avec Martin allait lui rendre une partie de sa liberté.

« Le *Fou*, se dit-il, est justement ce qu'il lui faut. Il va lui faire courir le pays à la recherche des nids et des fleurs, et il est incapable de lui apprendre rien de mal, ou de le détourner de son travail. Quelle chance! »

Aussi, avec plus d'entrain que jamais, il fouilla dans son buffet et en tira un vieil os de jambon, et deux ou trois bouteilles de bière, avec le pot réservé pour les occasions solennelles.

Arthur, de son côté, heureux de voir réaliser si vite la seule volonté qu'il eût exprimée jusque-là, fit voir le jour à un flacon de pickles et à un pot de confitures. C'est lui qui mit le couvert. Au bout de quelques minutes, on entendit les écoliers revenir du souper; Martin apparut, avec son pain et son fromage.

Tous les trois tombèrent de bon cœur sur le festin, et la conversation marcha bon train sans qu'ils perdissent un coup de dent. Toute contrainte avait disparu grâce à une bouteille de bière et aux manières hospitalières de Tom.

« Voyez-vous, Martin, Arthur est un petit rat de ville qui a un goût naturel pour les bois et une véritable passion pour les jeunes serpents.

— Oh bien alors! bredouilla Martin, voulez-vous venir demain, tous les deux, à Caldecott's Spinney? il y a un nid de crécerelle au sommet d'un pin. Je ne puis pas y arriver tout seul, et vous, Brown, vous grimpez comme pas un.

— Oh oui, allons-y, dit Arthur. Je n'ai jamais vu de nid de crécerelle, ni d'œuf de crécerelle.

— Il faut venir à mon étude, alors, dit Martin, je vous en montrerai de cinq espèces différentes.

— C'est vrai, dit Tom, le vieux *Fou* a la plus belle collection de toute la pension. »

Alors Martin, mis en verve par la magnificence du festin et l'espoir de convertir Arthur, proposa une expédition à la recherche des nids et trahit toutes sortes de secrets importants. On frappa à la porte, et East demanda à entrer.

« C'est Harry, dit Tom, il faut le laisser entrer. N'ayez pas peur, Martin, je le ferai tenir tranquille. Je pensais bien que ce vieux camarade serait alléché par l'odeur du festin. »

Le fait est que Tom s'en voulait un peu de n'avoir pas invité son *fidus Achates*. Il est vrai que le souper était improvisé, que Tom désirait laisser Martin et Arthur en tête-à-tête, pour

qu'ils fussent plus libres et plus confiants. Malgré tout, il fut content d'ouvrir la porte à East et de lui tendre l'os de jambon.

« Ah les goinfres! dit East, la bouche pleine; je me suis douté qu'il se passait quelque chose, quand je vous ai vus vous sauver de la salle avec votre pain et votre fromage. Hé bien! vieux Martin, comment vont les nids d'oiseaux? Je pense qu'il y aura des petits choucas d'ici à un mois.

— Il n'y aura pas, d'ici à un mois, de jeunes choucas bons à mettre en pâté; on voit bien que vous ne vous y connaissez guère, répliqua Martin, qui tout en aimant beaucoup East se défiait de lui, à cause de ses farces.

— East ne se connaît à rien du tout, excepté à jouer de mauvais tours, dit Tom; mais un pâté de jeunes choucas, surtout quand il a fallu grimper pour les aller chercher, c'est un plat délicieux. Pourtant, East, nous allons demain dénicher un nid de crécerelle à Caldecott's Spinney; si vous voulez venir avec nous et vous comporter honnêtement, vous verrez ce qui s'appelle grimper. »

La bouteille de bière étant finie et sa faim apaisée, East retourna à son étude, « parce que, voyez-vous, dit-il à ses amis, cet animal de Jones (le *præpostor*) occupe l'étude voisine de la nôtre, et il s'est mis dans la tête de nous inspecter tous les soirs. Quelle scie! »

Quand il fut parti, Martin se leva pour le suivre, mais Tom l'arrêta. « Personne ne visite votre corridor ni le nôtre, restez avec nous pour faire vos vers. »

Le couvert fut ôté, on remit le tapis, et bientôt les trois amis manœuvrèrent leurs *Gradus*.

Ils eurent fini leur petite besogne à neuf heures. Martin était enchanté de sa visite : éclairage, *Gradus*, dictionnaires à discrétion; jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Arthur l'avait in-

vité à venir quand il voudrait, pour faire ses vers. Il emmena ses deux amis dans son antre et initia Arthur à la science du naturaliste collectionneur.

Le lendemain, à la classe du matin, Tom ne sut pas sa leçon et fut forcé de rester pour attendre le second tour. Martin et Arthur, mieux préparés, purent quitter l'école tout de suite. Quand Tom fut quitte de sa tâche, ils étaient partis, après avoir avalé leur déjeuner à la hâte. Tom fut fâché qu'ils fussent partis sans lui.

Quelques minutes avant la seconde classe, Martin et Arthur arrivèrent tout essoufflés dans la cour carrée. Dès qu'Arthur aperçut Tom, il courut vers lui, la figure animée et joyeuse.

« Oh! Tom, regardez, dit-il, en lui montrant trois œufs de poule d'eau; nous avons été par la route de Barby à un étang, et voilà ce que nous y avons trouvé. »

Tom n'était pas content; aussi chercha-t-il quelque prétexte pour gronder Arthur.

« Eh bien, petit, qu'avez-vous fait? vous ne voulez pas dire que vous êtes entré dans l'eau? »

Ce ton de reproche gâta toute la joie du pauvre petit Arthur; il prit un air si piteux que Tom, en haussant les épaules, déchargea sa mauvaise humeur sur Martin.

« Vrai, je ne croyais pas, *Fou*, que vous lui permettriez de se mouiller les pieds le matin. Vous auriez bien pu entrer dans l'eau vous-même.

— Mais, c'est ce que j'ai fait; seulement il a voulu venir aussi, pour voir le nid. Nous avons laissé six œufs, qui seront éclos dans un jour ou deux.

— Je me moque bien de vos œufs! dit Tom. On ne peut pas seulement tourner le dos sans qu'on défasse d'un seul coup ce que vous avez eu tant de peine à faire. Il sera malade toute une semaine de cette belle équipée; j'en suis sûr. »



Tom déchargea sa mauvaise humeur sur Martin.

Arthur intervint : « Je n'ai pas les pieds humides, il m'a fait quitter mes souliers, mes bas et mon pantalon.

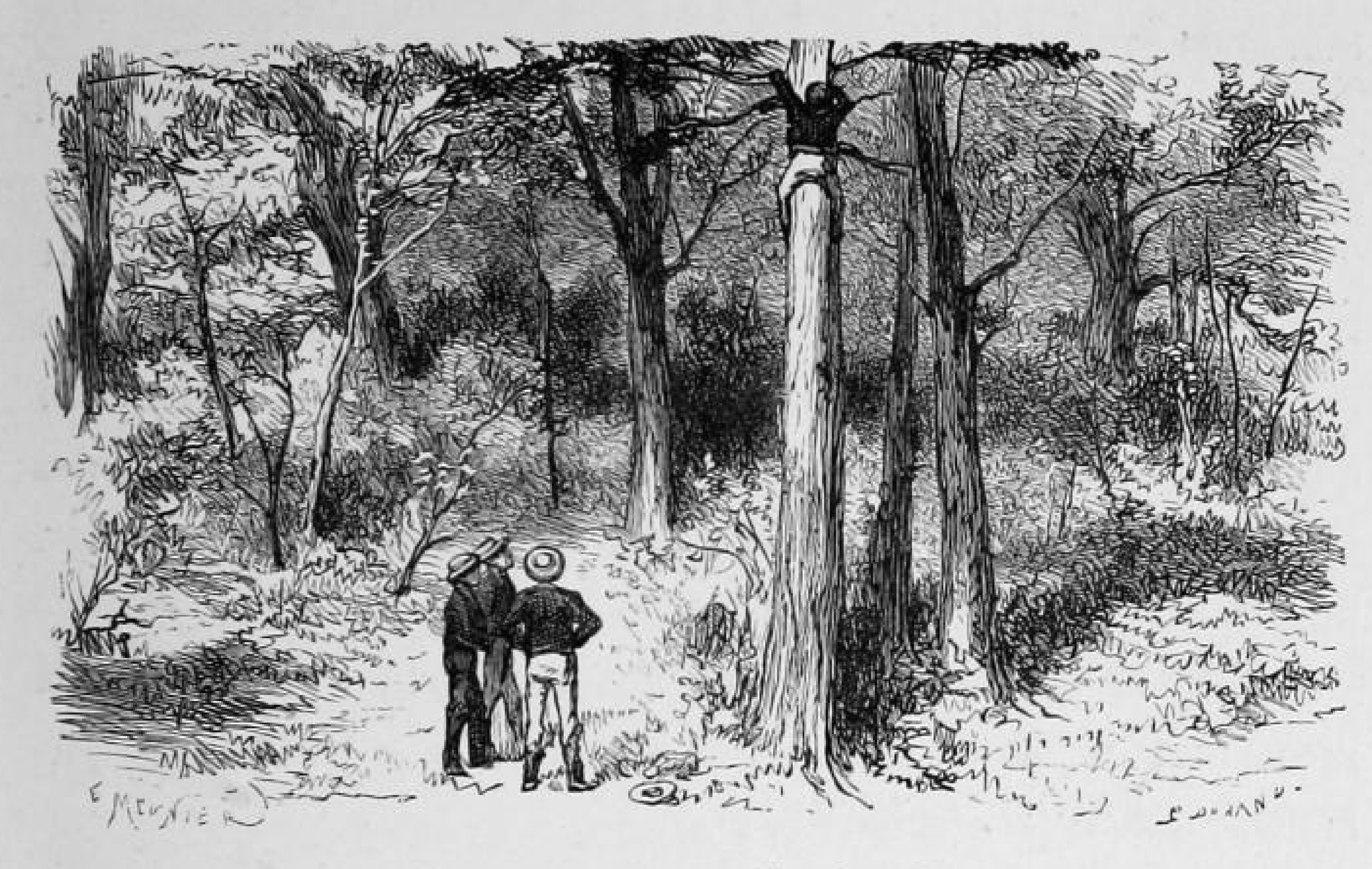
— Mais ils sont humides et boueux, ne le voyez-vous pas? répondit Tom. Vous serez puni, quand le maître verra dans quel état vous êtes. Vous n'avez pas même regardé votre seconde leçon, vous savez ? »

O Tom, quel vieux sophiste vous êtes ! C'est bien à vous de blâmer les autres pour n'avoir pas appris leurs leçons. Si vous n'aviez pas été puni vous-même ce matin pour n'avoir pas su la vôtre, ne les auriez-vous pas accompagnés? Vous avez gâté le plaisir du pauvre Arthur, il dépose tristement les trois œufs dans son étude, et prend ses livres avec un soupir, pensant avoir fait quelque chose d'horrible, bien qu'il ait appris d'avance beaucoup plus loin que la seconde leçon.

Mais le *Fou*, lui, n'a rien appris d'avance; on l'appelle, il perd dix places, et est sur le point d'être puni. Cet incident calme la colère de Tom, qui a retrouvé toute sa bonne humeur à la fin de la classe.

Dans leur étude, il revient tout à fait à lui-même en voyant l'intérêt et la joie d'Arthur, pendant que Martin vide les œufs et les colle soigneusement sur un carton. Ce qui le touche surtout, ce sont les bons regards d'amitié qu'Arthur attache sur lui. Et alors il se dit : « Quel animal capricieux je suis! Voilà justement ce que je rêvais hier au soir, et c'est moi qui gâte tout. »





Martin atteignit les premières branches.

CHAPITRE XIII

Le nid de crécerelle. — Histoire d'un canard volé. — La chasse à la pintade. — Colère du fermier Thompson.

Après le dîner, le *Fou* acheva de faire les préparatifs de la grande expédition, ajustant les courroies des fers à grimper, remplissant d'ouate de grandes boîtes à pilules, et aiguisant la petite hache de East. Aussitôt après l'appel, esquivant les *præpostors* qui cherchaient des *fags* pour le cricket, ils prirent allègrement le sentier de Lawford pour se rendre à Caldecott's Spinney.

Quand ils eurent traversé trois ou quatre champs, Arthur commença à rester en arrière ; voyant cela, Tom cria à Martin de s'arrêter un peu :

« Nous ne sommes pas à la *Chasse au lièvre*, à quoi sert de tant nous presser?

— Voilà Caldecott's Spinney, dit tout à coup Martin, et le nid est sur un de ces grands sapins.

— Oh! allons-y, ne nous arrêtons pas, » dit Arthur, excité par la vue du bois. Ils repartirent au trot, traversèrent un ruisseau et montèrent une pente : c'était là. Le moment était venu d'avancer sans bruit, pour ne pas exciter l'attention des gardes ou de tout autre ennemi. Martin leur montra avec orgueil l'objet de leur expédition, le fameux nid de crécerelle.

« Où, où? qu'est-ce que c'est? demanda Arthur. Il se tenait là le nez en l'air, bouche béante, ne sachant à quoi pouvait ressembler un nid de crécerelle.

— Là, ne voyez-vous pas? » dit East, en lui montrant un paquet de gui dans un bouleau. Profitant de ce que Tom et Martin étaient très-affairés avec leurs fers à grimper, il cherchait à le mystifier. Arthur ouvrait de grands yeux, son étonnement était au comble.

« Oh! que c'est curieux! s'écria-t-il; ce n'est pas du tout ce que je me figurais.

— Drôles d'oiseaux que les crécerelles, dit East, regardant de côté sa victime qui avait toujours les yeux en l'air.

— Moi je croyais que c'était dans un pin, objecta le pauvre innocent.

— Ah! vous ne saviez pas? c'est une nouvelle espèce de pin que le propriétaire a fait venir de l'Himalaya.

— Vraiment! dit Arthur, je suis content de le savoir. Cela ne ressemble pas du tout à nos pins. Ils font un très-joli effet. Le bois en est plein.

— Quel conte vous fait-il? cria Tom; il avait saisi au vol le mot Himalaya, et savait parfaitement de quoi East était capable.

— Il me parle de ce sapin, répondit Arthur, en posant la main sur le tronc d'un bouleau.

— Un sapin ! cria Tom ; allons, petit, vous ne me ferez pas croire que vous ne connaissez pas un bouleau quand vous en avez un sous les yeux ? »

Le pauvre Arthur parut tout honteux, East partit d'un bruyant éclat de rire.

« Je n'ai presque jamais vu d'arbres, balbutia Arthur.

— N'êtes-vous pas honteux, East, de l'attraper ? cria Martin. Soyez tranquille, Arthur, dans quinze jours vous en saurez sur les arbres beaucoup plus long que lui.

— Alors, ce n'est pas là le nid de crécerelle ?

— Cela ! mais c'est un paquet de gui. Le nid, c'est ce paquet de petites branches.

— Ne le croyez pas, Arthur, reprit l'incorrigible East, je viens de voir une vieille pie qui en sortait. »

Martin ne daigna répondre à cette plaisanterie que par un grognement, et boucla la dernière boucle de ses fers à grimper. Quant à Arthur, il regarda silencieusement East d'un air de reproche.

Voici le grand moment ! Il était très-difficile de grimper après le pin, avant d'atteindre les premières branches, qui étaient à une quinzaine de pieds de terre ; le pied était trop gros pour qu'on pût l'embrasser.

Martin et Tom, qui tous deux avaient des fers, essayèrent de grimper, mais sans aucun succès. L'écorce cédait aussitôt qu'ils voulaient s'appuyer sur leurs fers, et l'étreinte de leurs bras ne pouvait les soutenir. Aussi, après s'être élevés de trois ou quatre pieds, ils glissaient brusquement et retombaient sur le sol, en s'écorchant les bras et la figure. Ils étaient furieux ; East riait à gorge déployée et criait à chaque tentative inutile :

« Je parie deux contre un pour la vieille pie !

— Il faut faire la pyramide, dit Tom à la fin. Voyons, East, misérable fainéant, mettez-vous contre le pied de l'arbre.

— Vraiment! et puis vous monterez sur mes épaules avec les fers que vous avez aux pieds. De quoi croyez-vous donc que ma peau est faite? »

Néanmoins il se leva, s'appuya contre l'arbre en baissant la tête et en serrant le tronc dans ses bras de toutes ses forces.

« Allons, Martin, à vous maintenant.

— Non, je suis plus léger que vous; montez d'abord. » Tom grimpa sur les épaules d'East et embrassa l'arbre à son tour. Martin s'éleva sur les épaules de Tom, pendant que la pyramide chancelait et grommelait.

Tout d'un coup il s'élança contre l'arbre avec une poussée qui envoya Tom et East rouler en hurlant sur le sol, et se trouva suspendu à une dizaine de pieds. Pendant une minute, ils crurent qu'il ne pourrait pas grimper, mais il fit si bien qu'il atteignit les premières branches.

« N'est-ce pas bien dangereux? demanda Arthur, qui suivait les mouvements de Martin en tremblant.

— Pas le moins du monde, répondit Tom, il est impossible de se faire du mal quand on tient bon. Essayez chaque branche en lui donnant une bonne secousse, et alors montez hardiment. »

Martin était alors parmi les petites branches, tout près du nid; la mère voletait çà et là au-dessus des arbres, surveillant l'envahisseur.

« Tout va bien; quatre œufs, cria-t-il.

— Prenez-les tous, dit East, nous en aurons chacun un.

— Non, non, laissez-en un, reprit Tom: la mère ne s'apercevra de rien. »

Nos écoliers se figuraient que les oiseaux ne savent pas compter, et qu'ils sont contents quand on leur laisse seulement

un œuf. J'espère qu'il en est ainsi, mais je n'oserais pas l'affirmer.

Martin déposa avec soin un œuf dans chacune des deux boîte qu'il avait apportées, et l'autre dans sa bouche : il n'avait pas d'autre endroit où le mettre en sûreté ; ensuite il commença à descendre.

Tout alla bien jusqu'au moment où il fut à dix pieds du sol ; comme le tronc était plus gros, son étreinte devenait de moins en moins ferme ; il finit par glisser tout à fait et tomba sur le dos, crachant les restes de l'œuf qui s'était brisé dans sa chute.

« Euh ! euh ! quelque chose à boire ! euh ! l'œuf était couvé, » dit-il en bredouillant. Le bois tout entier retentissait des éclats de rire de East et de Tom.

Ils examinèrent les deux autres œufs, et, ayant ramassé toutes leurs affaires, descendirent au ruisseau, où Martin but à grandes gorgées pour faire passer le goût de l'œuf couvé.

Ils s'en allèrent ensuite en battant les haies et les buissons. Arthur, à sa grande joie, obtint de Tom l'autorisation de monter dans un petit chêne pour y dénicher un nid de pie. Tom le surveillait comme une mère surveille son enfant, lui montrant où il fallait mettre le pied et à quelles branches il pouvait se fier. Tout le monde applaudit à la hardiesse d'Arthur (qui avait eu grand' peur, mais qui n'en avait rien fait voir).

Ils arrivèrent à une route où ils trouvèrent un tas de cailloux, bien tentants pour des écoliers.

« Regardez, cria East, quelle chance ! Voilà une demi-heure que je rêve de lancer des cailloux. Remplissons nos sacs (chacun d'eux portait avec lui un sac de futaine), nous avons déniché assez de nids pour aujourd'hui. »

Quand leurs sacs furent pleins, Tom et East longèrent un des côtés de la haie, Martin et Arthur l'autre côté ; ils s'avançaient à

grand bruit pour faire envoler les oiseaux et avoir occasion d'exercer leur adresse.

Mais il n'y avait pas encore de jeunes oiseaux, parce que la saison n'était pas assez avancée ; quant aux vieux, ils volaient trop loin pour des tireurs inexpérimentés ; ils étaient hors de portée après la première décharge de cailloux.

N'importe, c'était bien amusant de courir le long des haies et de lancer des volées de pierres après les merles et les pinsons. Arthur prit un tel goût à ce jeu, qu'il criait et courait tout à la fois, tombant dans les fossés, franchissant les haies ou passant à travers, en un mot aussi exalté que le *Fou* lui-même.

Pour le moment ils étaient tous à crier après un vieux merle plein d'expérience, qui s'amusait pour son compte. Il les laissait approcher tout près, puis alors il s'envolait à une quarantaine de mètres ; puis, avec une rare impudence, donnait un bon coup de queue en manière de provocation, et disparaissait dans la haie vive. C'était une grande haie double ; les chasseurs la battaient, deux de chaque côté.

« Le voilà encore ! — A vous, là-bas ! — Le voici ! — Je le tenais ! — Hé ! Martin, faites attention où vous tirez ! »

Leurs cris pouvaient s'entendre à un quart de mille. Il y avait à deux cents mètres quelqu'un qui les entendait bien. C'était un fermier qui, dans le champ voisin, médicamentait des moutons en compagnie de deux de ses bergers.

Outre la ferme où il vivait, ce fermier avait loué, juste au bout du champ où étaient arrivés nos chasseurs, un bâtiment et une cour qu'il n'occupait pas et qu'il ne faisait garder par personne.

Néanmoins, comme un Breton sans cervelle et sans logique, il s'obstinait à laisser en cet endroit quantité de poules, de coqs et autres volailles. Naturellement, ce petit coin recevait de temps à autre la visite des maraudeurs ; les renards et les Bohémiens faisaient leurs coups la nuit ; le jour, j'ai le regret de le dire, les

écoliers de Rugby faisaient quelques visites à la basse-cour, et toujours après chacune de ces visites quelque vieille volaille respectable manquait à l'appel.

Tom et East, du temps de leurs anciennes prouesses, visitaient parfois le bâtiment abandonné avec de perfides intentions. Une fois même ils avaient attrapé et tué un canard, et l'avaient emporté triomphalement, enveloppé dans leurs mouchoirs.

Ils furent guéris de l'envie de recommencer par le tracas et l'inquiétude que leur causa le cadavre de leur victime. Ils le portèrent d'abord chez Sally Harrowel dans l'espoir de faire un bon souper. Sally, après l'avoir examiné, allongea la lèvre inférieure, et refusa péremptoirement de le préparer et de se mêler en quoi que ce fût de cette affaire. Alors ils l'emportèrent dans leur étude, et commencèrent à le déplumer eux-mêmes; mais que faire des plumes? où les cacher?

« En vérité, Tom, je n'aurais jamais cru qu'un canard eût tant de plumes, » grommela East. Il tenait à la main un sac rempli de plumes, et jetait un regard désespéré sur le canard qui n'était pas seulement à moitié déplumé.

« Et puis, ajouta Tom, je crois qu'il est déjà un peu avancé, et il flairait le canard avec précaution. Il faut en finir au plus vite.

— Oui, c'est fort bien, mais comment le faire cuire? Ce n'est toujours pas moi qui essayerai de le faire rôtir dans la salle ou dans l'un des corridors; on nous soupçonnerait tout de suite de l'avoir volé, nous avons trop mauvaise réputation.

— Je voudrais bien être débarrassé de ce sot animal, » dit Tom, en le jetant sur la table avec dégoût.

Au bout de deux jours, il fut trop évident qu'il fallait s'en débarrasser à tout prix; ils l'empaquetèrent avec soin dans un papier et le déposèrent dans le buffet d'une étude inoccupée, où la matrone le découvrit pendant les vacances, on peut juger en quel état!

Ils n'avaient plus jamais fait la chasse aux canards, mais d'autres l'avaient faite; le fermier était furieux et bien décidé à faire un exemple des premiers écoliers qu'il attraperait. Aussi, en entendant crier les quatre amis, lui et ses hommes se cachèrent derrière les claies du parc à moutons, et guettèrent les chasseurs qui s'avançaient sans défiance.

Pourquoi, je vous le demande, fallait-il qu'il y eût, juste en ce moment, une vieille pintade dans la haie, si ce n'est pour induire en tentation des innocents qui ne songeaient point à mal ?

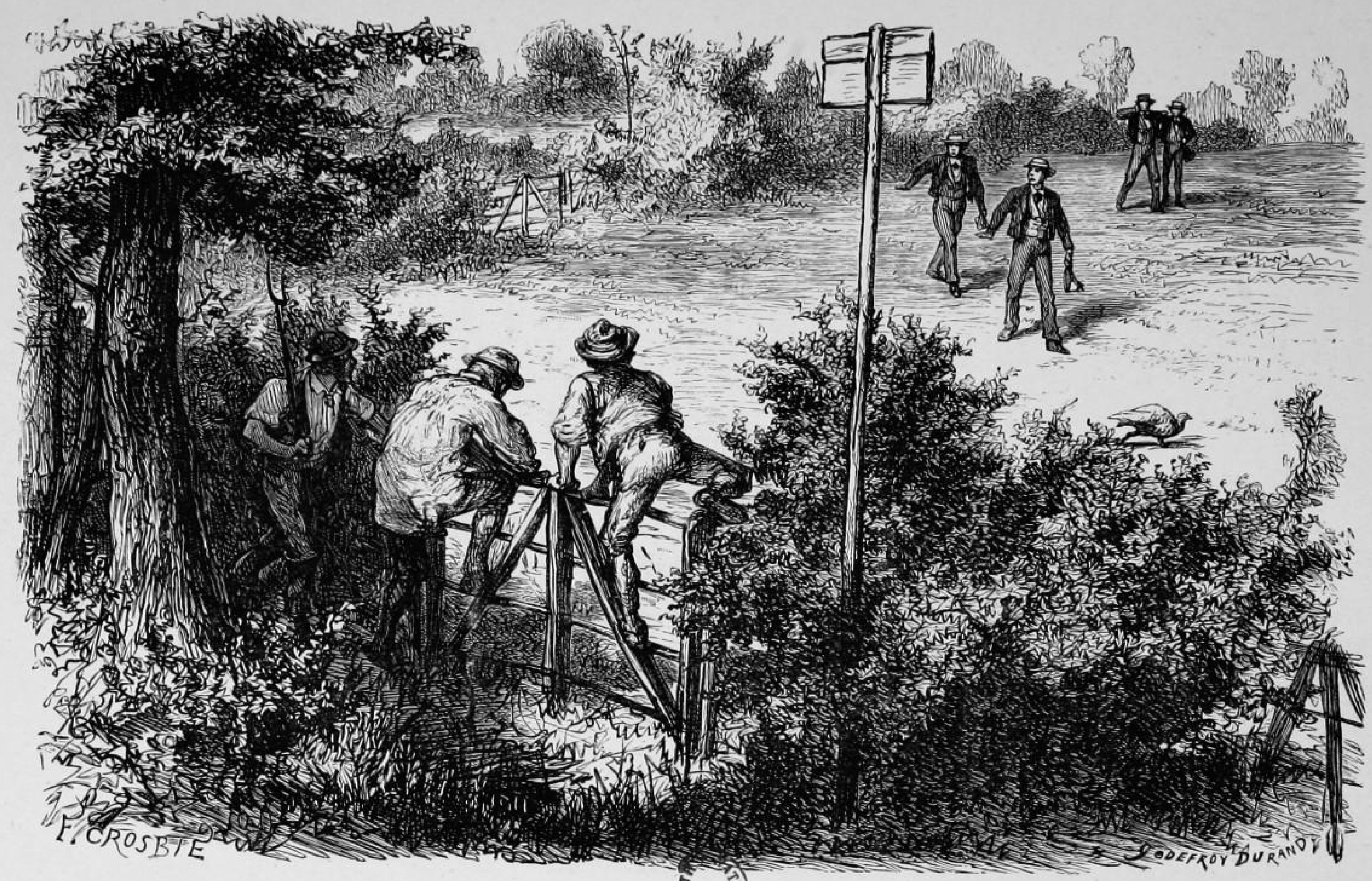
Quoi qu'il en soit, la vieille pintade partit sous le nez de East, en criant de toutes ses forces : « Pétrac! pétrac! pétrac! »

Pourquoi cette pintade partit-elle justement sous le nez de East, le seul des quatre qui fût incapable de résister à la tentation? East, tout naturellement, lui lança une pierre qu'il tenait; ensuite il courut après elle pour la faire rentrer dans la haie. Il y réussit, et voilà les quatre chasseurs aux trousses de la pintade. Le cri « pétrac! pétrac! » devient de plus en plus aigu, de plus en plus désespéré!

Cependant le fermier et ses hommes quittent leur cachette et se glissent le long des haies vers le théâtre de l'action. Ils sont presque à un jet de pierre de Martin, qui serre de près le malheureux gibier, lorsque Tom les aperçoit et s'écrie : « Gare les rustres, *Fou*, regardez devant vous! » Il saisit le bras d'Arthur et l'entraîne à travers champs, aussi vite qu'il peut, dans la direction de Rugby.

S'il eût été seul, il aurait fait volte-face pour voir comment les choses allaient se passer, mais, en compagnie d'Arthur, il n'est plus lui-même, tout son courage lui fait défaut. L'idée de comparaître avec Arthur devant le docteur, pour vol de volaille, le démoralise et lui ôte la moitié de ses forces pour courir.

East et Martin esquivent les paysans, se faufilent par le trou d'une haie et rejoignent bientôt Tom et Arthur; Tom aurait assez



La chasse à la pintade.

aimé leur voir prendre une autre direction, mais maintenant qu'ils sont tous les quatre réunis, ils doivent se tirer d'affaire ensemble.

« Vous ne voudriez pas abandonner le petit, n'est-ce pas? dit-il pendant qu'ils font passer Arthur à travers une haie; le pauvre petit ne peut plus respirer, tant il est épouvanté.

— Non, non! » répondirent les deux autres.

La haie suivante est épaisse et difficile; les paysans gagnent du terrain. Au moment même où on la fait franchir à Arthur, au prix de deux larges déchirures à son pantalon, le berger le plus agile est déjà de l'autre côté de la haie.

En fuyant à toutes jambes à travers le champ voisin, ils aperçoivent, dans le sentier qui le traverse, deux *præpostors*, Holmes et Diggs, en train de faire une petite promenade hygiénique.

« Allons à eux et rendons-nous, s'écrie Tom.

— Accepté! »

Holmes et Diggs, les voyant accourir tout essoufflés, s'arrêtent pour voir ce que cela signifie; tout s'explique par l'arrivée du fermier et de ses deux hommes.

On n'a pas le temps de parlementer; le cœur de Tom bondit dans sa poitrine, pendant qu'il se demande : « Prendront-ils parti pour nous? »

Le fermier se jette sur East et le saisit au collet; ce jeune gentleman, avec une discrétion qui n'est guère dans ses habitudes, s'abstient de lui donner des coups de pied dans les tibias; il se contente de tourner vers Holmes un regard suppliant, et se tient coi.

« Holà, ne serrez pas si fort, dit Holmes, qui est tenu de les protéger jusqu'à ce qu'il lui soit prouvé qu'ils sont dans leur tort. Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que je tiens enfin cette petite vermine, dit le fermier tout haletant; ils sont allés rôder autour de ma basse-cour et

m'ont volé mes poules; voilà ce qu'il y a. Et s'ils ne sont pas fouettés pour cela, je ne m'appelle pas Thompson. »

Holmes prend un air grave; la figure de Diggs s'allonge. Ils se battraient volontiers contre le fermier et ses hommes, mais ils sont *præpostors*, ils connaissent leur devoir et savent qu'ils ne doivent pas soutenir une mauvaise cause.

« Je n'ai pas été auprès de sa grange de tout le semestre! s'écria East.

— Ni moi! ni moi! répètent Tom et Martin.

— Voyons, William, dit le fermier à un de ses bergers, ne les avez-vous pas vus la semaine dernière?

— Oui, je les ai certainement vus, » dit William, serrant la fourche qu'il tient à la main, tout disposé à s'en servir.

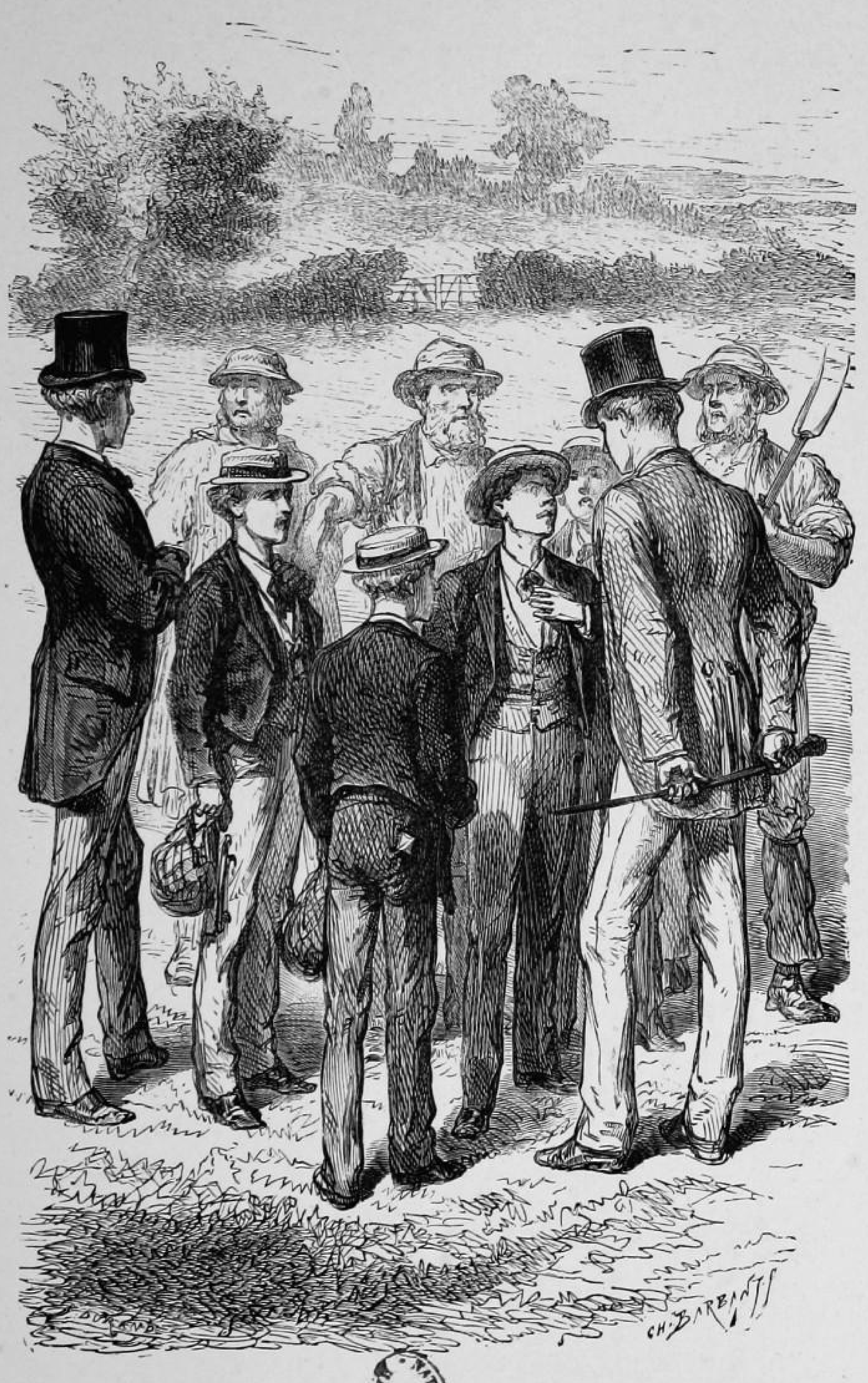
Les écoliers nient énergiquement; William est forcé d'admettre que si ce n'étaient pas ces garçons-là, ceux qu'il avait vus leur ressemblaient beaucoup.

Holmes a eu le temps de réfléchir : « Monsieur, dit-il à William, vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous rappeler ce que vous avez vu. Quant à moi, je crois ces enfants.

— Cela m'est bien égal, crie le fermier, ils étaient après mes volailles aujourd'hui, c'est assez pour moi. William, empoignez l'autre. Je vous dis qu'ils ont rôdé par ici plus de deux heures, crie-t-il, en voyant que Holmes se place entre Martin et William, et qu'ils ont à moitié tué à coups de pierres plus d'une douzaine de petits poulets.

— C'est trop fort! s'écrie East; nous avons passé à plus de cent mètres de sa grange; nous sommes ici depuis moins de dix minutes, et nous n'avons rien vu qu'une vieille pintade maigre qui détalait comme un lévrier.

— Sur mon honneur, Holmes, tout cela est absolument vrai, ajouta Tom, nous n'étions pas après les volailles; une pintade



Holmes prend un air grave.

est sortie d'une haie sous nos pieds, et nous n'avons pas vu autre chose.

— C'est bon, c'est bon, dit le fermier; William, empoignez-moi l'autre, et en marche !

— Fermier Thompson, dit Holmes, tenant du bout de sa canne William et sa fourche à l'écart, tandis que Diggs se posait en face de l'autre berger, en faisant craquer ses doigts, écoutez la raison; ces garçons n'ont pas été après vos volailles : c'est clair.

— Je vous dis que je les ai vus. D'ailleurs, vous, qui êtes-vous? J'aimerais à le savoir.

— Peu vous importe, fermier; eh bien! moi, je vais vous dire le fond de tout cela. Vous devriez avoir honte de laisser courir vos volailles, sans personne pour les garder, si près de l'école. Vous mériteriez qu'on vous les volât toutes. Si vous voulez venir devant le docteur avec eux, je vous suivrai, et je lui dirai ce que je pense de cette affaire. »

Le fermier se mit à réfléchir. Après tout, Holmes pouvait être un maître, et ce maître semblait disposé à croire les écoliers; d'un autre côté, malgré l'énergie de son affirmation, le fermier n'était pas aussi sûr qu'il aurait voulu le faire croire, d'avoir vu rôder les délinquants autour de son poulailler; il était pressé de retourner à ses moutons et ne se souciait nullement de perdre son temps à aller chez le docteur; enfin, considérant que l'ennemi avait reçu du renfort, et qu'en cas de lutte violente il aurait le dessous, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de conclure un traité de paix. Il fit donc semblant de se laisser adoucir, et se mit à parler de dommages-intérêts. Arthur proposa de payer ce qu'on voudrait, et le fermier évalua la pintade à un demi-souverain.

« Un demi-souverain! cria East, que le fermier avait enfin lâché. Un demi-souverain! c'est se moquer; la pintade n'a pas

eu le moindre mal; elle a bien sept ans, j'en suis sûr; elle est coriace comme un morceau de cuir, et elle n'est plus en état de pondre un œuf, quand même il s'agirait de sauver sa vie. »

On convint de trois shillings pour le fermier et ses bergers : à cette condition, il ne serait plus question de rien. Tom commença à renaître; il avait été malade rien qu'à l'idée de ce que le docteur penserait de lui.

La petite troupe se mit en marche pour Rugby. Holmes, un des meilleurs garçons de l'école, profita de l'occasion pour faire une petite morale aux chasseurs de pintades, et pour leur faire promettre de ne plus se risquer du côté des volailles de Thompson. Ses paroles pénétrèrent plus ou moins profondément dans l'âme de ses auditeurs. Tous furent prodigues de promesses; tous furent repentants pendant plusieurs heures.

J'ai le regret de dire que East, plein de rancune contre le fermier qui l'avait insulté, retourna rôder autour de la basse-cour avec le Têtard et quelques amis. Ils furent pris en flagrant délit par les bergers, rossés d'importance, et contraints de donner huit shillings (tout ce qu'ils possédaient au monde) pour n'être pas traînés devant le docteur.

Martin devint un hôte assidu de l'étude des deux amis; Arthur s'attacha tellement à lui, que Tom ne put s'empêcher d'en ressentir quelque jalousie; mais il n'en laissa rien paraître.

Les deux œufs de crécerelle, qui étaient dans les boîtes, par un hasard inexplicable n'avaient pas été cassés. Ce fut le noyau de la collection d'Arthur, à laquelle Martin travailla de tout son cœur et de toute son âme. Il initia aussi son ami aux mystères de l'art d'empailler.

Pour marquer sa reconnaissance à Martin, Arthur lui permit de lui tatouer une petite ancre sur l'un des poignets; mais il eut soin de cacher cet ornement aux regards de Tom.

Avant la fin du semestre, il excellait à courir et à grimper; et, selon la prédiction de Martin, il en savait plus long que le facétieux East sur les arbres, les oiseaux, les fleurs et sur bien d'autres sujets encore.





Il lui posa doucement la main sur l'épaule.

CHAPITRE XIV

Arthur déplaît à Williams, qui le trouve trop studieux. — Grande bataille de Williams et de Tom Brown. — Théorie de Brooke sur les batailles. — Tom est comblé d'honneurs pour s'être bien battu. — Tom et Williams se donnent la main.

C'était vers la fin du premier semestre d'Arthur. Les soirées devenaient plus longues et chacun commençait à parler de l'emploi de ses congés. Les élèves de sa classe expliquaient entre autres choses le dernier livre de l'*Iliade;* ils en étaient arrivés aux discours des femmes sur le corps d'Hector. Quatre ou cinq élèves de la Grande Pension (entre autres Arthur, Tom et East) préparaient ensemble la troisième explication du jour; chacun à tour de rôle tenait le dictionnaire et cherchait les mots. Ils avaient fini les quarante vers réglementaires; la plupart étaient fatigués, malgré le pathétique exquis des lamentations d'Hélène.

Trois ou quatre grands mots de quatre syllabes se présentent dans la phrase suivante; celui qui manœuvre le dictionnaire déclare qu'il ne cherchera pas un mot de plus, que d'ailleurs il y en a bien assez de préparé.

« Il y a dix à parier contre un, dit-il, qu'on n'ira pas si loin. Allons dans l'enclos!

— Allons! venez, mes amis, dit East qui est toujours prêt à planter là le travail. Notre professeur est forcé de garder la chambre, vous savez, nous aurons aujourd'hui un des nouveaux maîtres : l'explication ira moins vite. »

Tout le monde applaudit, excepté Arthur, qui cependant n'ose élever la voix. Mais comme la lecture d'Homère l'intéresse, il reste tranquillement assis et continue à préparer pour son plaisir.

Comme Tom l'avait dit, le maître ordinaire était malade, et la classe devait être faite par un nouveau maître, tout jeune et fraîchement sorti de l'Université. Ce serait jouer de malheur que d'arriver au delà des quarante vers, avec tous les moyens que l'on avait de traîner le temps en longueur. On entrerait en classe sans se presser, on se placerait lentement, on donnerait de longues explications sur la manière dont le maître ordinaire faisait la classe, on userait en un mot des mille moyens que les écoliers ont toujours à leur disposition pour perdre leur temps.

A propos de la préparation d'Homère, il y avait une lutte perpétuelle entre les élèves et le maître : les premiers soutenant que quarante vers étaient tout ce que l'on pouvait leur demander pour une seule préparation, et protestant contre toute innovation par une résistance passive; le maître déclarant qu'il n'y a pas de quantité fixée et que les élèves étaient tenus d'avoir préparé autant de vers qu'on en pouvait expliquer pendant la durée d'une classe.

Cette fois-ci, malgré tous leurs efforts, le professeur fit mar-

cher l'explication horriblement vite; il semblait avoir le mauvais goût de s'intéresser au passage d'Homère et de vouloir le leur faire apprécier. Il leur fournissait des expressions vivantes, au lieu du triste mot à mot dont ils usaient pour rendre la poésie du pauvre vieil Homère. Après chaque élève, il reprenait la traduction, pour leur montrer comment il fallait procéder.

Au bout de trois quarts d'heure les quarante vers étaient épuisés. Aussi les élèves, à mesure qu'on les appelait, pataugeaient à qui mieux mieux. Le pauvre jeune maître est sur le point de se déclarer battu cette fois. Il renonce à interroger le banc inférieur et le banc du milieu; il jette des regards désespérés sur le banc supérieur, pour voir s'il trouvera quelque homme de bonne volonté dont il puisse tirer quelque chose, et qui soit assez chevaleresque pour ne pas gâter les plus belles paroles de la plus belle femme de l'antiquité. Son œil se fixe sur Arthur et il le prie de terminer la traduction du discours d'Hélène. Alors les autres élèves respirent longuement et se mettent à regarder à droite et à gauche sans se gêner. Ils sont sauvés: Arthur est à la tête de la classe, on sait d'avance qu'il se tirera d'affaire, et pendant ce temps-là l'heure finira bien par sonner.

Arthur commence par lire le passage avant de le traduire, comme c'est l'usage. Tom, qui ne suit pas l'explication, remarque cependant que sa voix s'altère à la lecture de ces vers: « Si l'on m'adressait des reproches, c'est toi dont le langage conciliant les modérait, grâce à ton humeur bienveillante et à tes douces paroles. »

Il regarde Arthur. « Qu'est-ce qu'il a donc ce petit? se demande-t-il en lui-même. Il n'y a pas de danger qu'il se fasse punir. Il a certainement préparé plus de quarante vers! » Bientôt il est rassuré, en voyant de quel ton Arthur commence à traduire, et il se met à dessiner des têtes de chiens sur son cahier

de notes. Quant au maître, heureux d'avoir enfin trouvé son homme, il tourne le dos au banc du milieu et se tient devant Arthur, marquant une sorte de rhythme avec le pied et la main en même temps, et disant : « Oui, oui, très-bien! » à mesure qu'Arthur avance.

Mais quand reparaissent les deux vers qui ont une première fois ému Arthur, Tom remarque la même altération dans sa voix et relève les yeux. Il voit qu'il y a quelque chose, qu'Arthur ne peut pas continuer. Qu'est-ce que cela peut être?

Tout à coup Arthur s'arrête brusquement et se met à pleurer; il passe le parement de sa manche sur ses yeux, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et l'on voit qu'il souhaiterait être à cent pieds sous terre.

La classe tout entière demeure stupéfaite. Certains élèves regardent Arthur d'un air stupide, tandis que les autres, mieux avisés, retrouvent le passage et restent les yeux obstinément fixés sur leur livre, espérant ainsi ne pas rencontrer le regard du maître et ne pas être appelés pour expliquer à la place d'Arthur.

Le maître semble d'abord surpris; puis, voyant que l'écolier est réellement ému jusqu'aux larmes de la plus belle chose peut-être qui soit dans toute l'antiquité, il s'avance vers lui, lui pose doucement la main sur l'épaule et lui dit : « Ne vous affectez pas, mon petit homme, vous avez très-bien expliqué. Arrêtez-vous une minute : nous ne sommes pas pressés. »

Sur le banc du milieu, une place au-dessus de Tom, se trouvait ce jour-là un grand garçon nommé Williams, regardé comme le coq de sa pension. Les petits garçons qui aiment fort à s'étendre sur les prouesses de leurs aînés s'entretenaient volontiers de la force de Williams, et se demandaient si East ou Brown seraient capables de lui donner une volée. En somme c'était un très-brave garçon, un peu trop chatouilleux peut-être sur sa di-

gnité. Il se regardait comme le roi de la classe et maintenait sa situation à la force du poignet, surtout quand il s'agissait d'empêcher les petits de traduire au delà des quarante vers réglementaires. Il avait déjà grommelé et marmotté en lui-même quand Arthur avait lu au delà. Sa colère ne connut plus de bornes lorsque Arthur s'arrêta juste au milieu des grands mots.

« Espèce de petit animal, murmura-t-il sans prendre garde que le maître pouvait l'entendre, ne se met-il pas à pleurer à l'endroit le plus difficile! il peut être bien sûr que je lui cognerai la tête après la quatrième explication.

— La tête de qui? demanda Tom, à qui cette remarque semblait être adressée.

— Eh bien, la tête de ce petit hypocrite d'Arthur, répondit Williams.

— Vous n'en ferez rien, dit Tom.

— Ho! ho! » s'écria Williams au comble de la surprise. Puis aussitôt il lui envoya dans les côtes un coup de coude qui fit voler les livres de Tom au milieu de la salle.

Le maître se retourna brusquement, vit ce qui se passait, et dit : « Williams, descendez de trois places et continuez l'explication! »

Williams se leva lentement, descendit après Tom et deux autres camarades, d'un air de mauvaise humeur; alors, regardant le maître en face, il lui dit : « Monsieur, je n'ai pas préparé plus loin : nous ne devons préparer que quarante vers.

— Est-ce vrai? » dit le maître s'adressant aux élèves du banc supérieur en général. Pas de réponse.

« Qui est le premier de la classe? reprit-il en perdant patience.

— C'est Arthur, monsieur! répondirent trois ou quatre écoliers, en désignant notre ami.

— Ah! vous vous appelez Arthur. Eh bien, de combien de vers se compose votre explication? »

Arthur hésita un moment, et finit par répondre :

« Nous sommes convenus que c'est quarante vers, monsieur.

— Qu'entendez-vous en disant : Nous sommes convenus?

— M. Graham dit que nous ne devons pas nous en tenir là, quand on a le temps d'expliquer plus loin.

— Je comprends, dit le maître. Williams, descendez encore de trois places; vous me copierez l'explication en grec et en anglais. Et maintenant, Arthur, terminez l'explication. »

Les petits se disaient l'un à l'autre qu'ils ne voudraient pas être dans la peau d'Arthur après la quatrième explication. Quant à Arthur, il termina le discours d'Hélène sans encombre. La cloche sonna quatre heures, c'était la fin de la troisième explication.

Une autre heure fut employée à préparer et à dire la quatrième explication. A cinq heures les classes du jour étant finies, Williams, qui avait couvé tout le temps sa colère, se prépara à tirer une vengeance sommaire d'Arthur, cause innocente de sa mésaventure.

Tom fut retenu dans la classe quelques minutes après les autres. La première chose qu'il vit en sortant, ce fut un petit cercle d'écoliers applaudissant Williams, qui tenait Arthur par le collet.

« Voyons, petit hypocrite, dit-il à Arthur, en lui donnant une torgnole sur la tête, pourquoi avez-vous dit que...

— Holà! cria Tom, en se faisant jour à grands coups de coudes; finissez Williams; vous ne le toucherez pas.

— Qui m'en empêchera?

— Moi! » dit Tom. Et joignant l'action à la parole il frappa si rudement le bras de Williams, que ce dernier tressaillit et lâcha prise. Toute sa colère se détourna sur Tom.

« Voulez-vous vous battre?

— Oui, naturellement.

— Hourra! crièrent les écoliers, il va y avoir bataille entre Williams et Tom Brown. »

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Beaucoup d'écoliers qui étaient déjà en route pour aller prendre le thé dans leurs différentes pensions, revinrent sur leurs pas et se rendirent derrière la chapelle; c'est là que les batailles avaient lieu.

« Allez me chercher East, pour me servir de second! » dit Tom à un petit garçon, qui part comme une fusée du côté de chez Sally Harrowell, ne prenant que le temps de passer sa tête par la porte entrebâillée de la salle où les petits sont déjà à prendre leur thé. Il leur crie : « Bataille! Tom Brown et Williams. »

La moitié des petits garçons partent tout de suite, laissant leur pain, leurs œufs, leur beurre et leurs sardines devenir ce qu'ils pourront. La plus grande partie des autres les suit au bout d'une minute; ceux-là n'ont pris que le temps d'avaler leur thé; ils emportent le reste et le mangent chemin faisant. Trois ou quatre seulement demeurent en arrière et raflent tout le beurre qui reste.

Au bout d'une minute, East et Martin traversent la cour carrée, apportant une éponge; ils arrivent sur le théâtre de l'action au moment où les combattants ôtent leurs habits.

Lorsque Tom eut ôté sa jaquette, son gilet et ses bretelles, East lui fit une ceinture de son mouchoir et lui releva ses manches de chemise en lui disant : « Maintenant, mon vieux, n'ouvrez pas la bouche pour dire un mot, ne remuez pas seulement le bout du doigt pour vous arranger : c'est nous que cela regarde; gardez toute votre haleine et toute votre force au service de Williams! »

Pendant ce temps-là, Martin pliait les vêtements de Tom et les déposait au pied de la grille de la chapelle.

Les deux seconds ont chacun leurs attributions distinctes ; East, avec son éponge, essuiera la figure de Tom, lui frottera les mains au besoin et lui rendra tous les services que la règle autorise ; Martin, un genou en terre, lui présentera l'autre genou pour qu'il puisse s'y asseoir et s'y reposer entre les reprises de la lutte.

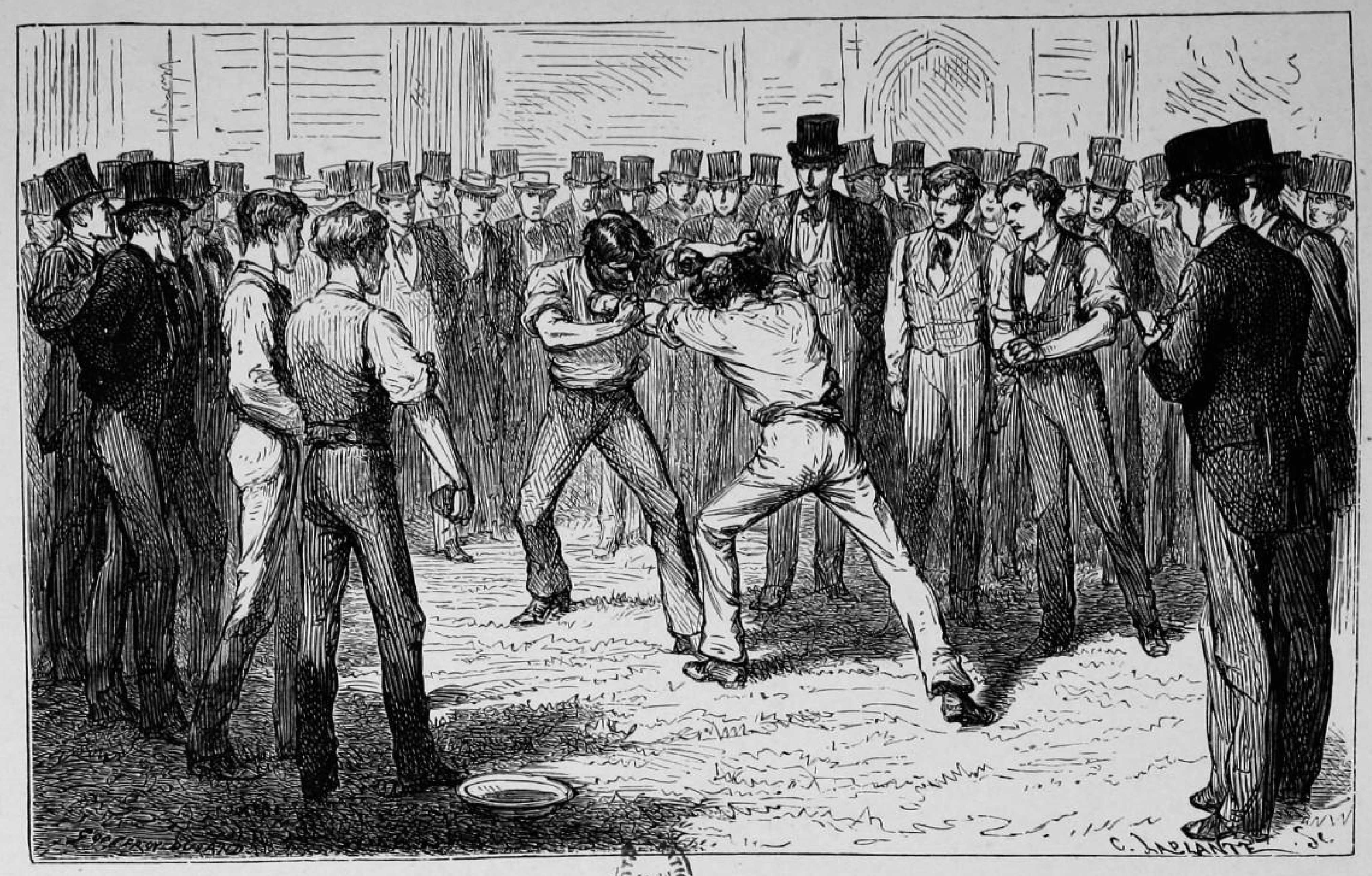
Les deux champions s'avançent l'un vers l'autre. Au premier coup d'œil, il ne semble pas que la partie soit égale. Williams a deux pouces de plus que Brown, et il est plus âgé d'un an au moins. Sa force est dans ses bras et ses épaules, comme le remarquent les amateurs. Mais il manque de ressort dans les reins, et ses genoux sont faibles. Tom, au contraire, n'a pas moitié autant de force dans les épaules et dans les bras, mais chez lui rien n'est faible ; il est droit, ferme, élastique ; ses jambes sont peut-être encore ce qu'il a de plus solide. Il est frais, dispos, tandis que William a l'air de quelqu'un qui mange trop et ne prend pas assez d'exercice.

On choisit l'arbitre qui doit indiquer le temps des reprises ; un large cercle se forme ; la lutte va commencer.

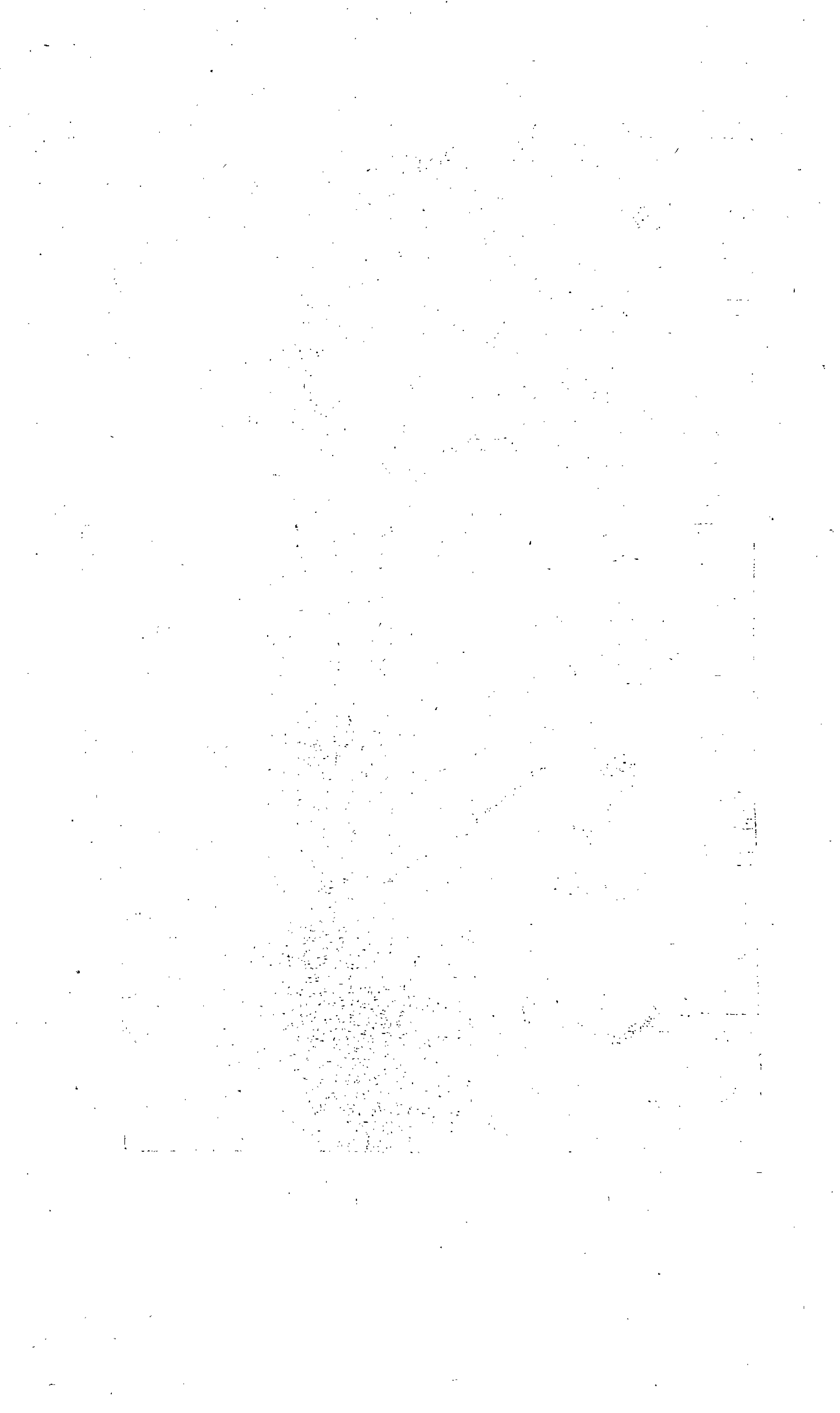
East dit tout bas à Martin : « Si Tom veut prendre sur lui de rester sur la défensive et de fatiguer Williams, nous sommes sauvés. »

Malheureusement Tom ne fait rien de tout cela : il entend se servir de ses poings. Les coups de part et d'autre tombent si dru, que les connaisseurs se disent entre eux : « Cela ne durera pas longtemps à ce compte-là ! » Les deux partis poussent des cris d'encouragement, d'approbation et de défi.

« Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas ! restez sur la défensive, laissez-le venir à vous ! » Voilà ce que dit East d'un ton suppliant, pendant qu'il essuie la figure de Tom avec son éponge humide. Tom cependant est assis sur le genou de Martin, qui le soutient de ses deux grands bras et tremble d'émotion.



La bataille de Brown et de Williams



« Il est temps! » dit l'arbitre.

« Allons, le voilà encore qui va de l'avant! » grogne East, voyant son champion aussi acharné qu'à la première passe. Tom a le dessous, Tom est renversé sur le gazon par un coup de poing de Williams.

Les élèves de la pension de Williams poussent de grands cris de triomphe; ceux de la Grande Pension gardent un silence de mauvais augure. Ils semblent tout prêts à chercher querelle à quelqu'un.

« Je parie deux demi-couronnes contre une pour le grand, » dit Rattle, un véritable amateur. Rattle est un grand garçon qui a pour signes distinctifs un gilet couleur « éclair et tonnerre » et une bonne grosse figure réjouie.

« Je tiens le pari », dit Grove, autre amateur d'apparence plus pacifique. Il tire son calepin et inscrit le pari, parce que notre ami Rattle oublie quelquefois ces petits détails.

Cependant East rafraîchit Tom avec son éponge et charge deux autres écoliers de lui frotter les mains.

« Tom, mon vieux, lui murmure-t-il à l'oreille, cela peut vous paraître amusant, mais pour moi c'est la mort. Si vous continuez, dans cinq minutes il vous aura mis hors de combat à coups de poings. Faites des feintes, usez de vos jambes, faites-le courir! en un rien de temps il sera hors d'haleine et vous tomberez dessus. Et puis, visez donc au corps! »

Tom comprend la sagesse de ce conseil et change complétement de tactique à la troisième passe. Il combat avec précaution, il esquive les coups de Williams et l'entraîne après lui tout autour du cercle. Tous les petits garçons de la pension de Williams lui crient d'en finir, puisque l'autre n'en peut plus et recule.

« C'est juste ce que nous demandons, » se dit East en riant sous cape. Williams se consume en efforts inutiles. Tom l'évite

avec la plus grande facilité. Williams s'arrête un moment, complétement hors d'haleine.

« Tom, voilà le moment! » lui crie East, qui danse de joie. Tom est sur lui en un clin d'œil, vise au corps et lui allonge deux coups de poing bien assenés, puis il se retire hors de portée avant que Williams ait seulement repris haleine. Dès qu'il peut respirer, il se lance sur Tom avec une fureur aveugle. Tom l'esquive adroitement, et Williams, entraîné par son propre effort, va donner du nez en terre. Les camarades de Tom poussent des cris épouvantables.

« Doublons-nous nos enjeux? dit Grove à Rattle, en tirant son calepin.

— Attendez un peu, » dit ce héros, jetant un regard désespéré sur Williams qui souffle bruyamment, assis sur le genou de son second; il est essoufflé, mais il n'a pas trop souffert du reste.

A la passe suivante, Williams a l'air de croire qu'il ne sera pas vainqueur et qu'il a enfin trouvé son homme. A son tour, il use d'artifice, il veut lasser la patience de Tom, il veut l'amener à se jeter sur lui au mauvais moment. La lutte traîne en longueur; il n'y a pas de grands coups de part ni d'autre.

La figure de Tom commence à n'avoir plus forme humaine; il a de singulières excroissances sur le front; sa bouche saigne. Mais East manœuvre avec tant d'art l'éponge humide que, chaque fois qu'il recommence la lutte, il a l'air aussi frais et aussi dispos que jamais. Williams n'a à la figure que des marques insignifiantes; mais le mouvement nerveux de ses coudes montre que les coups qu'il a reçus sur le corps commencent à produire leur effet. Toute sa force est neutralisée parce qu'il n'ose pas frapper à toute volée de peur de se découvrir les flancs. La lutte devient si intéressante que les spectateurs gardent le silence.

Mais où est Arthur pendant tout ce temps? Il est impossible

de dépeindre la détresse et l'angoisse du pauvre petit. Il ne peut prendre sur lui de s'avancer jusqu'au cercle; il erre çà et là, tantôt décidé à se jeter entre les deux combattants et à les arrêter, tantôt projetant de tout dire à Mary, qui ne manquera pas d'aller prévenir le docteur. Tout ce qu'on lui a raconté de ces terribles batailles lui revient en mémoire.

Une fois seulement il s'approcha du cercle en entendant crier : « Bravo, Brown! Hourra pour la Grande Pension! » Il croyait la lutte finie et la victoire assurée. Mais quand il vit la figure de Tom, il ne se soucia plus des conséquences que pouvait avoir sa démarche, et courut prier Mary de faire cesser le combat.

Mais revenons au champ de bataille. Pourquoi cet horrible tumulte et cette confusion? Le cercle est rompu; les spectateurs échangent des paroles de colère : « C'est de jeu! — Non, ce n'est pas de jeu! » Le combat est interrompu. Les combattants cependant se reposent, assistés de leurs seconds, pendant que leurs partisans se disputent.

East ne peut s'empêcher de provoquer deux ou trois amis de Williams, sans pour cela quitter Tom d'un moment et sans cesser de manœuvrer son éponge.

Voici ce qui était arrivé. A la fin de la dernière passe, Tom, saisissant un moment favorable, s'était jeté sur son adversaire, l'avait saisi à bras le corps et l'avait jeté lourdement à terre, en usant du croc en jambe qu'il avait appris dans son village. Dans une lutte corps à corps, Williams n'était pas de force : si cette manière de se battre était acceptée, il était sûr d'être vaincu. En général, dans l'école, il y avait de fortes préventions contre la lutte corps à corps, quoique dans une certaine limite elle fût regardée comme légitime. C'est là-dessus que le cercle s'était rompu et que la bataille avait été suspendue.

Les partisans de Tom furent obligés de céder. East furieux menace de faire retirer son champion après la prochaine passe.

(Au fond, il n'en a nulle envie.) Tout à coup Brooke jeune arrive par la petite porte qui est au bout de la chapelle. Les partisans de Tom se précipitent vers lui en criant : « Oh, hourra! nous allons savoir les vraies règles! S'il vous plaît, Brooke, venez ici : ils ne veulent pas que Tom Brown le terrasse.

— Terrasser qui? dit Brooke en s'approchant. Oh! c'est Williams. Ils ont tort. Naturellement, il a le droit de le saisir, pourvu que ce soit au-dessus de la ceinture. »

Brooke jeune, qui est *præpostor*, devrait empêcher les batailles; il le sait bien, le docteur l'a formellement recommandé; mais, pour des raisons à lui connues, il n'a pas l'air disposé, pour cette fois, à faire cesser la lutte. Il se contente de regarder les deux champions avec toute l'attention d'un véritable connaisseur.

« Il n'a pas de mal? dit-il à East, en montrant Tom d'un sign de tête.

— Pas le moindre mal.

— Il n'est pas battu?

— Battu! il peut tenir longtemps. N'est-ce pas Tom? »

Tom grimace un sourire.

« Et lui? dit Brooke en désignant Williams.

— Comme ci, comme ça! il en assez, je crois, depuis sa dernière chute. Encore deux passes, et il ne se tiendra plus sur ses jambes. »

« Il est temps! » Les deux écoliers se relèvent et se tiennent en face l'un de l'autre. Brooke n'a pas le cœur de les arrêter; la passe continue: Williams attend Tom; ramassant toutes ses forces pour frapper un grand coup, il s'approche encore pour le saisir, car il n'en peut plus; il sent qu'il est temps d'en finir tout de suite.

Un nouveau spectateur apparaît, avec son grand balai et sa boîte aux ordures sous le bras. C'est un domestique qui vient de balayer les classes.

« Messieurs, dit-il, vous ferez mieux de vous arrêter ; le docteur sait que Brown se bat, et il sera ici dans une minute. »

On envoie promener ce digne serviteur. Quant au brave serviteur, qu'a-t-il de mieux à faire que de regarder comment Tom Brown, le champion de la Pension, soutient l'honneur du pavillon ?

Cette fois-ci, c'est sérieux, les champions le comprennent et ne livrent rien au hasard ; tous leurs mouvements sont calculés. Tom tourne lentement autour de Williams et guette le moment favorable ; Williams attend l'attaque et prépare un de ses plus rudes coups pour en finir. En ce moment le soleil, caché jusque-là par un nuage, reparaît tout à coup et tombe sur la figure de Williams. Tom bondit ; l'autre allonge son coup de poing qui ne fait qu'effleurer la tête de Tom. Les voilà corps à corps et Williams tombe lourdement pour la troisième fois.

« Je parie trois demi-couronnes contre deux pour le petit, dit Grove à Rattle.

— Non, merci ! » répond l'autre en enfonçant plus profondément ses mains dans les poches de sa redingote.

Ce court dialogue entre deux sportsmen aussi distingués que Grove et Rattle est fort instructif. La confiance de l'un, la mine déconfite de l'autre, montrent assez ce que Williams a perdu et ce que Tom a gagné dans l'estime publique. Décidément Tom est *favori*. Bravo, Tom ! Encore un effort, et hourra pour la Grande Pension !

Juste à ce moment, le docteur apparaît à la porte de la tourelle qui conduit à son appartement, et marche droit vers le cercle où Williams et Tom sont assis pour la dernière fois sur les genoux de leurs seconds.

« Le docteur ! le docteur ! »

A ce cri, le cercle se disperse en quelques secondes. Les petits se sauvent sans vergogne ; Tom prend sa jaquette et

son gilet et se sauve prestement par la porte voisine de la chapelle, avec ses seconds; Williams et les siens sont non moins prompts à traverser l'enclos; Grove, Rattle et les autres grands font des efforts comiques pour allier la dignité et la prudence : ils marchent assez vite pour n'être pas reconnus (du moins ils l'espèrent) et pas assez vite pour avoir l'air de se sauver.

Brooke jeune reste seul sur le terrain et porte la main à son chapeau à l'arrivée du docteur, non sans quelque émotion.

« Ah, Brooke, dit le docteur, je suis surpris de vous voir là. Ne saviez-vous pas que je désire que les élèves de sixième empêchent les batailles ? »

Brooke ne se sent pas aussi à son aise qu'il s'y était attendu; mais comme le docteur l'aime beaucoup à cause de sa sincérité et de sa franchise, il lui répond en marchant à côté de lui :

« Oui, monsieur, en général. Mais je pensais que nous devions user de discrétion dans ces sortes d'affaires... et ne pas intervenir trop tôt.

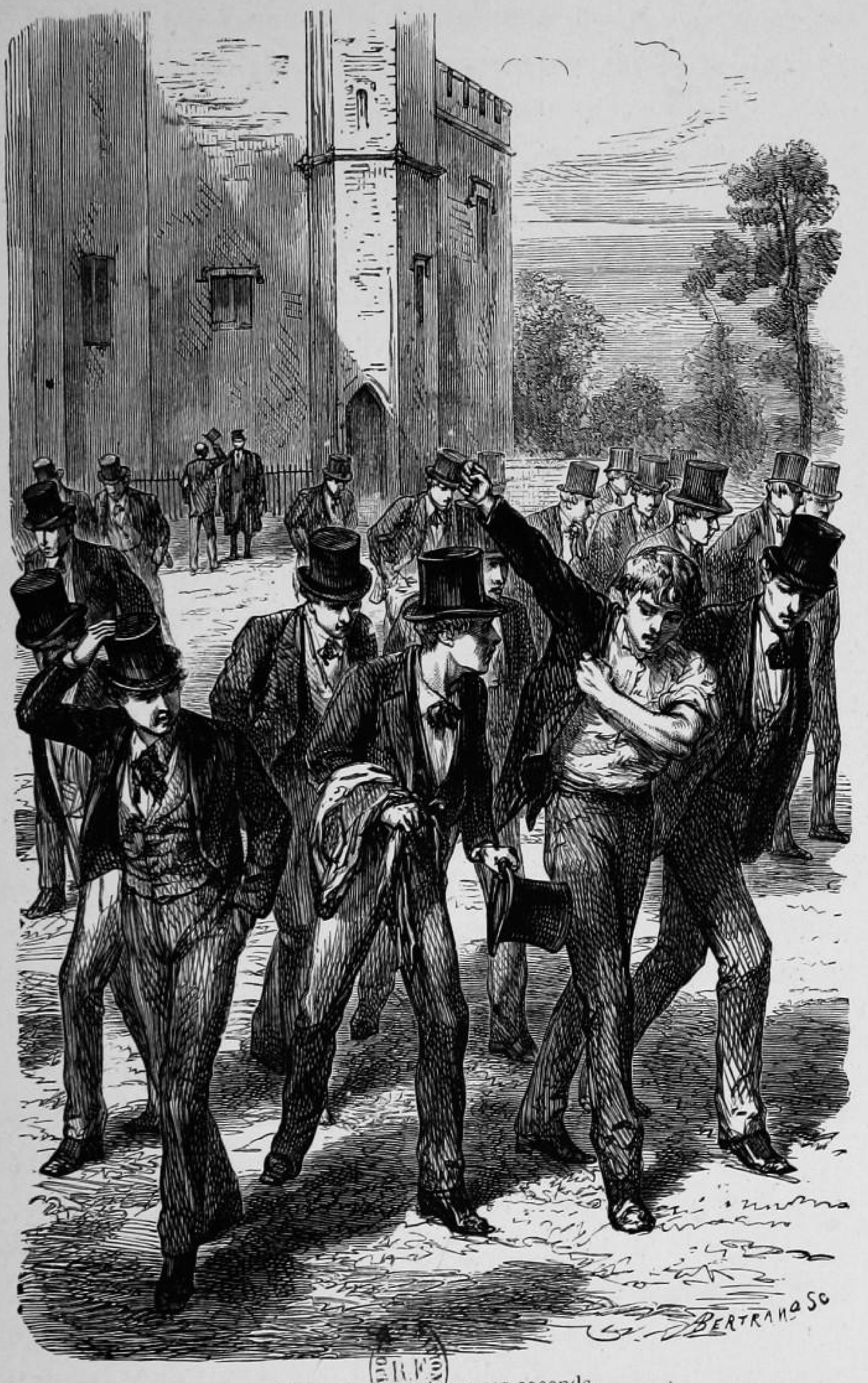
— Mais ils se sont battus une demi-heure et plus, dit le docteur.

— C'est vrai, monsieur; mais ni l'un ni l'autre n'est blessé. Avec leur caractère, ces deux garçons n'en seront que meilleurs amis : ce qui n'aurait pas eu lieu si on les avait arrêtés trop tôt, avant que l'avantage fût si bien balancé.

— Qui se battait contre Brown ? demanda le docteur.

— Williams, de la pension Thompson, monsieur. Il est plus grand que Brown, et il avait le dessus en commençant, mais les choses avaient bien changé quand vous êtes venu. Il y a de la jalousie entre notre pension et la pension Thompson; et il y aurait eu une série de batailles si l'on avait empêché celle-là, ou si l'un des deux avait eu le dessous.

— Très-bien; mais Brooke, dit le docteur, ne pourrait-on pas croire que votre discrétion consiste à faire cesser la lutte quand c'est un élève de notre pension qui a le dessous ? »



Tom se sauve avec ses seconds

Brooke, il faut l'avouer, ne trouva pas de réponse satisfaisante.

« Souvenez-vous, ajouta le docteur en s'arrêtant à la porte de la tourelle, que cette affaire doit en rester là ; vous aurez l'œil à cela, et j'espère qu'à l'avenir vous arrêterez les batailles tout de suite.

— Très-bien, monsieur, » dit Brooke jeune en portant la main à son chapeau. Il n'était pas fâché de voir la porte de la tourelle se refermer sur le docteur.

Cependant Tom et ses partisans les plus ardents avaient gagné la maison de Sally Harrowell. Sally se donnait beaucoup de mouvement pour leur préparer du thé, tandis que son mari courait chez le boucher chercher un morceau de viande crue, pour l'appliquer sur l'œil de Tom. Il fallait appliquer le remède tout de suite, pour que l'œil fût présentable le lendemain matin. Tom était en fort bon état, sauf une légère difficulté de voir, et un bourdonnement dans les oreilles ; de plus, il avait le pouce foulé ; il le tenait bien enveloppé dans un linge imbibé d'eau froide, et pendant ce temps-là se régalait de thé tout en écoutant ses camarades commenter les moindres péripéties de la fameuse bataille et se demander comment et par qui le docteur avait pu être averti. Quant au héros du jour, il pensait en lui-même qu'il était content de n'avoir pas gagné ; il se sentait dans les dispositions les plus amicales à l'égard de Williams.

Le pauvre petit Arthur se glissa auprès de lui et se mit à le regarder, lui et son emplâtre de bœuf cru, avec des yeux si mélancoliques que Tom à la fin éclata de rire.

« Ne me faites pas ces yeux-là, mon petit, lui dit-il, ce n'est rien du tout.

— Oh, Tom ! avez-vous beaucoup de mal ? je ne puis supporter l'idée que je suis cause de tout cela.

— Pas le moins du monde ; ne vous en flattez pas. Cela devait arriver pour sûr un jour ou l'autre.

— Oui, mais vous ne continuerez pas, n'est-ce pas ? Promettez-moi de ne pas continuer.

— Je ne puis répondre de rien... tout dépend des deux pensions. Nous nous devons à nos concitoyens, vous savez : on se battra pour les *fags* de notre pension, s'il le faut. »

Ces paroles belliqueuses avaient d'autant plus d'autorité qu'elles étaient prononcées par un héros qui sortait de la lutte avec un pouce foulé et dont l'œil disparaissait sous une rondelle de bœuf cru. Elles firent frémir le pauvre Arthur, et ouvrirent de riantes perspectives devant les regards des amateurs de combats singuliers. Mais bientôt Arthur put se rassurer, et les amateurs de combats singuliers furent déçus dans leurs espérances.

Aussitôt après la fermeture, un des *fags* de service vint frapper à la porte de Tom.

« Brown, Brooke jeune vous demande dans la salle de sixième. »

Tom se rendit dans la salle de sixième, et trouva les potentats en train de souper.

« Eh bien ! Brown, dit Brooke jeune en lui adressant un signe de tête, comment vous trouvez-vous ?

— Très-bien, je vous remercie ; seulement je crois que j'ai le pouce foulé.

— On se foule toujours le pouce dans ces affaires-là. Vous n'avez pas eu le dessous, à ce que j'ai pu voir. Où donc avez-vous appris ce croc en jambe ?

— Dans mon village, quand j'étais tout petit.

— Eh bien, savez-vous ce que vous êtes ? Tout simplement un garçon de cœur. Asseyez-vous et soupez avec nous. »

Tom obéit sans se faire prier. Et son voisin, un *prœpostor* s'il vous plaît, lui remplit un verre de bière en bouteille ; et il se mit à boire et à manger, prêtant l'oreille à la conversation qui était agréable, et s'émerveillant, à part lui, combien il lui faudrait de temps pour devenir en tout semblable à ces demi-dieux.

Quand il se leva pour prendre congé, Brooke lui dit : « Vous vous donnerez la main dès demain matin. Je veillerai à cela après la première classe. »

Tom et Williams se donnèrent la main avec beaucoup de satisfaction et de respect l'un pour l'autre.

Les années suivantes, quand les petits parlaient entre eux de batailles, ceux qui avaient été présents à celle-ci secouaient la tête d'un air entendu et disaient aux autres : « Ah ! si vous aviez vu seulement la bataille de Brown et de Williams ! »





Tom resta dans son étude.

CHAPITRE XV

Deux ans plus tard. — La fièvre dans l'école. — Arthur tombe malade. — Réflexions de Tom — Il revoit son ami. — Conversation sérieuse. — La mère d'Arthur.

Deux années se sont écoulées ; la fin du semestre d'été approche. Martin a quitté l'école et croise dans le sud de l'Océan pacifique, sur le vaisseau d'un de ses oncles. La vieille pie, toujours aussi laide, habite dans l'étude des deux amis : c'est le dernier cadeau de Martin à son ami Arthur. Arthur a près de seize ans ; il a parcouru la série des classes, à raison d'une classe par semestre. East et Tom ont été beaucoup moins rapides dans leurs progrès ; ils s'avancent tout doucement à travers la cinquième. Ce sont de grands garçons élancés, mais pleins de vigueur. Ils occupent dans la Pension la même place que Brooke jeune occupait quand

ils étaient nouveaux ; ils ont beaucoup de son caractère. Leurs relations de chaque jour avec Arthur leur ont fait beaucoup de bien à tous les deux, mais surtout à Tom. Cependant il leur reste encore beaucoup à faire pour tirer de leur séjour à Rugby tout le profit qu'on en peut tirer sous la direction du docteur Arnold. Arthur est encore frêle et délicat ; mais, grâce à son intimité avec Martin et avec eux, il a appris à nager, à courir, à jouer au *cricket*, et il ne s'est pas rendu malade à pâlir sur ses livres.

Un soir qu'ils étaient à souper dans la salle de cinquième, un des convives dit que la fièvre venait de se déclarer dans une des pensions. « On dit, ajouta-t-il, que Thompson est très-malade, et qu'on a envoyé chercher le docteur Robertson à Northampton.

— Alors, on va nous renvoyer chez nous, s'écria un autre écolier. Hourra ! Cinq semaines de vacances de plus, et pas d'examen de cinquième.

— J'espère que non, dit Tom, car alors la partie de Marylebone n'aurait pas lieu à la fin du semestre. »

Les uns pensaient une chose, les autres une autre : beaucoup n'ajoutaient pas foi à la nouvelle. Cependant le lendemain, qui était un mardi, le docteur Robertson arriva à Rugby, y demeura toute la journée et eut de fréquentes conférences avec le docteur.

Le mercredi matin, après la prière, le docteur s'adressa à toute l'école réunie. Il dit aux élèves qu'il y avait plusieurs cas de fièvre dans les différentes pensions ; mais le docteur Robertson, après l'examen le plus attentif, lui avait assuré que la maladie n'était pas contagieuse, et que, si l'on prenait les précautions voulues, il n'y avait aucune raison, pour le moment, d'interrompre le travail de l'école. Les examens étaient proches ; il ne serait pas raisonnable de tout laisser là, à un pareil moment de l'année.

Cependant tous ceux qui désireraient écrire à leurs parents étaient autorisés à le faire; ils partiraient, si leurs parents le désiraient. Si les cas de fièvre se multipliaient, il licencierait toute l'école.

Le lendemain, Arthur tomba malade, mais ce fut le seul. Avant la fin de la semaine, trente ou quarante élèves partirent, les autres restèrent. Ils désiraient tous complaire au docteur, et ils trouvaient qu'il y avait de la lâcheté à se sauver. Thompson mourut par une belle après-midi, pendant que ses camarades jouaient au cricket, comme d'habitude. Le docteur, en revenant de son lit de mort, passa tout près d'eux, mais personne jusqu'au lendemain n'eut connaissance de ce qui était arrivé. A la leçon du matin, le bruit de sa mort commença à se répandre ; au service de l'après-midi, toute l'école en était informée. Dans les longues années de son ministère, le docteur n'avait pas trouvé des paroles aussi éloquentes et destinées à pénétrer plus profondément dans tous les cœurs.

Tom était entré à la chapelle, la mort dans l'âme, en songeant à Arthur : il en sortit consolé et fortifié par les belles et nobles paroles du doctaur ; il s'en alla tout seul à son étude. Une fois chassis, il promena ses regards autour de lui. Quand il vit le chapeau de paille d'Arthur et sa veste de cricket suspendus au portemanteau, et toutes ses petites affaires si bien rangées, les larmes lui vinrent aux yeux ; mais c'étaient des larmes bienfaisantes et bénies. Il se répétait à lui-même : « Oui, le docteur a raison, les yeux de Geordie[1] sont ouverts ; il sait ce que c'est que de vivre, de façon que la mort soit une bénédiction infinie. Mais moi, le sais-je? O mon Dieu! puis-je supporter l'idée de le perdre. »

La semaine se passa tristement. Il n'y avait pas d'autres ma-

1. Familier, pour Georges.

lades, mais les nouvelles d'Arthur devenaient de plus en plus alarmantes : sa mère arriva à la fin de la semaine. Tom fit tout ce qu'il put pour voir son camarade ; plusieurs fois il essaya de pénétrer dans l'infirmerie, mais chaque fois il trouvait la gouvernante à son poste. Elle finit par prévenir le docteur, qui lui défendit avec douceur, mais péremptoirement, de renouveler ses tentatives.

Thompson fut enterré le mardi : le service des morts, qui a toujours pour effet d'élever l'âme et de la calmer, était solennel au delà de toute expression, lu sur le cercueil d'un enfant, en présence de ses camarades ; Tom sentit que son angoisse s'apaisait et que son âme se tournait vers des pensées et des aspirations nouvelles. Il reprit sa vie ordinaire, joua au *cricket*, se baigna comme d'habitude ; il lui semblait qu'il était bien d'en agir ainsi ; l'effort qu'il fit bravement donna plus de puissance à ses pensées nouvelles et plus d'élan à ses aspirations.

La crise eut lieu le samedi, une semaine, jour pour jour, après la mort de Thompson. Pendant toute l'après-midi Tom resta dans son étude à lire la Bible ; de demi-heure en demi-heure, il allait chez la gouvernante, s'attendant chaque fois à apprendre que cette petite âme, si noble et si courageuse, était retournée à son créateur. Mais Dieu avait d'autres desseins sur Arthur ; la crise fut favorable, et le dimanche soir le médecin déclara qu'il était hors de danger ; le lundi, Arthur fit prévenir Tom qu'il allait presque bien, qu'on l'avait changé de chambre, et qu'il aurait la permission de le voir.

C'est dans la soirée que la gouvernante fit venir Tom à l'infirmerie. Arthur était étendu sur le canapé, près de la fenêtre ouverte ; les rayons du soleil couchant éclairaient doucement la figure pâle et les cheveux blonds du convalescent. Tom, en le voyant, trouva qu'il ressemblait à un ange qu'il avait vu autrefois dans un tableau de l'ancienne école allemande. Puis il frémit en



Il lui prit la main.

songeant combien Arthur avait dû voir de près l'autre monde, pour que sa physionomie eût pris cette expression. Jusque-là, il ne s'était pas douté par quels liens puissants et mystérieux son cœur était attaché à son petit camarade. Il traversa doucement la chambre, et se mit à genoux près du canapé. Comme il avait passé son bras derrière la tête d'Arthur, sur l'oreiller, il était presque hon eux de se voir si fort, si brun, si plein de vie et de santé. Il ne se doutait pas, le brave garçon, que c'était justement le contraste de leurs natures qui les avait liés si étroitement.

« Cher Geordie, dit Tom, que je suis donc heureux de vous voir enfin! Je suis venu bien souvent, mais on n'a pas voulu me laisser entrer.

— Je le sais, Tom, Mary m'a parlé de vous tous les jours, et m'a dit qu'elle avait été obligée de recourir au docteur pour vous empêcher de venir. Je suis bien content qu'on vous l'ait défendu, car vous auriez pu attraper la fièvre, et vous n'auriez pas pu prendre part à toutes les grandes parties qui vont avoir lieu. Et vous êtes dans les onze, à ce que j'ai appris, et j'en suis bien content.

— Oui, n'est-ce pas charmant? dit Tom avec orgueil. Je suis même le neuvième.

— Je pense que vous méritez d'aller plus haut, dit Arthur, qui était aussi jaloux du renom de Tom à tous les jeux que Tom l'était du sien quand il s'agissait des études classiques.

— Eh bien, Geordie, figurez-vous que je me moque du cricket, maintenant que vous allez bien. J'espère que vous allez descendre bientôt, n'est-ce pas? Vous ne vous figurez pas comme j'ai tenu votre étude propre. Toutes vos affaires sont dans l'état où vous les avez laissées; je donne à manger à la vieille pie, juste aux heures où vous aviez coutume de le faire, quoique cela m'oblige à me déranger et à quitter la cour. J'ai beau faire, elle vous regrette: elle penche la tête d'abord à droite, puis à gauche;

elle cligne l'œil avant de se décider à manger ; il me prend parfois des envies de lui tordre le cou. Quand East entre dans l'étude, elle se sauve en sautillant du côté de la fenêtre, et cependant maintenant Harry ne voudrait pas seulement toucher à une de ses plumes. »

Arthur se mit à rire : « La pauvre vieille a bonne mémoire et se souvient des siéges que soutenait Martin dans sa tanière. » Après une pause d'un instant il continua : « Vous ne sauriez croire combien de fois j'ai pensé à Martin pendant ma maladie. Doit-il être heureux au milieu de tant d'oiseaux, d'animaux et de poissons inconnus ! »

Tom sentit un mouvement de jalousie; mais il le réprima aussitôt.

La cloche se mit à sonner la fermeture des portes ; les deux écoliers l'écoutèrent en silence. Quand la cloche eut fini de sonner, Arthur, de sa voix douce que la maladie avait encore affaiblie, dit à Tom : « Tom, serez-vous fâché si je vous parle sérieusement ?

— Non, mon vieux camarade, pas du tout. Mais n'êtes-vous pas fatigué ou souffrant ? Que puis-je faire pour vous ? Vous êtes bien faible ; je reviendrai une autre fois.

— Non, non, je ne suis pas trop faible. C'est aujourd'hui même qu'il faut que je vous parle, si cela ne vous fait rien. J'ai prié Mary de prévenir le docteur que vous êtes avec moi : ainsi vous n'avez pas besoin de descendre à l'appel, et je n'aurai pas d'autra occasion, car je serai probablement forcé de retourner à la maison pour changer d'air, et je ne pourrai pas revenir ce semestre-ci.

— Oh ! croyez-vous que vous serez absolument forcé de partir avant la fin du semestre ? Ah ! que j'en suis donc fâché. Il y a encore cinq semaines d'ici aux vacances, et j'ai devant moi mon examen de cinquième, et toutes les parties de cricket. Que ferai-

je dans notre étude, seul, tout ce temps-là? Il s'écoulera douze semaines avant que je vous revoie. Quel malheur ! comment pourrai-je supporter cela? Et puis, qui sera là pour me contraindre à piocher mes examens? Je ne pourrai pas passer dans l'autre classe, c'est sûr. »

Tom bavardait ainsi, moitié pour rire, moitié sérieusement, pour détourner le cours des pensées d'Arthur, mais Arthur l'interrompit.

« Oh! s'il vous plaît, Tom, arrêtez-vous, autrement j'oublierai tout ce que j'ai à vous dire. J'ai déjà une peur horrible de vous fâcher.

— Vous, mon petit, me fâcher ! (le mot « petit », cher à Arthur à cause des souvenirs qui s'y rattachaient, le fit tressaillir et sourire, et il se sentit tout à fait heureux.) Vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'avoir peur; vous ne m'avez jamais fâché depuis le premier jour où vous êtes devenu mon copain. Je vais être sérieux un quart d'heure de suite; il ne m'arrive guère de l'être autant dans le cours d'une année : ainsi profitez-en. »

Arthur hésita; puis, prenant subitement son parti : « Voici ce que j'ai à vous demander ; renoncez pour l'avenir à copier vos devoirs dans les vieux cahiers de corrigés et ne vous servez plus de traductions. »

Tom s'attendait à toute autre chose et il fut pris au dépourvu. Il mit ses coudes sur ses genoux, enfonça ses mains dans ses cheveux, siffla quelques mesures de « Billy Taylor », et garda le silence pendant une minute.

Son visage exprimait non le mécontentement, mais la surprise. A la fin il leva les yeux, et s'apercevant qu'Arthur le regardait d'un air inquiet, il lui prit la main et lui dit simplement : « Pourquoi donc, petit?

— Parce que vous êtes le plus honnête garçon de Rugby et que cela n'est pas honnête.

— Je ne vois pas cela.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé à Rugby ?

— Ma foi ! je ne sais pas trop, personne ne me l'a dit. Je suppose que c'est parce qu'on a l'habitude, en Angleterre, d'envoyer tous les garçons à une école publique.

— Eh bien, quel est votre avis à vous? Que désirez-vous y faire ? que désirez-vous en emporter ? »

Tom répondit au bout d'un instant. « Je désire y être le premier au cricket, au *football* et à tous les autres jeux ; je désire que mes mains puissent protéger ma tête contre tout agresseur, rustre ou gentleman. Je désire passer en sixième avant de m'en aller, et faire plaisir au docteur. Je désire en emporter assez de grec et de latin pour faire bonne figure à Oxford. Eh bien, cher petit, qu'avez-vous à dire à cela ?

— J'ai à dire que vous ferez ce que vous voudrez.

— Bon, je l'espère bien. J'ai oublié de vous dire ce que je désire laisser derrière moi, ajouta Tom, parlant d'une voix lente et émue. Je veux laisser derrière moi la réputation d'un garçon qui n'a jamais brimé un petit, ni reculé devant un grand. »

Arthur lui serra la main en silence et reprit : « Vous dites, Tom, que vous voulez faire plaisir au docteur. Eh bien ! est-ce en faisant réellement, ou en ayant seulement l'air de faire ce qui peut lui plaire ?

— En faisant réellement ce qui peut lui plaire, bien sûr.

— Cela peut-il lui faire plaisir que vous vous serviez de traductions et d'anciens cahiers de corrigés? »

Tom sentit la force du raisonnement ; mais il ne put se décider à en convenir : « Il a été lui-même à Winchester, dit-il, et sait bien comment les choses se passent.

— Pense-t-il que vous précisément, Tom, vous en fassiez usage? Et croyez-vous qu'il l'approuve?

— Oh le petit vilain ! dit Tom en montrant le poing à Arthur. Je n'y pense jamais. Eh bien, mettons qu'il ne le pense pas. Oui, je suppose qu'il ne le pense pas. »

Arthur vit qu'il avait remporté la victoire ; il connaissait bien son ami ; il se montra discret et se contenta de dire : « S'il y a un homme au monde dont je voudrais mériter réellement l'approbation, c'est le docteur. »

Il ne fut pas dit un mot de plus sur ce sujet, et les deux amis gardèrent le silence... un de ces silences bénis, pendant la courte durée desquels se forment parfois les résolutions généreuses qui peuvent changer une vie tout entière. Tom fut le premier à parler. « Vous avez été bien malade, n'est-ce pas, Geordie ? » dit-il avec un mélange d'effroi et de curiosité. Il lui semblait que son ami avait visité quelque pays étranger, et contemplé des scènes dont il n'avait nulle idée, et qu'il devait avoir la mémoire remplie des pensées qu'il avait eues pendant la dernière semaine.

Arthur lui parla de la mort, qu'il avait vue de près, en termes si nobles, si doux, si consolants, que Tom n'osait respirer, de peur de l'interrompre. Les paroles de son ami l'affermissaient dans la résolution que lui avait inspirée le discours du docteur, celle de se réformer et de prendre la vie au sérieux.

Quand Arthur cessa de parler, il y eut une longue pause. Tom pour rien au monde n'aurait pris la parole, de peur d'interrompre le cours des réflexions d'Arthur. Il avait le désir d'en entendre davantage, de faire des questions.

A neuf heures, un léger coup frappé à la porte les rappela au sentiment de la réalité. Pourtant ils ne répondirent pas tout de suite ; la porte s'ouvrit, une dame entra, portant une lumière. Elle alla droit au canapé, prit la main d'Arthur, se pencha sur lui et l'embrassa.

« Mon bien cher enfant, dit-elle, vous avez un petit mouvement de fièvre. Pourquoi n'avez-vous pas demandé de la lumière ?

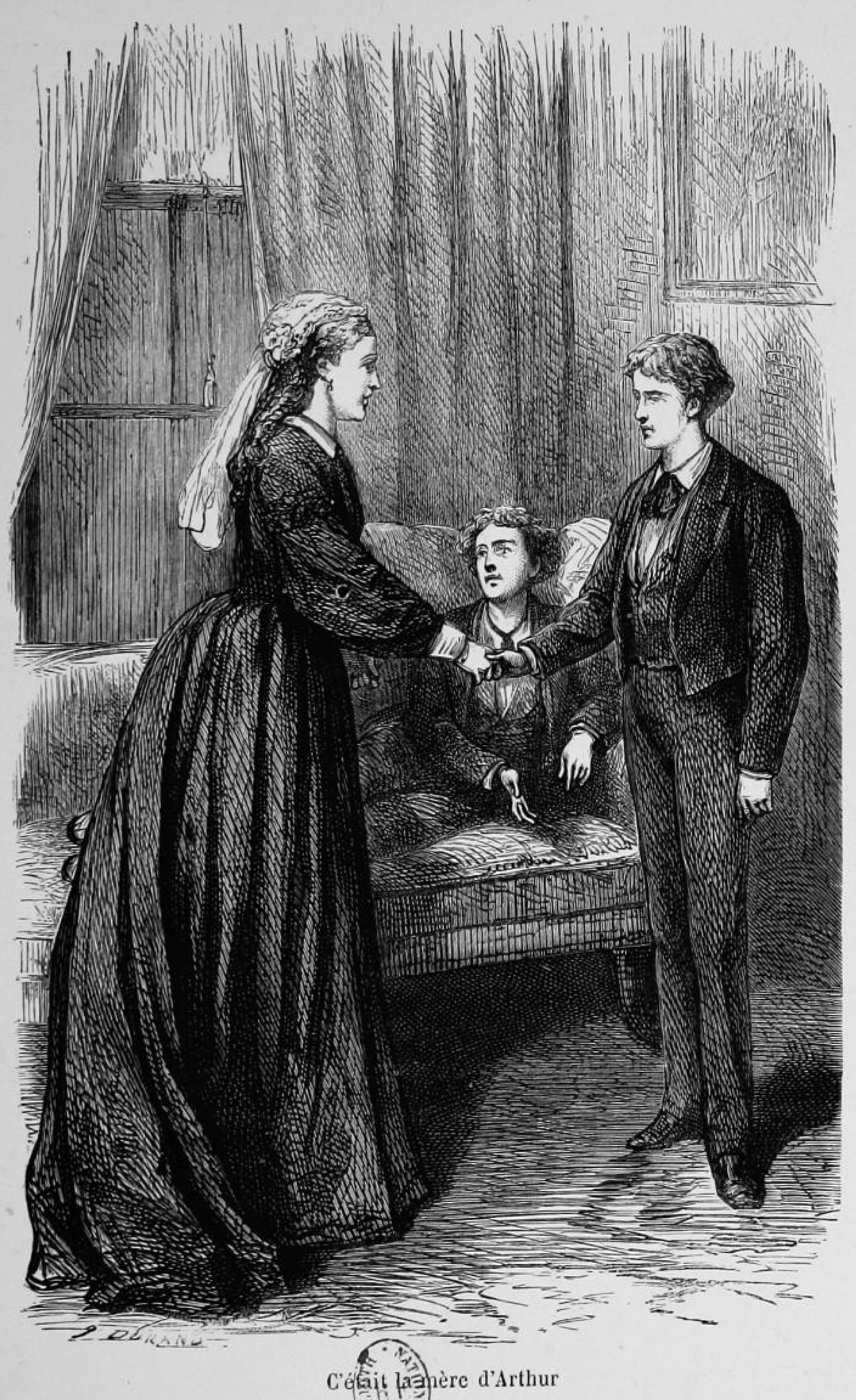
Vous avez trop parlé et vous vous êtes excité dans l'obscurité.

— Non, ma mère, vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis bien. Je partirai demain avec vous pour le Devonshire. Mais, ma mère, voilà mon ami, voilà Tom Brown... vous le connaissez bien?

— Oui, je le connais bien; je le connais depuis plusieurs années, » dit-elle en tendant la main à Tom qui se tenait debout derrière le canapé. C'était la mère d'Arthur, belle, grande et élancée ; son abondante chevelure dorée était rejetée en arrière et dégageait son large front blanc ; elle fixait sur Tom ses yeux bleus, calmes et sereins, dont le regard pénétrait jusqu'au fond de son âme. C'étaient justement les yeux de son ami. Sa bouche exprimait la bonté, et ses lèvres tremblaient pendant qu'il la regardait, absolument comme les lèvres de son fils. Elle avait trente-huit ans ; elle aurait pu être sa mère ; sa figure portait cette empreinte qu'on doit retrouver sur celle de l'épouse et de la veuve d'un homme de bien; mais Tom pensait qu'il n'avait jamais rien vu de si beau. Il se demandait si les sœurs d'Arthur étaient aussi belles que leur mère. Il continuait donc de lui tenir la main et de la regarder en face sans pouvoir trouver un mot à lui dire.

« Eh bien ! Tom, dit Arthur en riant, qu'avez-vous fait de vos belles manières? Vous allez faire perdre contenance à ma mère.» Tom laissa aller la petite main avec un soupir. « Voyons, asseyez-vous tous les deux. Ici, mère, il y a de la place ici. » Et il lui fit une place sur le canapé. « Tom, ne vous en allez pas, je suis sûr que vous ne serez pas appelé à la première explication. » Tom pensa en lui-même qu'il aimerait mieux être puni à toutes les explications de sa vie scolaire que de s'en aller : il s'assit donc. « Et maintenant, dit Arthur, j'ai réalisé un de mes vœux les plus chers, celui de vous voir ensemble. »

Arthur se mit à vanter le Devonshire avec tant d'enthousiasme que Tom fut jaloux et prit feu pour le Berkshire ; ils bavardaient



C'était la mère d'Arthur

joyeusement et la mère d'Arthur les regardait en souriant. A dix heures moins un quart, la cloche sonna le coucher.

Il leur sembla à tous que la conversation commençait à peine. Tom se leva pour s'en aller. « Vous verrai-je demain matin, Geordie ? » dit-il en serrant la main de son ami.

La mère d'Arthur le reconduisit à la porte et lui tendit de nouveau la main, et pour la seconde fois ses yeux rencontrèrent ce regard profond et affectueux, qui était pour lui comme un charme. Sa voix tremblait un peu quand elle lui dit : « Bonsoir, vous êtes un de ceux qui savent ce que notre Père a promis à l'ami de la veuve et de l'orphelin. Puisse-t-il vous rendre ce que vous avez fait pour moi et pour les miens ! »

Tom était tout à fait troublé ; il marmotta quelque chose où l'on pouvait comprendre que s'il y avait quelque bien en lui, c'est à Geordie qu'il en était redevable ; il regarda de nouveau cette belle figure, si calme et si sereine, porta la petite main à ses lèvres et descendit à son étude.

Il y serait encore si le vieux Thomas ne fût venu l'avertir que tout le monde était couché. En allumant sa chandelle pour monter au dortoir, il aperçut avec surprise une nouvelle canne à pêche, portant la vieille marque d'Eton, et une Bible magnifiquement reliée, sur la première page de laquelle il lut les mots suivants : « A Tom Brown, *de la part de ses amis affectionnés et reconnaissants : Frances Jane Arthur, George Arthur.* »





Tom expose ses bonnes résolutions.

CHAPITRE XVI

Tom expose à ses amis les théories d'Arthur sur différents points qui intéressent l'honneur d'un écolier. — East commence par plaisanter, et finit par devenir sérieux.

Le lendemain matin, après déjeuner, Tom, East et Gower se réunirent comme d'habitude pour préparer l'explication de la seconde classe. Tom avait ruminé longuement sur la meilleure entrée en matière pour annoncer aux autres qu'il renonçait aux traductions.

Après avoir bien cherché, il finit par trouver qu'il n'avait rien de mieux à faire que de leur raconter simplement ce qui s'était passé entre Arthur et lui. Il s'embarrassa un peu dans ses explications et tourna au solennel et au pathétique. Après avoir si longtemps travaillé avec eux, il lui en coûtait beaucoup de se

séparer d'eux; il espérait, s'ils ne voulaient pas suivre son exemple, que cela n'altérerait en rien leur amitié pour lui, mais...

Sur ce « mais », les autres qui l'écoutaient en ouvrant de grands yeux lui coupèrent la parole.

« Quelle histoire nous conte-t-il? cria Gower. Holà, East, prenez la traduction et cherchez le passage.

— Oh! Tommy, Tommy, dit East en cherchant le passage, qui aurait jamais cru que vous en viendriez là? Je me doutais bien qu'Arthur vous pervertirait, et que vous me pervertiriez à votre tour. Et voilà que le moment est venu! » Là-dessus il fit une grimace qui était censée exprimer la tristesse.

« Je ne sais pas ce que vous entendez par pervertir, répondit Tom; tout ce que je sais, c'est que, sans Arthur, vous et moi nous aurions été renvoyés depuis longtemps. Vous le savez aussi bien que moi.

— Nous étions en assez mauvais chemin avant son arrivée, j'en conviens; mais cette dernière histoire passe la plaisanterie.

— Essayons toujours, Harry; vous savez combien de fois il a eu raison contre nous.

— Hé bien, allez-vous vous prendre aux cheveux à cause de ce petit saint! s'écria Gower. C'est la sagesse en personne, j'ose le dire; mais nous n'avons pas de temps à perdre, j'ai une partie de balle à neuf heures et demie.

— Voyons, Gower, dit Tom d'un ton suppliant, soyez bon garçon, essayons si nous ne pourrions pas préparer sans traduction.

— Sans traduction! au milieu de ce chœur de Prométhée. Nous n'en comprendrons pas seulement dix vers.

— Écoutez, Tom, dit East, qui venait d'être frappé d'une nouvelle idée, vous souvenez-vous de ce qui m'est arrivé quand nous

étions dans la première quatrième; quand le vieux Momus [1] s'aperçut que j'expliquais avec une feuille de traduction que j'avais intercalée dans mon livre et qui tomba si malheureusement? Je fus envoyé au docteur, et je reçus le fouet.

— Oui, je m'en souviens très-bien.

— Eh bien ! le docteur, après m'avoir fouetté, me dit qu'il ne m'avait pas fouetté pour m'être servi d'une traduction, mais pour l'avoir apportée en classe et m'en être servi sans avoir préparé un seul mot de mon explication. Il ajouta qu'il n'y avait pas de mal à se servir d'une traduction pour venir à bout des passages difficiles, quand on avait fait tout ce qu'on avait pu sans y parvenir.

— Vraiment ? dit Tom ; alors Arthur se trompe.

— N'en doutez pas, reprit Gower. Nous ne recourrons à la traduction que quand nous ne pourrons pas faire autrement. Voyons, East, allez. »

Là-dessus, ils commencèrent. Tom était enchanté d'avoir dit ce qu'il avait à dire, et ne demandait pas mieux que d'avoir tort et de continuer ses relations avec sa fidèle amie la traduction.

Chacun attaquait une phrase à son tour et prenait la traduction. Que pouvait objecter Tom à cela? La traduction était là simplement pour qu'on pût la consulter en cas de détresse. Il faut convenir cependant que Gower et East ne faisaient pas des efforts bien effrayants pour comprendre leurs phrases avant de recourir à la traduction. Tom, au contraire, attaquait sa phrase avec une valeur héroïque, cherchant en conscience le sujet, puis le verbe, et feuilletant son dictionnaire avec frénésie quand il était arrêté par un mot difficile. Cependant Gower, qui songeait à sa partie de balle, regardait sans se gêner dans la traduction et lui suggérait le sens; il en résulta que la préparation fut ter-

1. Terme familier pour désigner le professeur.

minée aussi vite que les autres jours, et Gower fut libre à neuf heures trente-cinq minutes. Quand Tom et East se trouvèrent en tête à tête, ils se regardèrent pendant une minute, Tom assez penaud, East mourant d'envie de rire. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il éclata.

« Eh bien, Tom, dit East quand il fut assez calme pour parler, je ne vois pas d'objection contre notre nouvelle méthode. Elle vaut, je crois, l'ancienne ; elle a même un avantage : elle nous donne le droit de nous croire meilleurs que les autres et de les regarder du haut de notre vertu. ».

Tom s'enfonça la main dans les cheveux. « J'ai des doutes, dit-il ; vous et Gower vous m'avez attrapé. Je ne crois pas que nous ayons préparé une seule phrase consciencieusement. Êtes-vous bien sûr de vous rappeler les paroles du docteur ?

— Oui. Je puis jurer que je ne pouvais pas comprendre une seule phrase aujourd'hui. D'ailleurs je ne le puis jamais. Je ne me souviens pas réellement d'avoir trouvé ce semestre une seule phrase grecque ou latine que j'aie pu expliquer à l'aide de mes lumières naturelles. Ainsi je suis sûr qu'il est dans les décrets de la Providence que les traductions servent à quelque chose.

— Le point délicat à décider, dit Tom d'un air méditatif, c'est de déterminer combien de temps on doit passer sur une phrase avant de regarder la traduction. Je suppose que si l'on cherche dans le dictionnaire tous les mots que l'on ne connaît pas, et que malgré cela on ne comprenne pas la phrase, cela doit suffire.

— Mais bien sûr, Tommy, dit East avec un sérieux que démentait la malice de son regard. Seulement votre nouvelle doctrine, mon vieux, ajouta-t-il, si l'on y regarde de près, est la ruine de toute moralité classique. Vous supprimez du coup l'habitude d'aider son prochain, l'amour fraternel, ou, en langage vulgaire, vous nous défendez de nous souffler les uns aux autres la con-

struction des passages difficiles. Car quelle différence voyez-vous entre l'action de consulter un camarade et celle de regarder dans une traduction? Voyez-vous, Tom, si vous ôtez à tous nos camarades la chance d'exercer la charité chrétienne et de jouer le rôle du bon Samaritain, je n'en suis plus.

— Je voudrais bien vous voir plus sérieux, Harry. On a bien assez de mal à voir son chemin en ce monde, beaucoup plus de mal que je ne le croyais hier soir. Vous ne me soutiendrez toujours pas qu'on ait le droit de se servir des anciens cahiers de corrigés.

— Holà, encore une hérésie! Pourquoi donc, Goth que vous êtes, ne recueillerions-nous pas le bénéfice de la sagesse des générations précédentes? pourquoi n'admirerions-nous pas leur travail? pourquoi n'en profiterions-nous pas?

— Écoutez, Harry, ne plaisantez pas; je vous parle très-sérieusement.

— Et moi donc! ne suis-je pas sérieux? N'est-ce pas notre devoir de songer au plaisir d'autrui, surtout à celui de nos maîtres, plutôt qu'à notre propre plaisir? Quelle différence pour eux de lire un devoir soigneusement revu et retouché par eux-mêmes ou par d'autres, au lieu d'avoir à relever nos solécismes, nos fautes de quantité, et autres monstruosités! Vous voyez d'ici le vieux Momus au comble du ravissement, parce qu'il rencontre une expression ou une pensée qu'il se souvient vaguement d'avoir vue quelque part, peut-être en rêve, peut-être avant d'être né. Il se répète cette expression pour se faire plaisir; il lance des regards de doute à travers ses lunettes, et finit par me marquer trois bonnes notes, pour l'amour du vieux temps, je suppose.

— C'est pourtant bien dur, dit Tom, quand on cherche à connaître son devoir, de se voir raillé et découragé par ses meilleurs amis. »

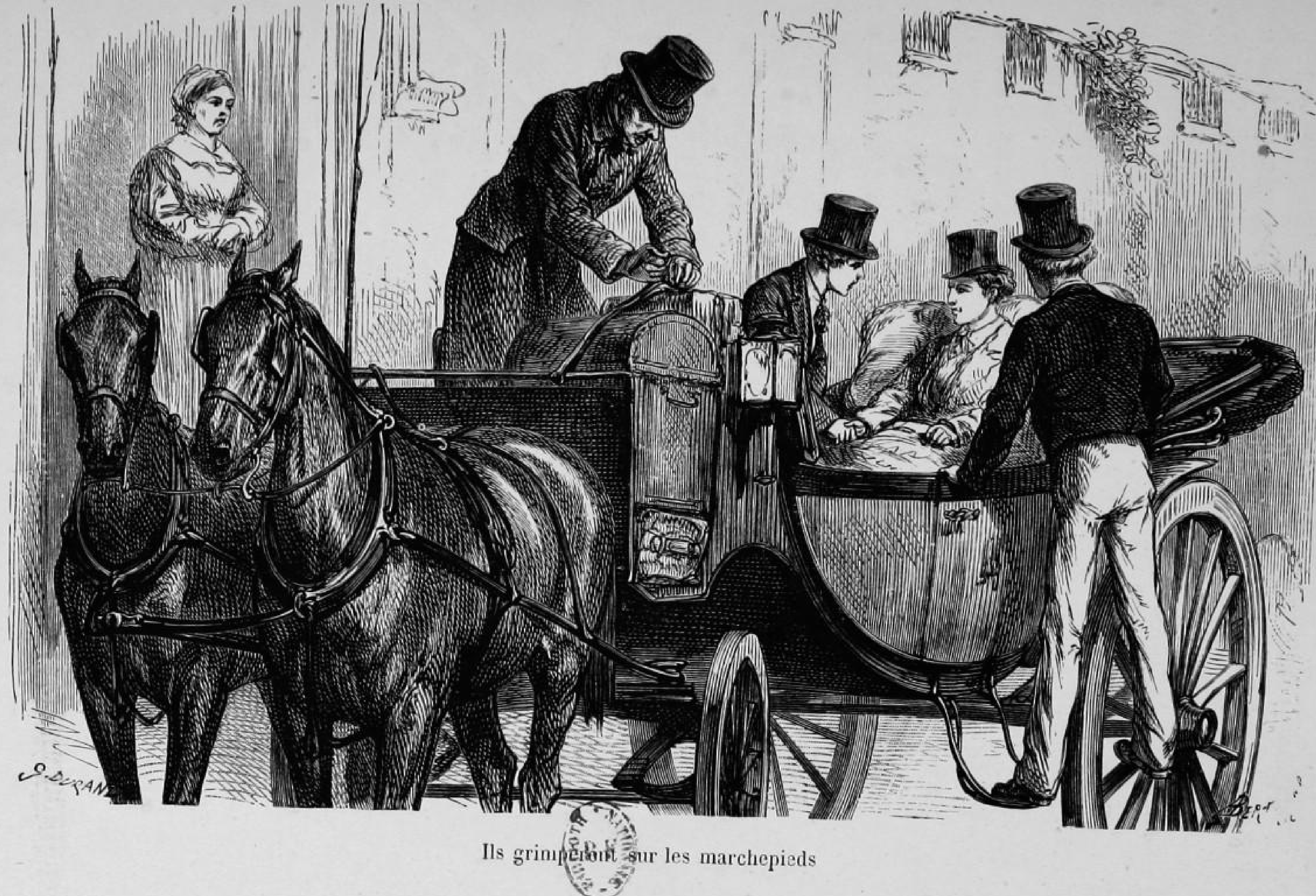
Il mit aussitôt ses livres sous son bras, son chapeau sur sa tête, par manière de protestation, et se disposa à sortir.

« Voyons, Tom, dit East en le prenant par le bras, ne faites pas la bête. Vous savez bien que je ne suis pas aussi mauvais que j'en ai l'air. Vous enfourchez un nouveau dada, n'est-il pas tout simple que je lui mette des chardons sous la queue pour le faire ruer, afin qu'il vous désarçonne? Mais je sais être sérieux au besoin. Voyons, asseyez-vous, et reparlons de tout cela. Je serai aussi grave qu'un juge. »

Tom s'assit sur la table, et déploya toute son éloquence à démontrer la beauté et les avantages de la réforme qu'il proposait; il y mit l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, s'y jetant avec le même emportement que si sa vie en dépendait, détaillant tous les vices de la méthode contraire, qu'il déclara indigne d'un gentleman, propre seulement à développer des instincts de lâcheté, de bassesse, et je ne sais plus quoi encore. East trouva en lui-même que Tom avait toute l'indiscrétion et toute l'intolérance d'un néophyte, mais il se garda bien de le lui dire. « Eh bien! Tom, lui dit-il à la fin, quand vous et moi nous sommes entrés à l'école, vous savez qu'il n'était point question de tout cela. Vous pouvez avoir raison; je crois même que vous avez raison.

» Vous savez bien que nous avons toujours considéré les maîtres comme nos ennemis naturels. Nous sommes ici pour apprendre du latin et du grec; eux, ils y sont pour veiller à ce que nous en apprenions. Mais si nous pouvons leur échapper et travailler le moins possible sans être pris, tant mieux pour nous. S'ils peuvent nous pincer, tant mieux pour eux. A la guerre tout est permis, sauf le mensonge.

» Si je veux courir la chance de venir en classe sans avoir préparé mon auteur, et que l'on ne m'interroge pas, suis-je pour cela un menteur et un hypocrite? Je n'ai pas dit au maître que



Ils grimpèrent sur les marchepieds

j'avais préparé. C'est à lui à s'en assurer; il est payé pour cela. S'il m'interroge et qu'il me prenne en faute, il me donne l'explication à rapporter par écrit en grec et en anglais. Très-bien; je n'ai rien à dire. Si je lui dis que je n'ai pas pu préparer quoique j'aie essayé, que le texte était trop difficile, que j'avais mal aux dents ou toute blague de cette nature, ah! alors je suis un menteur.

» Voilà mes idées sur la moralité classique; vous les avez eues aussi, Tom, pendant cinq ans. Tout cela est clair et loyal, il n'y a pas de malentendu possible. Nous le comprenons, les maîtres le comprennent, et je ne sais pas où nous conduira une autre méthode que celle-là. »

Tom éprouvait à la fois de l'embarras et du plaisir. Jamais il n'avait entendu East exprimer sérieusement son opinion; et il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les idées de East avaient été jusque-là les siennes.

« Merci, mon vieux, lui dit-il, d'avoir bien voulu être sérieux. Je reconnais que j'ai manqué de mesure, mais je suis sûr que je suis dans le bon chemin, et je ne me consolerais jamais de ne pas vous y entraîner avec moi. Je conviens de la vérité de tout ce que vous avez dit. Nous nous sommes conduits avec nos maîtres en ennemis honorables. La guerre existait quand nous sommes arrivés, et naturellement nous l'avons continuée. Seulement ne croyez-vous pas que les choses ont bien changé depuis? Je ne pense plus des maîtres ce que j'en pensais alors. Il me semble qu'ils nous traitent autrement.

— Oui, peut-être. Mais la plupart sont nouveaux, et ne se sentent pas assez sûrs d'eux-mêmes. Ils ne peuvent pas engager la lutte avant de bien connaître leur terrain.

— Je ne crois pas que ce soit cela seulement, dit Tom. Et le docteur qui nous traite avec tant de franchise, en gentlemen, comme si chacun de nous travaillait avec lui à son œuvre ?

— C'est vrai, dit East : c'est un homme hors ligne, et quand je serai en sixième, j'agirai comme il faut agir avec lui. Seulement, vous savez, il n'a rien à voir pour le moment à nos études, excepté quand il nous fait passer l'examen. Hé mais, ajouta-t-il en regardant à sa montre, voilà qu'il est le quart. Allons-nous en ! »

Comme ils s'en allaient, on vint leur dire qu'Arthur était sur le point de partir et qu'il désirait leur faire ses adieux. Ils se rendirent à l'entrée particulière de la pension et y trouvèrent Arthur, en voiture découverte, soutenu par des coussins. Tom pensa qu'il avait déjà meilleure mine.

Ils grimpèrent sur les marchepieds pour lui serrer la main. Tom balbutia des remercîments pour les cadeaux qu'il avait reçus.

East, avec sa gaieté habituelle, jeta à Arthur un regard plein de malice et dit : « Ainsi, vous avez encore monté la tête à votre converti. Il nous a rendu la vie dure toute la matinée, à propos de traductions. Je serai certainement puni si l'on m'appelle pour la seconde explication. »

Arthur rougit et baissa le nez. Tom s'écria : « Ne l'écoutez pas ; tout va bien ; il est déjà converti. »

La cloche sonna, et ils se rendirent en classe, après avoir souhaité à Arthur de bonnes vacances. Tom resta un instant en arrière pour prier Arthur de transmettre à sa mère ses remercîments et ses compliments.

Tom renouvela la discussion après la deuxième classe, et obtint de East la promesse qu'il ferait un effort sérieux pour pratiquer la nouvelle réforme.

Le soir même, Tom, encouragé par un premier succès, communiqua à East tout ce qu'Arthur lui avait dit des pensées sérieuses qui avaient occupé son esprit pendant sa maladie.

East, couché sur le canapé, ne faisait pas un mouvement, il



Il tenait un crayon.

semblait avoir peur d'interrompre son camarade. Quand Tom eut fini de parler, il s'assit devant la table, la tête appuyée sur une main. De l'autre main, il tenait un crayon, et machinalement faisait de petits trous avec la pointe dans le tapis de la table.

Au bout d'un instant, il leva la tête et dit : « Je vous remercie beaucoup, mon vieux, de m'avoir parlé comme vous venez de le faire. Vous seul et Arthur dans toute l'école étiez capables de le reconnaître que je vaux mieux que ma réputation, et de me parler sérieusement. Je le vois bien, je suis suspect aux bons élèves parmi les grands, et je le mérite onze heures sur douze. Mais la douzième heure, je ne le mérite pas. Parmi les camarades de notre âge, c'est la même chose; nous sommes bons amis quand il s'agit de jouer, mais pas un d'eux, excepté Arthur et vous, ne s'est soucié de pénétrer au delà des apparences et de voir s'il y avait quelque chose au fond de mon âme. Ainsi les bons élèves s'écartent de moi, et moi je me tiens à l'écart des mauvais; ils le savent bien.

— Pure imagination de votre part, mon chez Harry.

— Pas le moins du monde, dit East avec amertume, en recommençant à manœuvrer son crayon. Cela est assez visible. En vérité, vous croyez que tout le monde est aussi franc et aussi bon que vous?

— Bon, mais quelle est la raison de tout cela? Il doit y avoir une raison. Vous jouez à tous les jeux mieux que personne, vous chantez mieux que tous les autres, et vous êtes le compagnon le plus agréable de toute l'école. Vous vous imaginez qu'on ne vous aime pas. Pure imagination! vous dis-je.

— Je le voudrais bien, Tom. Je reconnais que je pourrais être très-populaire parmi les mauvais élèves; mais je ne veux pas d'eux, et les bons ne veulent pas de moi.

— Pourquoi? dit Tom avec insistance. Vous ne buvez pas, vous ne jurez pas, vous ne sortez pas la nuit, vous ne brimez pas les

petits, et vous ne trichez pas en classe. Si vous faisiez seulement mine de le vouloir, tous les meilleurs élèves de la pension courraient après vous.

— Ne le croyez pas, » dit East. Et faisant un grand effort sur lui-même : « La cause de tout cela, dit-il, c'est que je me tiens éloigné du sacrement. Je puis voir combien cette circonstance indispose tout le monde contre moi, depuis le docteur jusqu'au dernier écolier.

— Oui, dit Tom, je l'avais remarqué et j'en avais été bien fâché; Arthur et moi nous en avons parlé souvent. Je voulais vous en dire deux mots; mais c'est si difficile de commencer. Je suis bien content que vous en ayez parlé le premier. »

Après une longue conversation pleine d'abandon et de confidences de toute espèce, Tom persuada à son ami d'aller trouver le docteur et de lui faire part de ses chagrins, de ses doutes et de ses angoisses.

Le soir même après la prière, East se rendit au cabinet du docteur. Il y passa presque une heure et revint à l'étude tout hors d'haleine.

« Tout va bien ! » cria-t-il, en saisissant la main de Tom. Il me semble qu'on m'a enlevé une montagne de dessus la poitrine.

« Hourra ! dit Tom, je le savais bien. Mais racontez-moi un peu ce qui s'est passé. »

East, sans se faire prier, s'étendit avec plaisir sur la bonté, la douceur du docteur, qui l'avait aidé et encouragé de toutes les façons à dire ce qui lui pesait si fort sur le cœur. « Je lui ai tout dit ; il ne parut ni surpris, ni choqué ; il ne me gronda pas, ne me dit pas que j'étais un insensé et que tout cela venait d'orgueil et de perversité. C'était pourtant bien cela, mais il ne me le dit pas. Quand j'eus fini, il se mit à me parler. Je me rappelle à peine ses paroles ; mais ce qu'il disait semblait répandre autour de moi une atmosphère de bien-être, de force et de lumière. Je me sen-

tais soutenu, élevé, établi pour ainsi dire sur un roc, et tout prêt à combattre. Je ne sais plus où j'en suis, tant je suis heureux ! et c'est à vous que je dois tout cela, mon bon cher vieux ! »

Les deux amis, plus intimes que jamais, depuis que East avait ouvert son cœur à Tom, avaient tant de choses à se dire qu'ils n'eurent pas le temps de faire leur préparation du lendemain matin. On ne songe pas à tout. Heureusement pour eux qu'ils ne furent pas interrogés.





C'était merveille de voir toute cette jeunesse.

CHAPITRE XVII

La dernière partie de cricket. — Tom porté en triomphe. — Il quitte l'école pour faire son entrée dans le monde.

Deux autres années se sont encore écoulées, nous voilà de nouveau à la fin du semestre d'été. Les écoliers se sont dispersés à tous les vents du ciel, il ne reste plus que ceux dont les parents habitent Rugby, et certains enthousiastes qui ont demandé à assister à la grande partie de cricket. Cette partie a lieu cette fois à Rugby, à la grande joie de la ville et du voisinage.

Le docteur est parti pour les Lacs ; mais avant de partir il a eu une conférence avec le capitaine des *onze*, par-devant le vieux Thomas. On a décidé où se ferait le banquet des joueurs de cricket, on a réglé d'avance tous les détails de la fête, et il a été bien

convenu : 1° qu'on ne verrait paraître sur la table aucune liqueur forte ; 2° que les portes seraient closes à neuf heures.

Les onze champions de Londres sont arrivés hier soir ; leurs chefs ont inspecté le terrain, et tout naturellement n'ont pas ménagé les critiques. Le capitaine des onze de Rugby, qui connaissait déjà un certain vieux monsieur nommé Aislabie pour l'avoir rencontré sur le terrain, accompagne les nouveaux venus, tandis que les autres champions de Rugby regardent de loin avec admiration ces illustres étrangers et se demandent leurs noms. Ils étaient si majestueux, si roides, ils avaient des favoris si étonnants, que leurs jeunes adversaires en concevaient de fâcheux présages pour la partie du lendemain. Enfin ils se décidèrent pour un certain terrain, que l'on se mit aussitôt à arroser et à passer au rouleau. Comme il restait encore au moins une demi-heure de jour, quelqu'un suggéra l'idée d'organiser des danses sur le gazon. La cour était pleine de citoyens de Rugby escortés de leurs familles : l'idée de danser excita des cris d'enthousiasme. Les danseurs trouvèrent facilement des danseuses, et c'était merveille de voir toute cette jeunesse prendre ses ébats. Le vieux M. Aislabie, coiffé de son chapeau blanc, regardait tout cela en souriant. Le capitaine des onze de Rugby se frottait les mains en voyant ses « hommes » perdre peu à peu leur timidité, et fraterniser avec les nobles étrangers qui les avaient si fort interloqués d'abord.

Quand la cloche sonna le quart après huit heures, le vieux Thomas commença à se promener d'un pas agité en faisant sonner ses clefs. Le capitaine se rappela aussitôt les recommandations du docteur et fit cesser les danses, malgré de bruyantes réclamations. La foule s'écoula à regret, les onze rentrèrent dans la Grande Pension, où on leur avait préparé des lits et un bon souper.

Tout en soupant, on délibéra longtemps sur la marche à suivre

dans la lutte du lendemain. Les plus jeunes eux-mêmes déclarèrent qu'ils ne seraient pas troublés du tout et que les adversaires étaient décidément les meilleurs enfants du monde.

Enfin la nuit est passée ; la journée s'annonce brillante et chaude : c'est le jour de la grande lutte.

Il faudrait un Homère pour chanter les prouesses qui furent accomplies de part et d'autre en ce jour mémorable et pour conserver à la postérité les noms des héros qui se distinguèrent par leur force et par leur adresse, pour redire la colère du capitaine des onze contre les maladroits qui avaient compromis la victoire, pour décrire le somptueux festin qui suivit la première partie, l'appétit des convives, les chansons comiques d'un des héros, les discours du vénérable M. Aislabie. Faute d'un Homère, toutes ces merveilles resteront ensevelies dans l'oubli.

Voilà qu'il est sept heures et demie, la seconde partie se continue avec une animation extraordinaire. Au milieu de cette animation, trois personnes sont tranquillement assises à l'écart et devisent joyeusement tout en surveillant de loin le jeu.

Deux de ces personnes sont sur un banc, la troisième est assise par terre sans cérémonie.

L'aîné des interlocuteurs est un homme grand, mince, ou plutôt maigre, avec des sourcils en broussailles; les lignes de sa bouche sont un peu sèches, mais son sourire ne manque pas d'esprit : on devine que c'est un homme d'Église. Sa mise est négligée, il semble exténué : ce qui n'a rien d'étonnant, car il vient de faire passer des examens pendant six semaines sans désemparer.

Aujourd'hui il se chauffe au soleil, il s'y étale avec un ferme propos de jouir de la vie ; mais il ne sait que faire de ses grands bras et de ses grandes jambes. Au fait je le reconnais : c'est le jeune maître dont nous avons eu déjà occasion de parler, celui

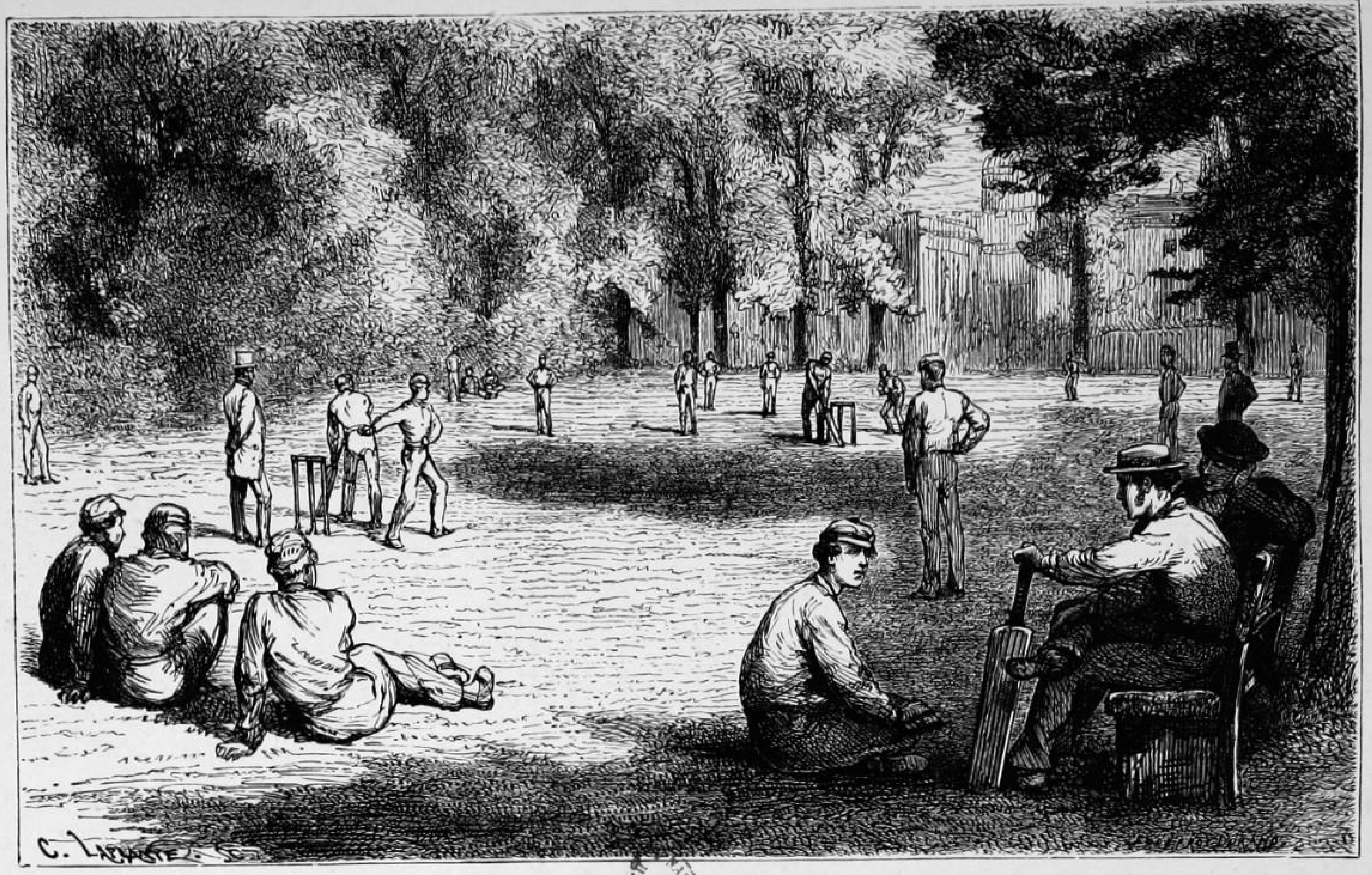
qui faisait expliquer si « horriblement vite »; seulement sa physionomie s'est bien accentuée depuis.

Le personnage qui est assis à côté de lui porte la chemise et le pantalon de flanelle blanche, le chapeau de paille, la ceinture de capitaine et les souliers de cuir fauve : c'est là l'uniforme des « onze ». C'est un gaillard bien découplé, de six pieds de haut, qui a une figure colorée et hâlée, des favoris bruns, une chevelure brune bouclée et des yeux souriants. Penché en avant, les coudes sur les genoux, il joue avec la crosse dont il a fait un si brillant usage au jeu de cricket.

C'est notre ami Tom Brown; il a dix-neuf ans; il est *præpostor* à son tour et capitaine des onze. Cette journée est la dernière qu'il passera à l'école. Il n'a pas seulement grandi depuis que nous avons eu le plaisir de le voir, il est aussi devenu plus sage; du moins nous devons l'espérer.

A leurs pieds, dans le même costume que Tom, Arthur est assis par terre, les jambes croisées à la turque; sa crosse est étendue sur ses genoux. Lui non plus n'est plus un enfant; à la rigueur, le plus écolier des deux serait encore notre ami Tom; car la physionomie d'Arthur a quelque chose de pensif et de réfléchi; ses joues sont plus pâles qu'on ne le désirerait; cependant, quoiqu'il soit un peu mince, toute sa personne est bien prise; on voit qu'il est actif et énergique; son ancienne timidité a disparu : tantôt il sourit silencieusement aux propos qu'échangent ses deux compagnons, tantôt il jette par-ci par-là avec aisance un mot ou deux au milieu de leur conversation.

Tous les trois surveillent le jeu avec attention et joignent leurs applaudissements aux acclamations qui suivent chaque coup bien joué. C'est un plaisir de voir sur quel pied de familiarité respectueuse les deux élèves causent avec le maître. Il est évident que Tom a cessé, du moins aujourd'hui, de considérer en théorie tous les maîtres comme des « ennemis naturels ».



Pendant la partie de cricket.

« Je ne fais pas d'objections à votre théorie, dit le maître en continuant la conversation commencée, et j'avoue que vous vous êtes tiré d'affaire convenablement. Mais prenons, par exemple, une pièce d'Aristophane. Je crois que vous en avez expliqué une ce semestre avec le docteur.

— Oui, *les Chevaliers*, répondit Tom.

— Bon ; eh bien, je suis sûr que vous y auriez pris le double de plaisir si vous aviez donné un peu plus de soin à vos études les années précédentes.

— Eh bien, monsieur, je ne crois pas que personne parmi mes camarades se soit plus amusé que moi aux disputes de Cléon et du charcutier... Eh! Arthur? dit Tom en le poussant du bout du pied.

— C'est vrai, répondit Arthur; je crois, monsieur, que vous avez mal choisi votre exemple.

— Au contraire, reprit le maître. Dans ces espèces de tournois, comment pouvez-vous juger des coups en connaisseur si vous ne connaissez parfaitement les armes des jouteurs? Les armes ici, c'est la langue; et vous, Brown, vous n'avez jamais travaillé le grec moitié autant qu'il aurait fallu. Par conséquent, vous avez nécessairement perdu toutes les nuances délicates qui donnent tant de sel à la plaisanterie.

— Oh! bien joué, bravo Johnson! » cria Arthur en jetant son chapeau en l'air et en applaudissant avec frénésie.

Tom répéta « bravo Johnson! » avec une voix qu'on aurait pu entendre de la chapelle.

« Hein! qu'est-ce que c'est? je ne vois pas, dit le maître.

— Quel coup! répéta Tom avec enthousiasme; sans ce tour de poignet tout était perdu. Oh! bravo Johnson!

— Nous y voilà! dit le maître, c'est juste ce que je vous disais tout à l'heure. Moi qui n'entends rien au cricket, je ne sais pas apprécier ce fameux tour de poignet, qui est, à ce qu'il paraît,

d'après votre enthousiasme, une des finesses et des délicatesses du jeu. J'applaudis quand je vois Raggles vous lancer la balle à toute volée : cela je le comprends ; le reste m'échappe ; ne voyez-vous pas l'analogie ?

— Je la vois, répondit Tom avec un regard plein de malice. Mais la question est de savoir lequel des deux vaut le mieux pour moi, d'être fort en grec ou habile au cricket : j'ai la tête si dure que je n'aurais jamais eu assez de temps pour exceller dans les deux.

— Je vois que vous êtes incorrigible, dit le maître en riant ; mais je vous réfute par un exemple. Voilà Arthur qui a su mener de front le grec et le cricket.

— Le beau mérite ! Il est venu au monde sachant le grec. A son arrivée ici, je m'en souviens bien, il lisait Hérodote pour s'amuser, comme moi *Don Quichotte*. Il n'aurait pas fait un contre-sens, même en s'appliquant bien pour le faire. Alors, moi, je me suis livré au cricket. Ah ! s'écria-t-il vivement, voilà un coup malheureux, et cependant c'était bien joué. Enfin on n'y peut rien. A qui le tour maintenant ?

— Je ne sais pas, répondit Arthur, la liste est dans la tente.

— Allons-y voir, » dit Tom en se levant.

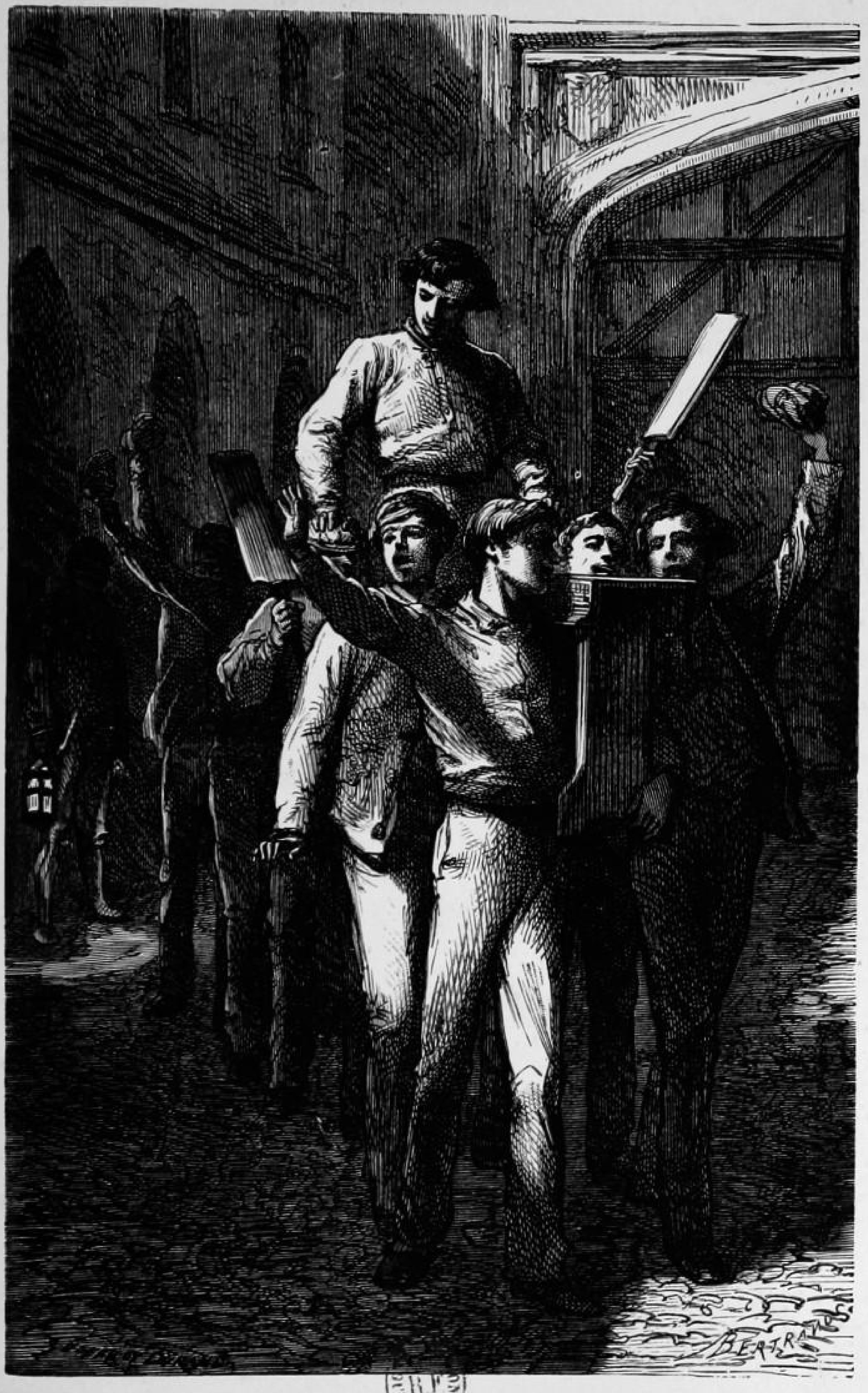
Mais en ce moment Jack Raggles et deux ou trois autres accoururent vers le petit groupe.

« Oh Brown ! cria Jack Raggles, ne puis-je pas jouer tout de suite ?

— Quel est le nom qui vient le premier sur la liste ? demanda le capitaine.

— C'est Winter, et ensuite Arthur, répondit un écolier qui appportait la liste ; mais la partie touche à sa fin, il n'y a pas de temps à perdre. J'ai entendu M. Aislabie dire que tout devait être fini à huit heures et quart, sans faute.

— Oh ! laissez jouer Raggles ! » cria le chœur des écoliers.



Le triomphe de Tom.

Tom céda à leurs instances, et dit aussitôt :

« Je viens de faire une sottise, et la partie est perdue. Dans tous les cas, ajouta-t-il en se tournant vers le maître avec un sourire légèrement ironique, vous aurez au moins le plaisir de voir un de ces coups qui excitent votre admiration.

— Oh! oh! de l'ironie, répondit le maître. Eh bien! votre ironie ne me touche pas, car je commence à comprendre le jeu scientifiquement. Oh! le cricket est un noble jeu!

— Un jeu! s'écria Tom, dites une institution.

— Dites une institution nationale, ajouta Arthur.

— Dans tous les cas, reprit le maître, j'y vois une école de discipline, de confiance mutuelle et de désintéressement. Ce n'est pas un jeu égoïste. Chacun joue pour le succès de son parti, et non pour le sien propre. Aussi quel honneur d'être capitaine des onze, et quelles qualités doit posséder un personnage aussi considérable!

— Hélas! répondit Tom avec une feinte humilité, si le capitaine avait eu la moindre prudence, il n'aurait pas eu la sottise de compromettre la partie ce soir en laissant jouer Raggles en dehors de son tour.

— Ce n'est pas le docteur qui aurait commis une faute pareille, » dit Arthur avec gravité.

Cependant Jack avait commencé par se couvrir de gloire, et ses admirateurs, qui étaient nombreux, faisaient retentir la cour de leurs acclamations. Mais le pauvre Jack avait affaire à trop forte partie, et bientôt il commit faute sur faute, au grand scandale des Rugbéens.

« J'en étais sûr, dit Tom en se levant; cela devient grave. »

« Winter, Winter, au tour de Winter! » crie le chœur des Rugbéens. Mais cette fois Tom ne se laisse pas émouvoir par les cris de la foule, et c'est Arthur qu'il désigne.

Comme le maître lui témoignait son étonnement de voir Arthur

désigné dans un moment aussi critique : « C'est vrai, dit Tom, je ne suis pas même bien sûr que par son jeu il mérite d'être dans les onze, mais je n'ai pas pu m'empêcher de l'y mettre. Cela lui fera tant de bien; et puis, si vous saviez ce que je lui dois! »

Le maître sourit discrètement, il savait à quoi s'en tenir. Huit heures sonnent. Arthur joue très-bien, et Johnson le seconde admirablement. « Bravo, mon petit! » s'écrie Tom, et Arthur rougit de plaisir. A la fin pourtant, Arthur cède la place à Winter. Mais voilà l'omnibus qui doit emmener les Londoniens. La partie est indécise : seulement, comme les Londoniens ont fait plus de points, les Rugbéens les proclament courtoisement vainqueurs.

Une telle défaite vaut une victoire. Tout le monde est heureux. M. Aislabie serre toutes les mains à la ronde et dit à Tom : « Mes compliments, monsieur, pour vos onze; j'espère que vous serez des nôtres si vous venez à Londres. »

Tom sentit vivement l'honneur que lui faisait M. Aislabie, et son cœur en fut profondément réjoui. En même temps, il se sentait triste de quitter la vieille école où il avait passé des années si heureuses. Les paroles que le vieux Brooke avait prononcées au moment de partir lui revenaient en mémoire; il avait besoin de se recueillir, et la joie bruyante de ses camarades l'importunait un peu. Aussi, quand le jeune maître l'invita à venir prendre le thé chez lui, en compagnie d'Arthur, il accepta avec empressement.

A son retour, il trouva les « onze » en liesse après un copieux souper; Raggles chantait des chansons comiques et faisait des tours de force. On gronda le capitaine de s'être absenté, d'avoir déserté; on le félicita bruyamment de son retour. Sa mélancolie ne tint pas contre la joie générale, et il fut bientôt aussi enfant que les autres. A dix heures, les onze le portèrent en triomphe autour du quadrangle, en criant en chœur :

« Car c'est un joliment bon garçon! »

Le lendemain, après le déjeuner, Tom ayant réglé tous ses petits comptes partit pour Londres. Au moment où il franchit le seuil de l'école, il cessa d'être un enfant et fit son premier pas dans la vie avec toute la confiance d'un jeune voyageur.

Que Dieu le protége!



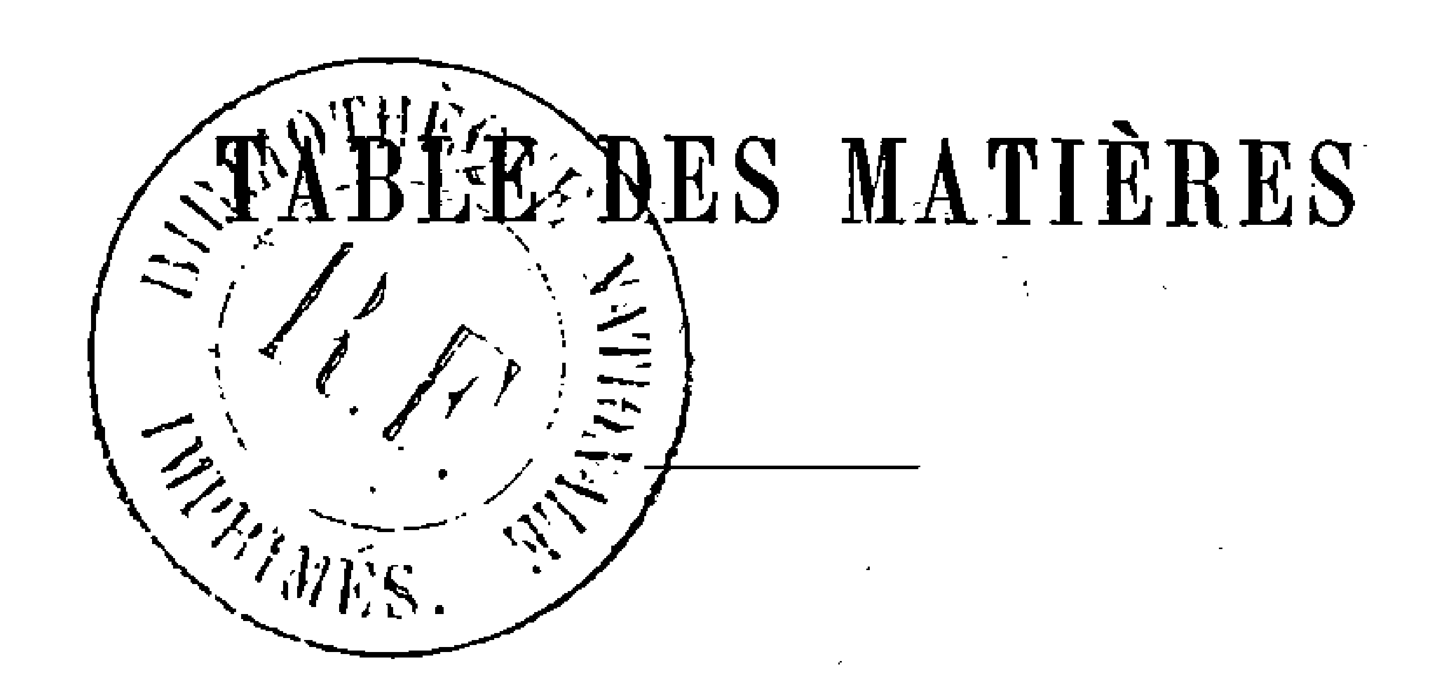


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

NOUVELLE COLLECTION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

FORMAT IN-8

A 5 francs le volume broché

CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DORÉES, 8 FRANCS.

BAKER (Sir Samuel White) : *L'Enfant du naufrage.* 3e édition. 1 beau vol. in-8 raisin, traduit de l'anglais par Mme Fernand, et illustré de 11 gravures sur bois.

COLOMB (Mme) : *Le Violoneux de la Sapinière* 2e édition. 1 vol. in-8 raisin, illustré de 85 gravures dessinées sur bois, par A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 2e édition, 1 vol. in-8 raisin, illustré de 101 gravures sur bois dessinées par A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux Mères.* 1 vol. in-8 raisin, illustré de 133 gravures dessinées sur bois par A. Marie.

DELAPALME : *Le Livre de mes petits-enfants.* 1 vol. in-8 jésus pour chacune des pages duquel H. Giacomelli a dessiné un riche encadrement.

FATH (G.) : *Le Paris des enfants.* 2e édition. 1 vol in-8 raisin, illustré de 60 vignettes par l'auteur.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *M. Nostradamus.* 1 vol. in-8 raisin, illustré de 33 gravures dessinées sur bois par A. Marie.

GIRARDIN (J.) : *Les braves gens.* 2e édition. 1 vol. in-8 raisin illustré de 115 gravures sur bois, par E. Bayard.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres.* 2e édition. 1 vol. in-8 raisin, illustré de 128 gravures sur bois par E. Bayard.

— *Fausse route* (Souvenirs d'un poltron. — La première faute. — Aveux d'un égoïste). 1 vol. illustré de 65 gravures dessinées sur bois par H. Castelli, A. Marie et Sahib.

— *La toute petite.* 1 vol in-8 raisin, illustré de 128 gravures dessinées sur bois par E. Bayard.

GUMPERT (Mme Th. de) : *Le monde des enfants,* contes moraux, traduits de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par M. Maluré. Un vol. in-8 raisin, illustré de 125 vignettes par Jundt.

HAYES (le Dr I.-J.) : *Perdus dans les glaces.* 4e édition. 1 vol in-8 raisin, traduit de l'anglais par L. Renard, et illustré de 50 gravures sur bois, par Crépon, etc.

HENTY (G.-A.) : *Les Jeunes francs-tireurs.* 2e édition. 1 vol. in-8 raisin, traduit de l'anglais par Mme L. Rousseau, et illustré de 20 gravures par Janet-Lange.

SAINTINE (X.-B.) : *La Nature et ses trois règnes,* causeries et contes d'un bon papa sur l'histoire naturelle. 3e édition 1 vol. in-8 raisin illustré de 180 vignettes par Foulquier et Faguet.

STANLEY (H.) : *La Terre de servitude.* 1 vol. in-8 raisin, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Levoisin et illustré de 21 vignettes par P. Philippoteaux.

TOM BROWN, scènes de la vie de collège en Angleterre. Ouvrage imité de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par J. Levoisin. 1. vol. in-8 raisin, illustré de 69 gravures dessinées sur bois par Godefroy-Durand.

WITT née **GUIZOT** (Mme de) : *Une Sœur.* 2e édition. 1 vol. in-8 raisin illustré de 65 gravures dessinées sur bois, par E. Bayard.

— *Scènes historiques* contenant : Odette la Suivante (1311-1317) ; l'Enfance de Pascal (1631-1647) ; Fouquet (1631-1662) ; Derrière les haies (1793-1794). 2e édit. 1 vol. in-8 raisin, illustré de 48 gravures sur bois, par E. Bayard.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.